BIBLICTHÈQUE
HISTORIQUE
ET
MILITAIRE

DÉDIÉE

A L'ARMÉE ET A LA GARDE NATIONALE DE FRANCE.

PUBLIÉE

PAR MM. CH. JSKENNE ET SAUVAN.



TOME PREMIER.

PARIS.

ADMINISTRATION,
RUE SAINTE-ANNE, N°. 5.
ANSELIN, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,
RUE DAUPHINE, N°. 36.

1835.

Expéditions d’Alexandre

Arrien



Anselin, Paris, 1835

Exporté de Wikisource le 21 novembre 2021

ARRIEN.

EXPÉDITIONS D'ALEXANDRE.

PRÉFACE

LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

LIVRE CINQUIÈME

LIVRE SIXIÈME

LIVRE SEPTIÈME

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

PRÉFACE D’ARRIEN.

J’écris les guerres d’Alexandre sur les Mémoires de Ptolémée et d’Aristobule : unanime, leur témoignage me présente le caractère de la vérité ; opposé, je le discute, et n’admets que les faits dignes de foi, dignes de l’histoire. D’autres ont rapporté d’autres gestes du fils de Philippe ; car nul n’occupa des écrivains plus nombreux et plus divisés.

Ptolémée et Aristobule m’ont paru mériter le plus de créance ; Aristobule ne quitta point le prince durant cette expédition ; Ptolémée fut son compagnon d’armes ; et roi, il se fut plus avili qu’un autre par le mensonge ; tous deux enfin n’écrivirent qu’après la mort du conquérant, affranchis de cette contrainte et de cet intérêt qui auraient pu leur faire trahir la vérité.

Quelques auteurs ont rassemblé des traits qui méritent d’être cités, et que je n’ai pas jugé incroyables pour n’appartenir qu’au seul Alexandre ; je les ai recueillis.

La surprise de voir un nouvel historien succéder à tant d’autres, cessera peut-être en comparant leurs écrits au sien.

ARRIEN, surnommé le nouveau Xénophon, était né à Nicomédie, capitale d'une province très florissante de l'Asie mineure. Arrien fut disciple d'Épictète, et, au sortir de son école, embrassa la carrière des armes. Il y jeta tant d'éclat, qu'Athènes et plusieurs autres villes le mirent au nombre de leurs concitoyens. Rome elle même voulut lui décerner cet honneur insigne, et le nomma gouverneur de la Cappadoce, menacée par les Scythes, connus sous le nom d'Alains.

En ce temps-là, c'était sous Hadrien, dans le second siècle de notre ère, les Romains dont le courage avait tant dégénéré, résistaient difficilement aux peuples qui combattaient avec une cavalerie nombreuse. Arrien déploya de si grands talens dans ses fonctions difficiles, qu'il vint à bout de dompter les Scythes, et de mettre les provinces romaines à l'abri de leurs incursions. De retour à Rome, il fut comblé de la faveur du prince, et parvint, peu de temps après, au consulat.

Arrien fut un écrivain très fécond. Un fragment d'une disposition de marche et d'un ordre de bataille, qui nous restent de son histoire de la guerre contre les Alains, nous rendent témoignage du grand sens de cet auteur, et de sa haute capacité comme militaire.

Nous n'en devons être que plus sensible à la perte de ses ouvrages qui nous auraient appris des particularités curieuses sur les mœurs et les usages des Alains ; sur les Parthes, auxquels il avait consacré dix-sept livres ; et sur les Bithyniens ses compatriotes. Il faisait remonter cette dernière histoire aux temps fabuleux, et finissait au règne de Nicomède, qui légua par testament ses états au peuple romain. On doit vivement regretter aussi ses dix livres sur les successeurs d'Alexandre, époque obscurcie par la multiplicité des événemens, et les vicissitudes dont elle est remplie.

Dans son ouvrage sur les expéditions de ce prince, Arrien laisse bien loin derrière lui le roman absurde et ridicule de Quinte-Curce. Il mérite d'ailleurs des éloges pour avoir remonté aux écrivains contemporains. En prenant pour base de son travail les Mémoires de Ptolémée et d'Aristobule, lieutenans

d’Alexandre, il semble donner la préférence à Ptolémée qui, devenu roi à son tour, n’aurait sûrement pas voulu déshonorer sa couronne par un mensonge. Arrien consulta aussi le Journal d’Alexandre, publié par Eumènes, son secrétaire ; l’Itinéraire, décrit par Diognète et Bæton, géomètres employés à la suite de l’armée ; enfin, la description des provinces composant l’empire d’Alexandre, rédigée par son ordre.

La sagacité et le discernement d’Arrien ont été d’autant plus appréciés que l’on s’est mieux éclairé en Europe sur l’état de l’Inde, dans ses rapports historiques et géographiques. Philosophe, général d’armée, excellent écrivain, judicieux critique, il doit être considéré, dit un moderne, comme le premier historien d’Alexandre, et le seul sur le témoignage duquel on puisse compter.



ARRIEN.

Expéditions d’Alexandre.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. On place, sous l’archonte de Pythodème, la mort de Philippe et l’avènement d’Alexandre au trône. Il touchait à sa vingtième année. Le nouveau roi se rend dans le Péloponnèse, y convoque l’assemblée générale des Grecs, et demande à remplacer Philippe dans le commandement de l’expédition contre les Perses.

Tous y consentent, à l’exception des Lacédémoniens. Nos ancêtres, répondent-ils, ne nous ont point appris à obéir, mais à commander.

Les Athéniens se préparaient à de nouveaux mouvemens ; mais frappés de la présence subite

d’Alexandre, ils lui prodiguent encore plus d’honneurs qu’à Philippe.

Il retourne en Macédoine ordonner les préparatifs de l’expédition d’Asie.

Au printemps il passe dans la Thrace, et marche sur les Triballiens et les Illyriens, peuples finitimes, prêts à se soulever, et qu’il lui importait de réduire entièrement avant de tenter une expédition lointaine. Il part d’Amphipolis ; fond sur le pays qu’habitent les Thraces indépendans ; laisse à sa gauche la ville de Philippes et le mont Orbéles ; traverse le Nésus et arrive le dixième jour de marche au mont Hæmus.

Des caravanes armées, réunies à des hordes de Thraces libres, défendent l’entrée des gorges, occupent les hauteurs et ferment le passage. Ils mettent en avant et disposent autour d’eux leurs chariots, dans le dessein non-seulement de s’en faire un rempart, mais encore de les précipiter des sommets les plus escarpés, sur la phalange macédonienne, si elle tente de les franchir : ils pensaient que plus cette phalange serait serrée, et plus elle serait facilement rompue par le choc des chariots. Alexandre chercha d’abord quelques moyens sûrs pour s’emparer de ces hauteurs ; mais ensuite, décidé à tout braver puisqu’il n’y avait point d’autre voie, il donna ordre aux hoplites d’ouvrir la phalange lorsque le terrain le permettrait, et lorqu’il serait trop resserré, de mettre le genou en terre, de se courber sous leurs boucliers, en formant la tortue, de manière que les chariots pussent glisser au loin sans les entamer.

Il en fut ainsi qu'Alexandre l'avait prévu et ordonné. Ici la phalange s'ouvre ; là, roulant sur les boucliers, les chariots causent peu de désordre et aucune perte.

Les Macédoniens, ranimés en voyant s'évanouir le danger qu'ils avaient le plus redouté, jettent un grand cri, et fondent sur les Thraces. Alexandre fait avancer les hommes de trait de son aile droite, avec ordre de couvrir un autre corps qui se dirige par un côté plus accessible, et d'écarter les Thraces sur tous les points. Lui-même, à la tête de l'Agéma, fait ébranler l'aile gauche renforcée des Hypaspistes et des Agriens.

Dès que les Thraces paraissent, une grêle de flèches les disperse ; la phalange se précipite, repousse sans peine une troupe d'hommes à demi-nus, et de barbares mal armés. Ils n'attendent point Alexandre, qui fond par la gauche ; ils'jettent leurs armes, et se dispersent dans la montagne. On en tue quinze cents environ. Peu tombèrent vivans au pouvoir des Grecs : l'habitude qu'ils avaient de ces défilés, et la légèreté de leur course, les sauvèrent. Les femmes qui les suivaient, les enfans, les bagages, tout fut pris : ce butin, commis à Lysanias et à Philotas, fut conduit dans les villes maritimes.

Alexandre franchit l'Hæmus, pousse vers les Triballiens, et touche aux rives du Lyginus, que trois jours de marche séparent de l'Ister, lorsqu'on traverse l'Hæmus.

Le roi des Triballiens, Syrmus, instruit d'avance de la marche d'Alexandre, fait d'abord passer le fleuve aux femmes et aux enfans, et les rassemble dans une île de

l’Ister, qu’on appelle Peucé, où s’était déjà réfugiée, à l’approche de l’ennemi, une foule de Thraces voisins ; il s’y jette lui-même avec toute sa famille.

Cependant un grand nombre de Triballiens fuit en arrière, et se porte vers une autre île du fleuve qu’Alexandre avait abandonné la veille. Informé du détour, celui-ci revient sur ses pas, et surprend leur camp. Les Barbares, en désordre, se rallient dans un bois voisin du fleuve. Alexandre fait serrer sa phalange après avoir détaché en avant des hommes de fronde et de trait, qui doivent, en escarmouchant, attirer les Barbares dans la plaine. Ceux-ci, à la portée des traits qui les inquiètent, se précipitent sur une troupe faiblement armée, pour en venir aux mains. Dès qu’Alexandre les eut attirés hors de la forêt, il fit donner, à la tête de l’aile droite vers laquelle ils s’étaient le plus avancés, Philotas avec la cavalerie de la Haute-Macédoine, et à la tête de l’aile gauche, Héraclide et Sopolis avec la cavalerie de la Béotie et d’Amphipolis. Lui-même ébranle au centre la phalange dont le front est protégé du reste de la cavalerie. Tant que l’action ne fut engagée qu’au trait, les Triballiens résistèrent ; mais lorsqu’ils vinrent à éprouver le choc de la phalange et de la cavalerie qui les presse et les heurte de toutes parts, ils fuient en désordre à travers la forêt, du côté du fleuve : trois mille furent tués. Peu tombèrent vivans aux mains des vainqueurs ; l’épaisseur de la forêt qui domine le fleuve, et l’approche de la nuit, les dérobèrent à la poursuite des Macédoniens. Ceux-ci, selon Ptolémée, ne perdirent que onze cavaliers et quarante fantassins.

Le troisième jour qui suivit cette bataille, Alexandre parvint à l'Ister, le plus considérable des fleuves de l'Europe, celui qui parcourt la plus vaste étendue de pays, et dont les bords sont habités par les nations les plus belliqueuses, pour la plupart Celtiques, au milieu desquelles il prend sa source. À l'extrémité sont les Quades, les Marcomans ; ensuite une famille de Sauromates, les Iazyges ; plus loin les Gètes, partisans du dogme de l'immortalité ; ici la nation des Sauromates ; et enfin les Scythes qui s'étendent jusqu'aux lieux où le fleuve se précipite dans le Pont par cinq bouches. Alexandre s'empare de quelques bâtimens longs qui, de Byzance, étaient venus sur le fleuve par l'Euxin ; embarque autant d'hommes de traits et d'hoplites qu'ils en peuvent contenir, et vogue vers l'île où les Triballiens et les Thraces s'étaient réfugiés. Il fait d'inutiles efforts pour prendre terre : les Barbares, accourus de toutes parts, défendent la rive. Le petit nombre de vaisseaux et de soldats, la côte escarpée, la rapidité du fleuve resserré dans son lit, tout présente des obstacles insurmontables.

Alexandre fit remonter ses vaisseaux, résolu de traverser l'Ister et de fondre sur les Gètes, habitans la rive opposée. Ils accourent pour le repousser au nombre de quatre mille chevaux, et de plus de dix mille hommes de pied : leur présence achève de le déterminer. Il s'embarque ; à son ordre, on forme des outres avec les peaux des tentes, on les remplit de paille ; on s'empare d'une multitude de canots dont se servaient les habitans du pays pour la pêche, le

commerce et même le brigandage : à l'aide de ces préparatifs, on passa en aussi grand nombre que l'on put. Quinze cents cavaliers, quatre mille hommes de pied, traversèrent avec Alexandre, protégés par la nuit et par la hauteur des blés qui dérobaient leur passage à la vue de l'ennemi. Au point du jour, Alexandre dirige sa troupe par les moissons ; l'infanterie s'avance, courbe les épis du travers de ses piques, et gagne ainsi un terrain découvert. La cavalerie suit la phalange. Au sortir des blés, Alexandre mène sa cavalerie à l'aile droite ; Nicanor dirige obliquement la phalange. Les Gètes ne supportent point le premier choc de la cavalerie. L'audace inouïe avec laquelle Alexandre, dans une seule nuit, et sans jeter un pont, a traversé si facilement le plus grand fleuve, le développement de la phalange et l'impétuosité de la cavalerie, tout les frappe de terreur. Ils fuient vers leur ville, qui n'est éloignée de l'Ister que d'un parasange. À l'aspect des dispositions d'Alexandre qui, pour éviter toute surprise, fait marcher la phalange le long du fleuve, la cavalerie en front, ils abandonnent une ville mal fortifiée, chargent sur leurs chevaux autant de femmes et d'enfans qu'ils en peuvent emmener, s'écartent loin des rives, et s'enfoncent dans les déserts.

Alexandre s'empare de la ville et de tout ce qu'ont abandonné les Gètes ; il charge Méléagre et Philippe du butin. La ville est rasée ; le vainqueur sacrifie sur les bords de l'Ister, à Jupiter Sôter, à Hercule et au fleuve qui a favorisé son passage ; le même jour il ramène tous les siens

au camp, sans en avoir perdu un seul. Là, il reçoit les envoyés de plusieurs peuples libres des rives de l'Ister, de Syrmus, roi des Triballiens, et des Celtes qui bordent le golfe Ionique. Les Celtes ont une haute stature et un grand caractère ; ils venaient rechercher l'amitié d'Alexandre. La foi fut donnée et reçue. Alexandre demanda aux Celtes ce qu'ils craignaient le plus au monde, persuadé que son nom s'étendait dans leurs contrées et au-delà, et qu'il était pour eux l'objet le plus redoutable. Il fut déçu dans cette pensée : en effet, habitans des lieux d'un accès difficile, éloignés d'Alexandre qui tournait ailleurs l'effort de ses armes, ils répondirent qu'ils ne craignaient que la chute du ciel. Alexandre les congédia, en leur donnant les titres d'amis et d'alliés, et se contenta d'ajouter : « Les Celtes sont fiers. »

Il tire vers les Agrianes et les Péones. On lui annonce que Clitus, fils de Bardyle, a quitté le parti des Grecs, après avoir attiré dans le sien Glaucias, roi des Taulantiens. On ajoute que les Autariates doivent attaquer Alexandre dans sa marche : ces nouvelles lui font lever le camp aussitôt.

Langarus, roi des Agrianes, lié dès le vivant même de Philippe avec Alexandre, auquel il avait député particulièrement, l'accompagnait alors avec l'élite de ses troupes complétement armées. Alexandre ayant demandé quels étaient ces Autariates, et leur nombre : c'est, lui répondit Langarus, une nation peu redoutable et la moins belliqueuse de ces contrées. J'offre d'y faire une irruption, et de les occuper chez eux. Sur l'ordre d'Alexandre, il part, pénètre dans leur pays, le ravage, et les retient ainsi dans

leur territoire. Alexandre prodigue à Langarus les plus grands honneurs, les témoignages les plus rares de la munificence royale ; même il lui promet la main de sa sœur Cyna, dès qu'il sera arrivé à Pella : mais la mort surprit Langarus à son retour dans ses états.

Alexandre, s'avançant le long de l'Érigone, arrive à Pellion. Cette ville étant la plus fortifiée du pays, Clitus s'y était retiré. Alexandre campe sur les bords de l'Éordaïque, résolut d'attaquer la ville le lendemain. Clitus occupait, avec ses troupes, les montagnes voisines, dont les hauteurs boisées commandent la ville, prêt à fondre sur les Macédoniens à leur première attaque. Glaucias, roi des Taulantiens, n'était pas encore arrivé ; cependant Alexandre menace les murs. Les ennemis, après avoir sacrifié trois adolescens, trois vierges et trois brebis noires, font un mouvement comme pour en venir aux mains ; mais presque au même instant, ils abandonnent l'avantage des positions les mieux défendues, et si brusquement, qu'on y trouva encore les victimes.

Le même jour, ayant renfermé l'ennemi dans la ville, et approché son camp des murailles, Alexandre résolut de la cerner en tirant une circonvallation.

Le lendemain Glaucias arriva à la tête d'une puissante armée. Alexandre désespère alors de se rendre maître de la ville avec les seules troupes qu'il a amenées. Une foule aguerrie se jette dans les murs, et s'il les attaque il a derrière lui les forces de Glaucias. Philotas, soutenu d'un détachement de cavalerie, part avec les attelages pour

fourrager. Glaucias, informé de sa marche, le prévient, et s’empare des hauteurs qui dominent le lieu des fourrages. Instruit que les bagages et sa cavalerie sont dans le plus grand danger s’ils restent jusqu’à la nuit, Alexandre prend avec lui les Hypaspistes, les Archers, les Agriens, quatre cents chevaux, et vole à leur secours. Il laisse le reste de l’armée aux pieds des murs, pour empêcher la jonction des habitans avec Glaucias. Celui-ci, à l’approche d’Alexandre, abandonne les hauteurs et laisse Philotas se retirer dans le camp.

Cependant Clitus et Glaucias croyaient tenir Alexandre enfermé. Ils occupaient les défilés et les hauteurs avec une cavalerie nombreuse, et une multitude d’hommes de pied, de fronde et de trait ; et si le Macédonien tentait de se retirer, il devait être poursuivi par les troupes de la ville. Les passages par lesquels Alexandre doit déboucher sont difficiles et couverts de bois ; le chemin est tellement resserré entre le fleuve et une montagne haute et escarpée, que quatre aspides y peuvent à peine passer de front.

Alexandre dispose sa phalange sur six vingt hommes de hauteur ; place deux cents chevaux à chacune des ailes, et recommande d’exécuter ses ordres en silence, et avec promptitude. Il donne aux hoplites le signal d’élever leurs piques, de les porter en avant par des évolutions de droite et de gauche, comme prêts à donner. Lui-même fait précipiter la phalange dont les divers mouvemens se portent rapidement d’une aile à l’autre : après avoir ainsi changé plusieurs fois, en peu d’instans, son ordre de bataille, il fond

par la gauche sur l’ennemi, en faisant former le coin à sa phalange. Surpris de la rapidité de ses mouvemens, et ne pouvant supporter le choc des Macédoniens, les Barbares quittent les hauteurs. Alexandre ordonne alors de pousser de grands cris, et de frapper les boucliers avec les javelots. Épouvantée, l’armée des Taulantiens se retire précipitamment vers la ville. Alexandre, avisant une petite troupe d’ennemis sur une des hauteurs de la route, détache le corps de ses gardes, les hétaires qui l’entourent, avec ordre de prendre leurs boucliers, de côtoyer à cheval les bords du fleuve, et de se diriger vers la hauteur. Là si l’ennemi les attendait, la moitié devait aussitôt mettre pied à terre, se former et donner avec la cavalerie.

Aux mouvemens d’Alexandre, les Barbares abandonnent les hauteurs et se dispersent sur les flancs. Alexandre et les hétaires se rendent maîtres du poste ; il fait avancer aussitôt les Agriens et les Archers au nombre de deux mille ; ordonne aux Hypaspistes de traverser le fleuve, suivis des cohortes macédoniennes, et de se ranger à l’autre bord en étendant la gauche, de manière que la phalange parût plus nombreuse. Lui-même observe les mouvemens de l’ennemi du haut de la colline. Dès que les Barbares virent l’armée traverser le fleuve, ils s’avancèrent le long des montagnes pour attaquer l’arrière-garde d’Alexandre. Il court avec les siens à leur rencontre : des bords du fleuve la phalange pousse un grand cri ; tout s’ébranle ; l’ennemi prend la fuite.

Alexandre aussitôt mène en hâte les Agriens et les Archers vers le fleuve ; il passe des premiers ; et, voyant que l’ennemi inquiétait ses derrières, il ordonne de placer sur la rive des machines de guerre, dont les traits lancés au loin les écartent : et tandis que les Archers font pleuvoir, du milieu même du fleuve, une grêle de flèches, Glaucias n’ose avancer à la portée du trait ; les Macédoniens effectuent le passage sans perdre un seul homme.

Trois jours après, Alexandre apprend que Clitus et Glaucias (le croyant éloigné par un sentiment de crainte) ont campé dans un lieu défavorable, sans retranchemens, sans gardes avancées, et qu’ils ont le désavantage d’une position trop étendue ; il repasse secrètement le fleuve dans la nuit avec les Hypaspistes, les Agriens, les hommes de trait, et les troupes de Perdiccas et de Cœnus ; le reste de l’armée doit les suivre. Ayant jugé l’occasion favorable, il fait donner avec les Agriens et les hommes de trait, sans attendre le surplus des troupes. Attaqués à l’improviste, chargés, sur le point le plus faible, par tout l’effort de la phalange, on égorge sous leurs tentes, on arrête dans leur fuite une multitude de Barbares. Dans le comble du désordre, un grand nombre tombent vivans au pouvoir du vainqueur. Alexandre poursuit le reste jusqu’aux montagnes des Taulantiens ; quelques-uns seulement durent leur salut à l’abandon de leurs armes. Clitus, qui au premier choc s’était jeté dans la ville, y met le feu et se retire chez Glaucias.

CHAP. 2. Cependant quelques bannis rentrent dans Thèbes pendant la nuit ; rappelés par les partisans d’une révolution,

ils surprennent hors de leurs postes, et dans une entière sécurité, Amyntas et Timolaüs, gouverneurs de la citadelle de Cadmus ; ils les égorgent, et, se rendant sur la place publique, ils invitent, au nom sacré de leur antique liberté, les Thébains à quitter le parti d'Alexandre, à briser le joug insupportable des Macédoniens. Ils ébranlèrent d'autant plus facilement la multitude, qu'ils ne cessaient d'affirmer qu'Alexandre avait péri chez les Illyriens. En effet, depuis long-temps on avait eu aucune de ses nouvelles, et celle de sa mort était l'objet de toutes les conversations, de tous les bruits ; de sorte qu'au milieu de cette incertitude, chacun, comme il arrive toujours, prenait son désir pour la réalité même.

Alexandre, instruit de ces événemens, estima qu'ils n'étaient rien moins qu'à négliger. La foi de la ville d'Athènes lui avait toujours été suspecte. Les Lacédémoniens, dont les esprits lui étaient depuis long-temps aliénés, d'autres villes du Péloponnèse, et les Étoliens naturellement inconstans, pouvaient grossir le parti des Thébains, dont l'audacieuse résolution deviendrait alors inquiétante ; il fait aussitôt franchir à son armée l'Éordée et l'Élymiotis, les rochers de Stymphée et de Parya ; le septième jour, il touche à Pellène, ville de Thessalie, la laisse derrière lui, et six jours après entre dans la Béotie.

Les Thébains n'apprirent la marche d'Alexandre que lorsqu'il parut avec toute son armée à Oncheste. Alors, même les auteurs de la défection, soutenaient que cette armée était envoyée de Macédoine par Antipater ;

qu’Alexandre était mort ; si l’on insistait en ajoutant qu’il la conduisait en personne, ils démentaient cette nouvelle, en publiant que c’était un autre Alexandre, fils d’Érope. Cependant le fils de Philippe part d’Oncheste le lendemain, s’approche de la ville, et campe près le bois sacré d’Iolas ; il laisse aux Thébains le temps du repentir et de lui envoyer une députation. Mais eux, loin d’entrer en accommodement, font une vive sortie avec leur cavalerie et leur troupe légère, dont les traits tombent sur les gardes avancées du camp ; quelques Macédoniens sont tués : les Thébains se portaient déjà sur l’armée, lorsque Alexandre les fit dissiper par des corps d’archers et de voltigeurs.

Le lendemain il s’avance vers les portes qui conduisent vers Éleuthères et Athènes. Sans trop s’approcher des remparts, il campe aux pieds de la citadelle de Cadmus pour secourir les siens qui l’occupaient. Les Thébains l’avaient cernée d’une double circonvallation pour fermer toute entrée aux secours extérieurs, et tout passage aux sorties qui auraient pu les inquiéter dans leurs excursions et pendant leur rencontre avec l’ennemi.

Alexandre, qui préférait la voie d’un raccommodement au hasard d’une action, temporisait encore. Ceux des Thébains qui consultaient le plus l’intérêt général étaient d’avis de se rendre et d’obtenir grâce pour la ville ; mais les bannis et ceux qui les avaient appelés, n’en attendant aucune d’Alexandre, quelques-uns même des principaux de la Béotie employaient tout pour exciter le peuple à combattre. Alexandre différait toujours l’attaque. Selon le

récit de Ptolémée, Perdiccas, chargé de la garde du camp, se trouvant par sa position rapproché des retranchemens de l'ennemi, est le premier qui, sans attendre l'ordre d'Alexandre, attaque, force et enlève les défenses avancées des Thébains. Il est suivi par Amyntas, fils d'Andromène, dont la cohorte était à côté de la sienne, et qui pénètre avec lui. Aussitôt Alexandre, pour ne pas laisser envelopper les siens, ébranle le reste de l'armée, détache à Perdiccas les hommes de trait et les Agriens, et demeure en présence avec l'Agéma et les Hypaspistes. Perdiccas, voulant pénétrer dans le second retranchement, tombe frappé d'un trait ; blessé d'une atteinte profonde, et dont il eut peine à guérir, on le rapporte au camp. Les troupes qui avaient forcé ces retranchemens avec lui, soutenues des archers d'Alexandre, resserrent les Thébains dans un chemin creux qui conduit au temple d'Hercule, et les mènent battant jusqu'à l'enceinte sacrée. Mais là, les Thébains se retournent en poussant de grands cris, et mettent en fuite les Macédoniens. Le toxarque Eurybotas de Crète, est tué avec environ soixante-dix des siens, le reste rétrograde en désordre vers l'Agéma.

À la vue de la retraite de ses troupes, et de la confusion qui règne dans la poursuite des Thébains, Alexandre fait donner la phalange, et les repousse jusque dans leurs murs. La terreur et le désordre des fuyards furent si grands, qu'ils ne songèrent point à fermer les portes ; l'ennemi entre avec eux dans la ville, dégarnie de soldats qui la plupart s'étaient portés aux avant-postes. Les Macédoniens s'étant avancés aux pieds de la citadelle, quelques-uns d'entre eux se

réunissent à la garnison et pénètrent dans la ville du côté du temple d'Amphion ; tandis que d'autres, se dirigeant le long des remparts déjà occupés par les leurs, courent s'emparer de la place publique. Les Thébains, qui défendaient le temple d'Amphion, résistèrent d'abord ; mais, enveloppés par les Macédoniens et par Alexandre qu'ils rencontrent de tous côtés, ils se débandent, la cavalerie gagna la campagne, l'infanterie se sauva comme elle put.

Cependant le vainqueur irrité fait un horrible carnage des Thébains qui ne résistent plus. On doit moins l'attribuer aux Macédoniens, qu'à ceux de Platée, de la Phocide et autres de la Béotie. On égorge les uns au sein de leurs foyers, les autres au pied des autels ; la résistance et la prière sont inutiles : on n'épargna ni les femmes, ni les enfans.

Ce désastre des Grecs, cette ruine d'une grande ville, ces malheurs rapides également imprévus des vainqueurs et des victimes, n'épouvantèrent pas moins le reste de la Grèce, que les auteurs de ces calamités.

La défaite des Athéniens en Sicile ne répandit point parmi eux une alarme aussi vive, ni dans la Grèce entière une consternation aussi profonde, quoique le nombre de ceux qui furent tués alors fût une perte aussi considérable que celle éprouvée par les Thebains ; du moins cette armée avait péri au loin sur une terre étrangère, et on y comptait plus d'auxiliaires que de citoyens : enfin Athènes subsistait, et depuis elle résista non-seulement aux Lacédémoniens et à leurs alliés, mais encore au grand roi : et ensuite leur flotte ayant été détruite près de l'Égos-Potamos, on abattit leur

longue muraille, on s’empara de leurs vaisseaux, on restreignit leur domination ; là se bornèrent tous leurs malheurs, la cité conserva l’éclat de ses institutions : peu de temps après les Athéniens reprirent leur ancien empire, relevèrent leur longue muraille, et recouvrèrent la domination des mers. Alors, les Lacédémoniens qui leur avaient été si redoutables, et qui avaient failli renverser Athènes de fond en comble, réduits eux-mêmes à la dernière extrémité, lui durent leur salut. Les batailles de Leuctres et de Mantinée, plus inopinées encore que sanglantes, occasionnèrent aux Lacédémoniens moins de perte que d’effroi. La bataille livrée sous les murs de Sparte, par Épamidondas, à la tête des Béotiens et des Arcadiens, présenta un spectacle plus nouveau qu’alarmant, à ceux qui partagèrent son malheur. On n’a pas mis au rang des grandes calamités, ni le siége de Platée où les ennemis firent peu de prisonniers, et dont presque tous les citoyens s’étaient retirés à Athènes, ni la perte de Mélos et de Scione, petites villes insulaires dont la prise étonna moins la Grèce qu’elle n’avilit le vainqueur.

Mais la défection subite et téméraire des Thébains ; l’attaque si prompte de leur ville si facilement emportée ; ce vaste massacre exécuté par des compatriotes, par des Grecs qui vengeaient d’anciennes injures ; la ruine totale d’une cité que sa puissance et sa gloire militaire mettaient naguère au premier rang des villes de la Grèce, on crut devoir tout attribuer au courroux céleste. Les Dieux semblaient punir les Thébains d’avoir trahi la cause des Grecs dans la guerre

contre les Perses ; d’avoir, au mépris de la foi des traités, surpris Platée, saccagé la ville et impitoyablement massacré contre les mœurs et l’usage des Grecs, ceux d’entre eux qui s’étaient rendus aux Lacédémoniens ; d’avoir ravagé le théâtre où les Grecs combattant les Perses avaient, par leur courage assuré la liberté de leur patrie ; enfin, d’avoir opiné pour la ruine d’Athènes, lorsqu’elle fut mise en délibération dans le conseil de la ligue Lacédémonienne. On ajoutait que ces calamités avaient été annoncées par des prodige célestes, que la superstition ne rappela qu’après l’événement.

Pour prix de leurs services, Alexandre remit le sort de la ville aux alliés ; ils furent d’avis de la raser, et de conserver une garnison dans la citadelle ; de se partager tout son territoire, excepté la partie consacrée, et de réduire à l’esclavage les femmes, les enfans et le reste des Thébains échappés au carnage, excepte les prêtres et les prêtresses, et ceux qui se trouvaient attachés par le lien de l’hospitalité à Philippe, à Alexandre ou à quelques Macédoniens. On dit que par respect pour la mémoire du poète Pindare, Alexandre épargna sa maison et sa famille ; les alliés firent relever et fortifier les murs d’Orchomène et de Platée.

Aussitôt que la nouvelle de la ruine de Thèbes fut répandue dans la Grèce, ceux des Arcadiens qui s’étaient avancés au secours des Thébains, condamnèrent à mort les conseillers de cette démarche. Les Éléens rappellent des exilés que favorise Alexandre. Les villes d’Étolie

s’empressent de députer vers lui pour obtenir grâce d’avoir pris part à ces mouvemens.

Quelques Thébains, échappés au carnage, en portent la nouvelle à Athènes au moment où l’on célébrait les grands mystères ; les cérémonies sont interrompues ; on retire dans la ville les bagages de la campagne ; on convoque l’assemblée générale ; et, sur la proposition et le choix de Démade, on députe vers Alexandre dix Athéniens : on prend ces envoyés parmi ceux qu’on sait être les plus agréables au prince ; ils doivent, quoiqu’un peu tardivement, lui exprimer la joie des Athéniens sur son retour d’Illyrie, et sur le châtiment qu’il a tiré de la défection des Thébains. Alexandre, répondant du reste avec bienveillance à la députation, écrit au peuple d’Athènes qu’il ait à lui livrer Démosthène, Lycurgue, Hypéride, Polyeucte, Charès, Charidème, Éphialtès, Diotime et Méroclès : il les regardait comme les auteurs de la journée sanglante de Chéronée, et de toutes les entreprises tentées contre Philippe et contre lui-même ; il ne les accusait pas moins que les principaux chefs et les instigateurs mêmes de la défection des Thébains. Les Athéniens, au lieu de les livrer, députent de nouveau vers lui pour apaiser son courroux, et le supplier d’épargner leurs concitoyens. Il accueille leur demande, soit par égard pour la ville d’Athènes, soit qu’à la veille de passer en Asie, il ne voulût laisser dans la Grèce aucun sujet de mécontentement, il se borna seulement à exiger le bannissement de Charidème, qui se réfugia en Asie près de Darius.

CHAP. 3. Cette expédition terminée, Alexandre retourne en Macédoine, présente à Jupiter Olympien le sacrifice institué par Archélaüs, et ordonne la pompe des spectacles olympiques à Égée : on ajoute qu'il fit célébrer des jeux en l'honneur des Muses.

On répandit alors le bruit que la statue d'Orphée Œagrien était sans cesse couverte de sueur. Les devins se partagèrent sur l'explication de ce prodige ; mais le plus habile d'entre eux, Aristandre de Telmisse, s'écria : *Courage Alexandre ! tes exploits feront suer les poètes*.

Au commencement du printemps, Alexandre laisse le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce à Antipater, et se dirige vers l'Hellespont. Son armée était composée de trente mille hommes, tant de pied que de traits et soldats armés à la légère, et de plus de cinq mille hommes de cavalerie. Il tire le long du lac de Cercine, vers Amphipolis et l'embouchure du Strymon ; le traverse ; franchit le mont Pangée par la route qui conduit à Abdère et à Maronée, villes grecques de la côte maritime.

Ayant sans peine passé l'Hèbre, il arrive par la Pœtique aux bords du Mélas, le traverse et touche à Sestos le vingtième jour après avoir quitté la Macédoine. Il part pour Éléonte, et sacrifie sur le tombeau de Protésilas qui, parmi les Grecs, à la suite d'Agamemnon, aborda le premier en Asie. Le prince espérait par ce sacrifice obtenir un sort plus heureux que Protésilas. Il charge Parménion du soin de faire passer le détroit d'Abydos à la plus grande partie de

l’infanterie et à la cavalerie : leur passage s’effectue sur cent soixante trirèmes et autres bâtimens de transport.

Selon plusieurs écrivains, Alexandre passa d’Éléonte au port des Achéens, gouvernant lui-même le vaisseau royal qu’il montait. Au milieu de la traversée de l’Hellespont, il immola un taureau ; et, prenant une coupe d’or, fit des libations à Neptune et aux Néréïdes.

CHAP. 4. On dit qu’Alexandre le premier prit terre, tout armé, en Asie, et qu’à son départ et à son arrivée, il avait dressé des autels à Jupiter *Apobaterios*, à Minerve et à Hercule, sur les bords de l’Europe et de l’Asie. À Troie, il sacrifie à Pallas, protectrice d’Ilium, suspend ses armes dans le temple, et enlève celles qu’on y avait consacrées après la guerre de Troie ; il ordonna aux hoplites de les porter devant lui dans tous les combats. On dit qu’il sacrifia aussi sur l’autel de Jupiter Hercius ; à Priam, pour en apaiser le ressentiment contre la race de Néoptolème à laquelle il appartenait. À son entrée dans Ilion, Menœtius, qui dirigeait la manœuvre du vaisseau, posa sur le front du roi une couronne d’or. Charès, arrivé de Sigée, plusieurs des Grecs et des indigènes suivirent cet exemple.

Alexandre couronna le tombeau d’Achille, et Éphestion celui de Patrocle. Heureux Achille, s’écria le prince, d’avoir eu Homère pour héraut de ta gloire ! Certes, il eut raison d’envier le bonheur d’Achille ; car il n’a manqué au sien que ce dernier trait : personne encore n’a dignement célébré en prose, en vers, en dithyrambes, ses exploits à l’égal de

ceux d’un Hiéron, d’un Gélon, d’un Théron qui, sous aucun rapport, ne lui sont comparables.

Les plus petites actions nous sont mieux connues que les grandes choses qu’il a faites. L’expédition des Grecs et de Cyrus contre Artaxerxès ; la défaite de Cléarque et de ceux qui furent pris avec lui ; la retraite des dix mille sous la conduite de Xénophon, ont été rendues par la plume de ce grand homme, beaucoup plus illustres que ne furent Alexandre et toutes ses conquêtes. Cependant il n’alla point réunir ses troupes à des troupes étrangères ; on ne le vit pas, fuyant devant le grand roi, borner ses exploits à se retirer par la mer, en écartant ceux qui en fermaient l’approche. Nul d’entre les mortels, n’a seul, soit parmi les Grecs, soit parmi les Barbares, marqué par des faits plus grands ni plus nombreux. Voilà ce qui m’a porté à entreprendre d’écrire cette histoire, ne m’estimant point indigne de transmettre les gestes d’Alexandre à la postérité. Mais qui suis-je pour m’exprimer avec cette hauteur ! Que vous importe de connaître mon nom, qui n’est point obscur, ma patrie, ma famille, mes dignités. Que d’autres s’enorgueillissent de ces titres, les miens sont dans les lettres que j’ai cultivées depuis mon enfance. Si Alexandre est au premier rang parmi les guerriers, je me flatte de ne pas tenir le dernier parmi les écrivains de mon siècle.

D’Ilion, Alexandre tourne vers Arisbe où campait toute l’armée après avoir traversé l’Hellespont. Le lendemain, laissant derrière lui Percote et Lampsaque, il vint camper sur les bords du Prosaction qui, tombant du mont Ida, va se

perdre dans la mer entre l'Hellespont et l'Euxin ; de là, il passe par Colonne, arrive à Hermote. Il fait voltiger en avant de l'armée des corps d'éclaireurs, sous la conduite d'Amyntas, composés de quatre compagnies d'avant-coureurs et d'une compagnie d'hétaires apolloniates, commandés par Socrate : en passant il détache l'un d'entre eux, Panegore, avec une suite pour prendre possession de la ville de Priam qui s'était rendue.

Les généraux de l'armée des Perses, Arsame, Rhéomithres, Pétène, Niphates, Spithridates, Satrape de Lydie et d'Ionie, Arsite, gouverneur de la Phrygie qui regarde l'Hellespont, campaient près de la ville de Zélie avec la cavalerie persique et l'infanterie grecque, à la solde de Darius. Ils tiennent conseil à la nouvelle du passage d'Alexandre. Memnon, de Rhodes, opina pour ne point hasarder la bataille contre les Macédoniens, supérieurs en infanterie, et soutenus des regards de leur prince, tandis que celui des Perses était absent. Il fut d'avis de faire fouler aux pieds de la cavalerie et de détruire tous les fourrages, d'incendier toutes les moissons ; de ne pas même épargner les villes de la côte, de manière à priver Alexandre de tout moyen de subsistance, et à le forcer à la retraite.

Mais Arsite se levant : « Je ne souffrirai point que l'on brûle une seule habitation du pays où je commande. » Cet avis prévalut ; les Perses crurent que Memnon ne cherchait qu'à conserver ses grades en prolongeant la guerre.

Cependant Alexandre marche en ordre de bataille vers le Granique ; fait avancer les Hoplites en colonnes formées

par la phalange doublée ; dispose la cavalerie sur les ailes, les bagages à l'arrière-garde. Pour observer les mouvemens de l'ennemi, Hégéloque marche en avant avec les éclaireurs, soutenu par un gros de cinq cents hommes, formé de troupes légères et de cavaliers armés de sarisses.

On approchait du fleuve, lorsque des éclaireurs, revenant à toute bride, annoncent que toute l'armée des Perses est rangée en bataille sur la rive opposée. Alexandre fait aussitôt les dispositions du combat. Alors Parménion s'avançant : « Prince, je vous conseille de camper aujourd'hui sur les bords du fleuve, en l'état où nous sommes, en présence de l'ennemi, inférieur en infanterie ; il n'aura point l'audace de nous attendre ; il se retirera pendant la nuit ; et demain, au point du jour, l'armée passera le fleuve sans obstacle ; car nous l'aurons traversé avant qu'il ait le temps de se mettre en bataille. Il serait en ce moment dangereux d'effectuer ce passage ; l'ennemi est en présence ; le fleuve est profond, rempli de précipices ; la rive escarpée, difficile : on ne peut aborder qu'en désordre et par pelotons, ce qui est un grand désavantage ; et alors il sera facile à la cavalerie de l'ennemi, nombreuse et bien disposée, de tomber sur notre phalange. Que l'on reçoive un premier échec, c'est une perte sensible au présent, c'est un présage funeste pour l'avenir. »

Mais Alexandre : « J'entends, Parménion ; mais quelle honte de s'arrêter devant un ruisseau, après avoir traversé l'Hellespont ! Je l'ai juré par la gloire des Macédoniens, par ma vive résolution d'affronter les dangers extrêmes : non, je

ne souffrirai point que l’audace des Perses, rivaux des Macédoniens, redouble, si ces derniers ne justifient d’abord la crainte qu’ils inspirent. »

À ces mots, il envoie Parménion prendre le commandement de l’aile gauche, tandis qu’il se dirige vers la droite. Philotas est à la pointe de l’aile droite, ayant la cavalerie des Hétaires, les Archers et les corps des Agriens qui lancent le javelot ; il est soutenu par Amyntas, avec les cavaliers armés de sarisses, les Péones et la troupe de Socrate. Près d’eux, le corps des Argyraspides, commandé par Nicanor, suivi des phalanges de Perdiccas, de Cœnus, de Cratère, d’Amyntas et de Philippe. À l’aile gauche se présentait d’abord la cavalerie thessalienne, commandée par Calas, ensuite la cavalerie auxiliaire ayant à sa tête Philippe, fils de Ménélas ; enfin les Thraces, sous la conduite d’Agathon. Près d’eux sont l’infanterie, les phalanges de Cratère, de Méléagre et Philippe, qui s’étendent jusqu’au centre. Les Perses comptaient vingt mille hommes de cavalerie, et presque autant d’étrangers à leur solde composant leur infanterie. Le front de leur cavalerie étendu bordait le rivage ; l’infanterie derrière, le site formant une éminence.

Dès qu’ils découvrirent Alexandre, (et il était facile de le reconnaître à l’éclat de ses armes, à l’empressement respectueux de sa suite) et son mouvement dirigé contre leur aile gauche, ils la renforcent aussitôt d’une grande partie de leur cavalerie. Les deux armées s’arrêtèrent quelques instans et se mesurèrent du rivage en silence et

avec une même inquiétude. Les Perses attendaient que les Macédoniens se jetassent dans le fleuve pour les charger à l'abordage.

Alexandre saute sur son cheval ; il ordonne au corps d'élite qui l'entoure de le suivre, et de se montrer en braves ; il détache en avant, pour tenter le passage, les coureurs à cheval avec les Péones et un corps d'infanterie conduit par Amyntas, précédé de l'escadron de Socrate. Ptolémée doit donner à la tête de toute la cavalerie qu'il commande. Alexandre, à la pointe de l'aile droite, entre dans le fleuve au bruit des trompettes et des cris de guerre redoublés, se dirigeant obliquement par le courant, pour éviter en abordant d'être attaqué sur sa pointe, et afin de porter sa phalange de front sur l'ennemi.

Les Perses, en voyant approcher du bord Amyntas et Socrate, leur détachent une grêle de flèches ; les uns tirent des hauteurs sur le fleuve ; les autres, profitant de la pente, descendent au bord des eaux : c'est là que le choc et le désordre de la cavalerie furent remarquables ; les uns s'efforçant de prendre bord ; les autres de le défendre. Les Perses lancent des traits ; les Macédoniens combattent de la pique. Ceux-ci, très inférieurs en nombre, furent d'abord repoussés avec perte ; en effet, ils combattaient dans l'eau sur un terrain bas et glissant, tandis que les Perses avaient l'avantage d'une position élevée, occupée par l'élite de leur cavalerie, par les fils de Memnon et par Memnon lui-même. Le combat devint terrible entre eux et les premiers rangs des Macédoniens qui, après des prodiges de valeur, y

périrent tous, à l’exception de ceux qui se retirèrent vers Alexandre, lequel avançait à leur secours avec l’aile droite. Il fond dans le plus épais de la cavalerie ennemie où combattaient les généraux : la mêlée devient sanglante autour du roi.

Cependant les autres corps macédoniens abordent à la file. Quoique l’on combattît à cheval, on eût cru voir un combat d’homme de pied contre homme de pied. Tel était l’effort de chevaux contre chevaux, de soldats contre soldats ; les Macédoniens luttant contre les Perses pour les ébranler et les repousser dans la plaine ; les Perses pour renverser les Macédoniens et les rejeter dans le fleuve. Enfin ceux d’Alexandre l’emportent, tant par la force et l’expérience, que par l’avantage de leurs piques solides opposées à des plus faibles : celle d’Alexandre se rompt dans l’effort du choc ; il veut emprunter la lance de son écuyer Arès : « Cherchez-en d’autres, » lui dit Arès en lui montrant le tronçon de la sienne, avec lequel il faisait encore des prodiges. Alors Démarate, Corinthien, l’un des Hétaires, présente la sienne à Alexandre. Il la prend, et avisant Mithridate, gendre de Darius, qui s’avançait à cheval, il pique vers lui avec quelques cavaliers de sa suite, et le renverse d’un coup de lance dans le visage. Rœsacès attaque Alexandre, et lui décharge sur la tête un coup de cimeterre repoussé par le casque qu’il entame. Alexandre le perce d’outre en outre. Spithridate, prêt à le frapper par derrière, levait déjà le bras que Clitus abat d’un coup près l’épaule.

Cependant une partie de la cavalerie a passé le fleuve et rejoint Alexandre. Les Perses et leurs chevaux, enfoncés en avant par les piques et de tous côtés par la cavalerie, incommodés par les hommes de traits mêlés dans ses rangs, commencèrent à fuir en face d'Alexandre. Dès que le centre plia, la cavalerie des deux ailes étant renversée, la déroute fut complète ; les ennemis y perdirent environ mille chevaux.

Alexandre arrête la poursuite et pousse aussitôt vers l'infanterie, toujours fixée à son poste, mais plutôt par étonnement que par résolution. Il fait donner la phalange et charger en même temps toute sa cavalerie ; en peu de momens tout fut tué ; il n'échappa que ceux qui se cachèrent sous des cadavres ; deux mille tombèrent vivans au pouvoir du vainqueur. Les généraux des Perses qui périrent, furent Niphates, Petènes, Spithridate, satrape de Lydie, Mithrobuzanes, gouverneur de Cappadoce, Mithridate, gendre du roi Darius, Arbupales, petit-fis d'Artaxerxès et fils de Darius, Pharnace, beau-frère du prince, Omar, général des étrangers. Arsite, échappé du combat, se sauve en Phrygie, où, désespéré de la ruine des Perses dont il était la première cause, il se donna, dit-on, la mort.

Du côté des Macédoniens il périt, dans le premier choc, vingt-cinq Hétaires. Alexandre leur fit élever à Dium des statues d'airain de la main de Lysippe, le seul des statuaires Grecs auquel il permit de reproduire ses traits. Le reste de la cavalerie ne perdit guère plus de soixante hommes, et

l’infanterie trente. Le lendemain Alexandre les fit ensevelir avec leurs armes et leur équipage. Il exempta les auteurs de leurs jours et leurs enfans de payer, chacun sur leur territoire, un tribut de leurs personnes et de leurs biens. Il eut le plus grand soin des blessés, visitant les plaies de chacun d’eux, leur demandant comment ils les avaient reçues, leur donnant toute liberté de s’entretenir avec orgueil de leurs exploits. Il accorda aussi les derniers honneurs aux généraux Persans, et à ceux même des Grecs à leur solde qui avaient péri avec eux dans le combat ; mais il fit mettre aux fers ceux d’entre eux qu’il avait pris vivans, et les envoya en Macédoine pour être esclaves, parce que désobéissant aux lois de la patrie, ils s’étaient réunis aux Barbares contre les Grecs.

Il envoya à Athènes trois cents trophées des dépouilles des Perses, pour être consacrés dans le temple de Minerve avec cette inscription : *Sur les Barbares de l’Asie, Alexandre et les Grecs, à l’exception des Lacédémoniens.*

Il nomma Calas satrape de la province que gouvernait Arsite, à la condition d’en percevoir les mêmes tributs que l’on payait à Darius ; les Barbares étant descendus des montagnes pour se rendre à lui, il les renvoie chez eux. Il pardonna aux Zélites qui n’avaient combattu que malgré eux avec les Barbares.

Il envoie Parménion s’emparer de Dascilium, qui, dépourvu de garnison, lui ouvrit ses portes.

CHAP. 5. Alexandre marche vers Sardes ; il n’en était éloigné que de soixante-dix stades, lorsque Mithrène,

gouverneur de la place, accompagné des premiers de la ville, vint à sa rencontre : ils lui apportaient des trésors et les clefs de la citadelle. Alexandre campa aux bords de l'Hermus, que vingt stades séparent de la ville. Il détache Amyntas pour prendre possession de la place, et retient Mithrène auprès de lui avec honneur. Il rend la liberté aux habitans de Sardes et de la Lydie, et leur permet de se gouverner par leurs anciennes lois. Il monte à la citadelle que les Persans avaient occupée ; il la trouva extrêmement fortifiée. En effet elle s'élevait sur une hauteur inaccessible, escarpée, ceinte d'une triple muraille. Il résolut d'ériger sur le sommet un temple et un autel à Jupiter Olympien ; et, comme il cherchait la place qu'il lui assignerait, voilà qu'au milieu d'un ciel serein le tonnerre gronde, et qu'une pluie abondante tombe où fut l'ancien palais des rois de Lydie. Alexandre crut que le Dieu lui-même désignait la place ; il y fait bâtir le temple. Il laisse à Pausanias, un des Hétaires, la garde de la citadelle ; et à Nicias le soin de répartir et de percevoir les tributs. Il établit Asandre gouverneur de la Lydie et du reste de la province, à la place de Spitridate, avec le nombre d'hommes de trait et de chevaux nécessaires pour la garder.

Calas et Alexandre, fils d'Œrope, furent chargés de conduire, dans le pays soumis à Memnon, toutes les troupes du Péloponnèse et des alliés, à l'exception des Argiens qu'on laissa en garnison dans Sardes.

Cependant la nouvelle de cette victoire mémorable s'étant répandue, les troupes étrangères en garnison à

Éphèse, prennent la fuite sur deux trirèmes dont elles s'emparent : avec eux était Amyntas, fils d'Antiochus, qui avait abandonné la Macédoine et Alexandre, non qu'il eût à s'en plaindre, mais par haine particulière, et par hauteur de sentiment qui n'en voulait rien souffrir.

Alexandre arriva le quatrième jour à Éphèse, ramenant avec lui ceux de ses partisans qu'on avait bannis ; et ayant aboli l'oligarchie, rétablit le gouvernement populaire. Il assigna à Diane les tributs que l'on payait aux Barbares. Affranchi de la crainte qu'inspiraient les oligarques, le peuple recherche à mort ceux qui ont donné entrée à Memnon, pillé le temple de Diane, brisé la statue de Philippe dans son enceinte, et renversé sur la place publique le tombeau d'Héropyte, qui avait rendu la liberté à Éphèse. Ils arrachent du temple, Syrphace, Pélagon son fils, ses neveux, et les lapident. Alexandre empêcha les recherches et les supplices de s'étendre ; il prévoyait qu'abusant bientôt de son pouvoir, le peuple le tournerait non-seulement contre les coupables, mais contre les innocens, pour satisfaire sa vengeance ou son avidité. Et certes, parmi les titres d'Alexandre à la gloire, sa conduite à Éphèse ne fut pas le moindre.

Sur ces entrefaites arrivent des députés de Magnésie et de Tralle, pour offrir leurs villes à Alexandre. Il y envoie Parménion avec deux mille cinq cents hommes d'infanterie étrangère, autant de Macédoniens et deux cents cavaliers du corps des Hétaires. Il détache vers les villes de l'Éolie et de l'Ionie, encore au pouvoir des Barbares, Alcimale, avec un

pareil nombre de troupes, et l’ordre de détruire partout l’oligarchie, de relever la démocratie, de rendre aux peuples leur ancienne constitution, et d’abolir les tributs qu’ils payaient aux Barbares.

Il s’arrête à Éphèse ; sacrifie à Diane, et accompagne la pompe avec toutes ses troupes sous les armes, en ordre de bataille.

Le lendemain, il marche vers Milet avec le reste de l’infanterie, les hommes de trait, les Agriens, la cavalerie des Thraces, le premier corps des Hétaires, suivi de trois autres ; il s’empare de la ville extérieure abandonnée sans défense, y place son camp, résolu de cerner la ville intérieure par une circonvallation. Hégesistrate, qui commandait la place, avait d’abord écrit à Alexandre pour la lui rendre ; mais reprenant courage par l’arrivée de l’armée persane qu’on annonçait, il ne pensait plus qu’à la garder aux Perses.

Cependant Nicanor, qui commandait la flotte des Grecs, prévint les Perses, et trois jours avant qu’ils se présentassent, mouilla en l’île de Ladé, près de la ville, avec cent soixante voiles. Les Perses, arrivant trop tard, et trouvant la position occupée par Nicanor, se retirèrent sous le promontoire de Mycale. En effet, Alexandre, pour garder cette île, avait, outre ses vaisseaux, fait passer dans le port quatre mille hommes, composés de Thraces et d’étrangers. La flotte des Barbares était de quatre cents voiles.

Parménion conseille à Alexandre de tenter le sort d’un combat naval. Parmi les causes qui lui faisaient croire que

les Grecs remporteraient la victoire, il plaçait le plus heureux augure. En effet, de la poupe du vaisseau d'Alexandre, on avait vu un aigle s'abattre sur le rivage. La victoire promettait par la suite les plus heureux succès ; un échec n'entraînait pas de grands désavantages ; l'empire de la mer restait aux Persans. Il ajouta qu'il offrait de s'embarquer et de partager les périls.

« Parménion se trompe ; il interprète mal l'augure, répondit Alexandre. Quelle imprudence d'attaquer avec des forces inégales, une flotte si nombreuse, de compromettre des soldats inexpérimentés à la manœuvre, avec les hommes les plus exercés sur la mer, les Cypriens et les Phéniciens ! Comment risquer, avec des Barbares, sur un théâtre aussi incertain, la valeur éprouvée des Macédoniens ? Une défaite navale suffirait pour ruiner la première réputation de nos armes. La nouvelle de ce revers ébranlerait la Grèce : après avoir tout pesé, il semble peu convenable, dans ces circonstances de livrer un combat sur mer : l'augure doit s'interpréter différemment ; il est favorable sans doute, mais l'aigle, en s'abattant sur le rivage, semble nous présager que c'est du continent que nous vaincrons la flotte des Perses. »

Sur ces entrefaites, Glaucippe, l'un des premiers citoyens de la ville, député vers Alexandre par le peuple et les troupes qui la défendaient, lui annonce que les Milésiens offrent d'ouvrir également leur port et leurs murs aux Perses et aux Macédoniens, s'il consent de lever le siége à cette condition. Alexandre lui ordonne de se retirer en hâte,

et d’annoncer aux Milésiens qu’ils aient à se préparer à le combattre bientôt dans la ville. On approche les machines des remparts ; ayant de suite ébranlé une partie du mur et renversé l’autre, Alexandre fait avancer ses troupes pour pénétrer par la brèche à la vue même des Perses devenus presque témoins passifs à Mycale de la détresse de leurs allies. Nicanor apercevant de Ladé les mouvemens d’Alexandre, côtoya le rivage, et occupant le port à l’endroit où son ouverture se rétrécit, y range de front ses galères, les proues en avant, interdit aux Perses l’entrée et aux Milésiens tout espoir de secours. Ceux-ci, et les étrangers qui les défendent, pressés de tous côtés par les Macédoniens, partie d’entre eux se jettent à la mer, soutenus sur leurs boucliers, et gagnent une petite île voisine, partie se précipitent dans des canots, et sont pris à la sortie du port par les galères auxquelles ils tâchent d’échapper : un grand nombre fut tué dans la ville.

Alexandre, maître de la place, dirige ses vaisseaux contre l’île où plusieurs ont cherché une retraite ; il fait porter à la proue des échelles pour en escalader les escarpemens. Lorsqu’il vit les fugitifs résolus à tout tenter, touché de leur courage et de leur fidélité, il leur proposa de les recevoir dans ses troupes, s’ils voulaient se rendre. Ce qu’ils acceptèrent au nombre de trois cents Grecs à la solde de l’étranger : il donna la vie et la liberté à tous les Milésiens qui avaient échappé au glaive.

La flotte des Perses, quittant Mycale, passa plusieurs fois à la vue de celle des Grecs ; les Barbares espéraient ainsi les

engager à un combat naval ; la nuit ils reprenaient leur position peu avantageuse ; car ils ne pouvaient faire de l'eau qu'en remontant jusqu'à l'embouchure du Méandre.

Alexandre tient le port de Milet avec ses vaisseaux, pour empêcher les Barbares de s'y réfugier, détache Philotas à Mycale avec de la cavalerie et trois corps d'infanterie, à l'effet de s'opposer à ce que les barbares puissent prendre terre. Ceux-ci, non-seulement assiégés dans leurs vaisseaux, mais encore privés d'eau, firent voile vers Samos. Après s'être ravitaillés, ils reparaissent devant Milet, et font avancer plusieurs vaisseaux à la hauteur du port, pour attirer les Macédoniens en pleine mer. Cinq de leurs bâtimens se jetèrent dans une rade, entre l'île et le port, dans l'espoir de s'emparer de quelques vaisseaux d'Alexandre, dont les matelots étaient allés au bois, aux fourrages et à d'autres nécessités : Alexandre voyant s'approcher les cinq bâtimens des Perses, garnit de suite au complet dix d'entre les siens et les détache contre l'ennemi, avec ordre de se porter sur lui proue en avant. À ce mouvement inopiné des Macédoniens, les Perses fuient et se retirent vers leur flotte. Le vaisseau des Iasséens, moins bien servi de rames, fut pris, avec son équipage, par les Grecs. Les quatre bâtimens qui l'accompagnaient rejoignirent les autres ; ainsi la flotte des Perses se retira encore sans avoir pu rien faire devant Milet.

Alexandre résolut de dissoudre la sienne, soit manque de fonds, soit intériorité reconnue, soit qu'il ne voulût pas diviser et exposer son armée en partie. Il prévoyait

d’ailleurs que tenant l’Asie par ses troupes de terre, et maître des villes maritimes, il en obtiendrait facilement qu’elles fermassent leur port à la flotte des Perses, et qu’alors la sienne lui deviendrait inutile ; que les Barbares ne pourraient ni recruter de rameurs, ni trouver de retraite ; que l’aigle avait présagé que les victoires dans le continent lui assuraient celle sur la mer.

Il marche ensuite vers la Carie, instruit que les Barbares et les étrangers à leur solde se sont retirés en grand nombre dans Halicarnasse. Il se rend maître de toutes les villes situées entre celle-ci et Milet, et campe à cinq stades d’Halicarnasse, dont le siége paraissait devoir tirer en longueur. Cette ville était défendue par sa situation, et par Memnon qui venait de s’y rendre ; Memnon, chargé du gouvernement de l’Asie inférieure, et du commandement de toute la flotte de Darius, l’avait depuis long-temps fortifiée de tous les secours de l’art. La garnison nombreuse était composée, en partie, d’étrangers à la solde du roi, en partie de Perses. Memnon avait enfermé les trirèmes dans le port et comptait encore sur le service que pouvaient rendre les gens de leur équipage.

Le premier jour, Alexandre s’étant approché des murs avec son armée, du côté de la porte de Mylasse, les assiégés firent une sortie ; une escarmouche s’engage : les Macédoniens, accourant de toutes parts, les repoussèrent facilement, et les rejetèrent dans la ville.

Peu de jours après, Alexandre prend avec lui les Hypaspistes, les Hétaires, les phalanges d’Amyntas, de

Perdiccas et de Méléagre, les Archers et les Agriens ; tourne la ville du côté de Mynde, pour examiner si l'attaque des remparts serait plus facile vers cet endroit, et s'il ne pourrait tenter un coup de main sur la ville de Mynde : une fois maître de cette place, il attaquait, avec avantage, les murs d'Halicarnasse.

Quelques-uns des habitans de Mynde avaient promis de la livrer, si Alexandre s'y présentait pendant la nuit. Arrivé à l'heure convenue, n'apercevant aucun signal de la part des habitans, n'ayant ni machines ni échelles, moins disposé à attaquer qu'à occuper une ville que la trahison devait lui ouvrir, il n'en fit pas moins avancer sa phalange, en lui ordonnant de miner le mur. Une tour est renversée, mais sans découvrir les fortifications. Les habitans résistent vigoureusement, et, soutenus par ceux d'Halicarnasse venus à leur secours par mer, déjouent l'espoir qu'Alexandre avait conçu d'enlever Mynde du premier abord.

Alexandre déçu, revient au siége d'Halicarnasse. Les assiégés avaient creusé autour de leurs murs un fossé large de trente coudées, profond de quinze. Alexandre le fait combler, afin d'approcher les tours, dont les traits écartent l'ennemi des murailles que les autres machines doivent ébranler. Les approches étaient faites : les habitans d'Halicarnasse exécutent, dans la nuit, une sortie pour brûler les tours et les machines avancées ou près de l'être ; ils sont bientôt repoussés par les Macédoniens de garde, et par ceux que le tumulte fait accourir. Ceux d'Halicarnasse perdirent dans cette affaire cent soixante-dix des leurs au

nombre desquels Néoptolème, l'un des transfuges vers Darius. Du côté des Macédoniens, seize soldats furent tués et trois cents environ blessés ; le combat ayant eu lieu de nuit, ils n'avaient pu se mettre à couvert des traits.

Peu de jours après, deux Hoplites, du corps de Perdiccas, faisant à table un récit pompeux de leurs prouesses, piqués d'honneur, échauffés de vin, courent de leur propre mouvement aux armes, s'avancent près du fort, sous les remparts qui regardent Mylasse, plutôt pour faire montre de bravoure, que dans le dessein de tenter avec l'ennemi un combat trop inégal. Surpris de l'audace de ce couple téméraire, quelques assiégés accourent : les premiers sont tués, ceux qui les suivent de plus loin, percés de traits : mais enfin le nombre et l'avantage du lieu l'emportent ; les deux Grecs sont accablés sous une multitude de traits et d'assaillans. D'un côté, des soldats de Perdiccas ; de l'autre, des Halicarnasséens accourent ; la mêlée devient sanglante aux pieds des remparts ; leurs défenseurs sont enfin repoussés dans la ville ; peu s'en fallut qu'elle ne fût prise, car les postes étaient assez mal gardés ; deux tours étaient abattues avec le mur qui s'étendait entre elles ; la brèche livrait la ville, si l'armée eût donné tout entière : une troisième tour ébranlée n'aurait point résisté au choc. Les assiégés élevèrent, derrière le mur renversé, un ouvrage de brique en demi-lune ; un grand nombre d'ouvriers l'acheva rapidement.

Le lendemain Alexandre fait avancer ses machines vers cet endroit ; les assiégés font une nouvelle sortie, tentent de

mettre le feu aux machines ; celles qui étaient près du mur, et une tour de bois, sont la proie des flammes ; Philotas et Hellanicus les écartent de celles confiées à leur garde. Venant à rencontrer Alexandre, ils laissent les torches dont ils menaçaient l'ennemi, jettent presque tous leurs armes, et courent se renfermer dans leurs murailles ; là ils avaient l'avantage de la position et de la hauteur : non-seulement ils tiraient de front sur les assaillans que portaient les machines, mais encore du haut des tours qui s'élevaient à chaque extrémité du rempart abattu, ils attaquaient et frappaient en flanc, et presque par derrière, l'ennemi qui assaillait le nouvel ouvrage.

Et comme de ce côté Alexandre faisait avancer de nouveau, quelques jours après, ses machines qu'il dirigeait lui-même, voilà que toute la ville sort en armes, les uns du côté où fut la brèche et où Alexandre donnait en personne, et les autres du Tripylum, d'où leur sortie était le moins prévue. Une partie lance sur les machines des torches et toutes les matières qui peuvent augmenter l'incendie. Les Macédoniens, repoussant le choc avec violence, font pleuvoir du haut des tours une grêle de traits et roulent d'énormes pierres sur l'ennemi ; il est mis en fuite et chassé dans la ville. Le carnage fut en raison de leur nombre et de leur audace : les uns furent tués en combattant de près les Macédoniens ; les autres eu fuyant, près du rempart dont les ruines embarrassaient le passage déjà trop étroit pour un si grande multitude.

Ceux qui s’étaient avancés par le Tripylum furent repoussés par Ptolémée, garde de la personne du roi, lequel vint à leur rencontre avec les hommes d’Addée et de Timandre, et quelques troupes légères. Pour comble de malheur, dans leur retraite, comme ils se pressaient en foule sur un pont étroit qu’ils avaient jeté, le pont rompit sous le poids dont il était chargé ; ils périrent en partie, tombant dans le fossé, partie écrasés par les leurs, ou accablés d’une grêle de traits. Le plus grand carnage fut aux portes, que l’excès du trouble avait fait fermer trop précipitamment : craignant que les Macédoniens, mêlés aux fuyards, n’entrassent avec eux dans la ville, ils laissèrent dehors une partie des leurs, qui furent tués par les Macédoniens aux pieds des remparts. La ville était sur le point d’être prise, si Alexandre, dans l’intention de la sauver, et d’amener les habitans à une capitulation, n’eût fait sonner la retraite. Le nombre des morts fut de mille du côté des assiégés, et de quarante environ du côté des Macédoniens, parmi lesquels Ptolémée, Cléarcus toxarque, Addée Chiliarque, et plusieurs des premiers officiers.

Cependant les généraux Persans, Orontobates et Memnon, considérant que l’état des choses ne leur permettait pas de soutenir un long siége, que les remparts étaient détruits ou ébranlés, la plupart des soldats tués dans les sorties, ou mis, par leurs blessures, hors de combat ; prenant conseil de leur situation, mettent le feu vers la seconde veille de la nuit, à une tour de bois, qu’ils avaient dressée en face des machines de l’ennemi, à leur propre

magasin d’armes, aux maisons voisines des remparts : tout s’embrase, et la flamme, qui s’élance de la tour et des portiques, agitée par les vents, étend au loin l’incendie. Les assiégés se réfugièrent, partie dans la citadelle de l’île, partie dans celle de Salmacis.

Alexandre, instruit de ce désastre par des transfuges qui s’y étaient soustraits, et apercevant ce vaste incendie, donne ordre aux Macédoniens, quoiqu’au milieu de la nuit, d’entrer dans la ville, de massacrer les incendiaires, et d’épargner ceux qui seraient retirés dans leurs maisons.

Au lever de l’aurore, découvrant le double fort occupé par les Perses et les troupes à leur solde, il renonça à l’attaquer, parce que, défendu par sa position, il aurait coûté beaucoup de temps à emporter, et parce que la ruine totale de la ville rendait cette prise moins importante. Ayant enseveli ses morts, il donna ordre de conduire les machines à Tralles ; fit raser la ville, et laissant dans la Carie trois mille hommes de pied et deux cents chevaux sous les ordres de Ptolémée, il partit pour la Phrygie.

Il établit Ada sur toute la Carie. Ada, fille d’Hécatomnus, avait été en même temps, suivant la loi des Cariens, femme et sœur d’Hidriée ; et d’après la coutume asiatique qui, depuis Sémiramis, accorde aux femmes le droit à l’empire, Hidriée, en mourant, avait laissé à la sienne l’administration de son royaume. Pexodare l’en avait chassée en s’emparant du pouvoir ; Orontobates, gendre de l’usurpateur, avait reçu du roi le gouvernement de la Carie. Ada n’en tenait plus qu’une seule ville bien fortifiée, Alinde, qu’elle livre au

conquérant : dès qu'il paraît avec son armée, elle vient au-devant de lui, et l'adopte pour fils. Alexandre lui laisse le commandement de la place, ne la dédaignant point pour mère ; et maître de la Carie entière, par la ruine d'Halicarnasse, lui confie le gouvernement de toute la province.

Alexandre, par ménagemens pour ses soldats, renvoya ceux mariés depuis peu, passer l'hiver en Macédoine, dans leur famille, sous la conduite de Ptolémée, un des gardes de sa personne. Parmi les chefs de l'armée, Cœnus et Méléagre, nouvellement mariés, obtinrent la même permission. Alexandre leur enjoint, non seulement de ramener ses soldats, mais de recruter dans le pays le plus qu'ils pourraient d'infanterie et de cavalerie. Ces égards d'Alexandre lui concilièrent de plus en plus le cœur des Macédoniens.

Il envoie Cléandre faire des recrues dans le Péloponnèse ; et Parménion, qui prend le commandement des Hétaires, des chevaux thessaliens et d'autres auxiliaires, est chargé de conduire le bagage à Sardes, d'où il doit pénétrer en Phrygie.

Le roi marche lui-même vers la Lycie et la Pamphilie, pour s'emparer de toutes les côtes maritimes, et rendre par là inutile la flotte ennemie. Il commence par prendre d'assaut Hyparne, place fortifiée et défendue par des soldats étrangers ; la garnison capitule et se retire. À son entrée dans la Lycie, Telmisse se rend par composition : il passe le

Xante ; Pinara, Xantus, Patara, et trente autres villes de moindre importance lui ouvrent leurs portes.

Cependant, au milieu de l'hiver, il s'avance vers le pays de Milyade qui fait partie de la grande Phrygie, mais que Darius avait ordonné de comprendre dans le département de la Lycie. Là vinrent les envoyés des Phasélites, demander l'amitié d'Alexandre et lui offrir une couronne d'or. Beaucoup d'autres de la Lycie inférieure députèrent également pour rechercher son alliance. Alexandre commande aux Phasélites et aux Lyciens de remettre leurs villes aux gouverneurs qu'il leur envoie ; toutes sont remises.

Peu de temps après, il entre dans la première de ces contrées ; et, soutenu des habitans, s'empare d'un fort bien défendu, élevé par les Pisidiens, d'où les Barbares incommodaient, par leurs excursions, les cultivateurs Phasélites.

CHAP. 6. Cependant on apprend qu'Alexandre, fils d'Érope, un des Hétaires, commandant alors la cavalerie thessalienne, conspire contre le roi. Cet Alexandre était frère d'Héromène et d'Arrabée, tous deux complices du meurtre de Philippe. Lui-même n'était pas sans y avoir trempé ; mais le prince lui avait pardonné, parce qu'après la mort de son père, il fut le premier de ses amis qui se rangea près de lui, et qui le conduisit en armes dans le palais. Depuis, Alexandre avait cherché à se l'attacher par toutes les distinctions, en lui donnant le commandement des troupes envoyées dans la Thrace, et le faisant succéder dans

celui de la cavalerie thessalienne, à Calas nommé satrape de Phrygie.

Tels sont les détails de la conspiration. Darius reçoit, par le transfuge Amyntas, des lettres et des ouvertures de la part de cet Alexandre ; aussitôt il députe, sous un prétexte, vers Atizyes, satrape de Phrygie, le persan Asisinès, qu'il honorait d'une confiance intime, et le charge secrètement de s'aboucher avec cet Alexandre, et de lui promettre pour prix de l'assassinat du prince, le royaume de Macédoine et mille talens d'or. Parménion surprit Asisinès, et en tira l'aveu complet, qu'il réitéra devant Alexandre, à qui Parménion l'envoya sous bonne garde. Le prince rassemble et consulte ses amis ; on le blâma d'avoir confié contre les règles de la prudence, le meilleur corps de cavalerie à un homme dont il n'était pas sûr. On ajouta qu'il fallait se hâter de le frapper avant qu'il put s'assurer des Thessaliens et tenter de nouvelles entreprises. Un prodige récent augmentait la crainte : on rapporte qu'Alexandre étant encore au siége d'Halicarnasse, et s'étant livré au sommeil vers le milieu du jour, on vit une hirondelle voltiger autour de sa tête avec un grand babil ; elle s'était abattue à plusieurs reprises sur les différens côtés de son lit, en redoublant, plus que de coutume, ce bruit importun. Le prince, accablé de fatigue, ne s'éveillait point ; cependant, incommodé par ses cris, il étendit la main pour l'écarter : mais loin de s'envoler, elle vint se percher sur sa tête, et ne cessa de chanter que lorsqu'il fut entièrement éveillé. Frappé de ce prodige, il consulta le devin Aristandre de Telmisse, qui répondit que

sans doute un ami d'Alexandre lui dressait des embûches, mais qu'elles seraient découvertes : que l'hirondelle était la compagne, l'amie de l'homme, et le plus babillard des oiseaux.

Alexandre rapprocha alors ce discours du devin de celui du Persan : il envoie aussitôt Amphotère vers Parménion, avec quelques habitans de Pergues pour le conduite. Déguisé sous le vêtement des indigènes, Amphotère se rend en secret près de Parménion, expose de vive voix sa commission ; car on n'avait pas cru que la prudence permît de la confier par écrit. Le traître est arrêté et jeté en prison.

Alexandre quittant la Phasélide, fait marcher une partie de son armée vers Pergues, par les montagnes où les Thraces lui avaient montré un chemin difficile, mais bien plus court ; il mène le reste le long des côtes. On ne peut suivre cette dernière route que sous la direction des vents du Nord ; lorsque le vent du Midi règne, elle est impraticable. Contre toute espérance, et non sans quelque faveur des Dieux, ainsi que le crurent Alexandre et sa suite, les vents heureux s'élevèrent plutôt que les autres, et favorisèrent la rapidité de son passage.

Au sortir de Pergues, les principaux des Aspendiens vinrent à sa rencontre pour lui soumettre leurs villes, en le priant de ne point y mettre de garnison. Ils l'obtinrent ; mais Alexandre exigea cinquante talens pour le paiement de ses troupes, et les chevaux qu'ils fournissaient en tribut à Darius. Ils souscrivirent à toutes ces conditions.

Alexandre s’avance vers Sidé ; ses habitans sont originaires de Cumes en Éolie : ils racontent une chose étrange sur leur origine ; que leurs ancêtres, qui abordèrent de Cumes en ces lieux, oublièrent tout-à-coup la langue grecque, et parlèrent une langue barbare qui n’était point celle des peuples voisins, mais qui leur était propre, et les distingue encore des nations qui les entourent.

Alexandre ayant jeté dans Sidé une garnison, marche sur Syllium, place fortifiée, défendue par les troupes des Barbares, par des étrangers soldés, et à l’abri d’un coup de main. Il apprend en route que les Aspendiens ne tiennent aucune des conditions convenues ; qu’ils ont refusé de livrer les chevaux à ceux envoyés pour les recevoir, et de compter l’argent ; qu’ils ont retiré tous les effets de la campagne dans la ville, fermé leurs portes aux députés d’Alexandre, et mis leurs murs en état de défense. Il tourne aussitôt vers Aspende ; cette ville est assise sur un roc escarpé, et baigné par l’Eurymédon. Sur la pente et au pied du rocher s’étend une partie assez considérable de bâtimens, entourée d’un faible rempart. Désespérant de s’y maintenir, les habitans les abandonnèrent à l’approche d’Alexandre, dont la première opération fut, en arrivant, de franchir le rempart, et d’occuper les lieux qu’ils venaient de quitter. Ainsi menacés inopinément par Alexandre, et cernés par toute son armée, les Aspendiens lui envoyèrent de nouveaux députés pour offrir d’acquitter les stipulations précédentes. Alexandre, considérant la position du rocher, et quoique peu disposé à faire un long siége, ajouta

cependant de nouvelles conditions ; qu'ils auraient à livrer en otages les principaux de la ville, le nombre de chevaux promis, et le double des talens stipulés ; qu'ils reconnaîtraient un satrape du choix d'Alexandre ; paieraient un tribut annuel aux Macédoniens, et feraient terminer en justice le différend élevé entre eux et leurs voisins, sur la possession d'un territoire qu'on les accusait d'avoir envahi.

Ces conditions accordées, il retourne à Pergues, et passe dans la Phrygie ; il devait s'avancer sous la ville de Telmisse, occupée par des Barbares qui tirent leur origine des Pisidiens : elle est élevée sur une hauteur escarpée et inaccessible, où la route même pratiquée est extrêmement difficile ; car le mont s'étend depuis la ville jusqu'au chemin où il finit. En face de celui-ci s'élève un autre mont aussi escarpé, de sorte qu'ils forment une barrière de chaque côté de la route, dont il est facile de fermer le passage, en gardant les hauteurs avec les moindres forces. Ceux de Telmisse les occupent avec toutes leurs forces rassemblées.

À cette vue, on campe, par ordre d'Alexandre, comme on peut. Il pensait que les Barbares, à l'aspect des dispositions des Macédoniens, ne laisseraient point dans ce poste toutes leurs troupes, mais que la plus grande partie se retirerait dans la ville après avoir laissé quelques hommes sur les hauteurs : l'événement justifia son attente. Alexandre prenant aussitôt avec lui les archers, ses troupes légères, et les plus prompts des Hoplites, attaque le poste. Ceux de Telmisse, accablés de traits, l'abandonnent. Alexandre,

ayant franchi le défilé, campe sous les murs de la ville ; il y reçoit les députés des Selgiens, peuple belliqueux, qui doit aussi son origine aux Barbares de la Pisidie, et dont la ville est considérable. Anciens ennemis de ceux de Telmisse, ils venaient demander à Alexandre son amitié ; il fait alliance avec eux, et depuis ils le servirent à toute épreuve.

Le siége de Telmisse paraissant devoir traîner en longueur, il marche sur Salagasse, ville assez grande, habitée par les Pisidiens, aussi distingués par leur bravoure entre les leurs, que les Pisidiens eux-mêmes entre les autres peuples. Ils occupèrent une montagne qui protégeait la ville, et qu'ils croyaient pouvoir opposer à l'ennemi comme un rempart. Alexandre dispose ainsi l'attaque. Il place les Hypaspistes à l'aile droite qu'il commande ; près d'eux, les Hétaires de pied s'étendent jusqu'à l'aile gauche, dans l'ordre assigné aux chefs pour ce jour. Cette aile est commandée par Amyntas : protégée par les archers Thraces, sous la conduite de Sitalcès ; les hommes de traits et les Agriens sont en avant de l'aile droite. La difficulté des lieux rendait la cavalerie inutile : ceux de Telmisse réunis aux Pisidiens, étaient rangés de l'autre côté en bataille.

Déjà les troupes d'Alexandre, gravissant la montagne, atteignaient les hauteurs les plus difficiles, lorsque les Barbares fondent de leurs retraites sur les deux ailes, du côté où ils avaient le plus d'avantage, sur l'ennemi embarrassé ; ils dispersent les premiers hommes de traits armés trop légèrement pour faire résistance.

Les Agriens tiennent ferme ; ils voyaient s'approcher la phalange macédonienne, ayant à sa tête Alexandre. Dès qu'elle eut donné, ces Barbares combattant nus avec des hommes armés de toutes pièces, tombent percés, ou fuient : on en tua cinq cents environ. Le plus grand nombre dut son salut à la légèreté de sa fuite, et à l'habitude des lieux. Les Macédoniens, qui ne les connaissaient pas, et chargés de leurs armures pesantes, hésitèrent à les poursuivre, mais Alexandre ne laissant point de relâche aux fuyards, les suit et s'empare de leur ville, n'ayant perdu que Cléandre, un de ses généraux, et environ vingt soldats.

Il marche ensuite contre le reste des Pisidiens, emporte d'assaut une partie de leurs places ; les autres capitulent.

Il arrive en Phrygie vers le marais d'Ascagne, ou se trouve un sel fossile que les habitans emploient au lieu de celui de la mer.

Au bout de cinq marches, il est devant Célènes. Cette ville est bâtie sur un rocher à pic, et gardée par une garnison de mille Cariens et de cent Grecs, sous le commandement du satrape de Phrygie. Ils députent vers Alexandre, et promettent de se rendre s'ils ne sont point secourus à un jour fixé dont ils conviennent. Alexandre trouva plus d'avantage dans cette condition qu'à pousser le siége, vu la position inaccessible du fort. Il laisse dans la ville quinze cents hommes de garnison, y passe dix jours, déclare Antigone satrape de Phrygie, et le fait remplacer par Balacre dans le commandement des troupes auxiliaires.

Il se rend à Gordes, après avoir écrit à Parménion d'y venir le rejoindre avec son armée. Ce général l'amène renforcée des Grecs de retour de la Macédoine, et des recrues conduites par Ptolémée, Cœnus et Méléagre, au nombre de trois cents chevaux et mille hommes de pied Macédoniens, deux cents chevaux Thessaliens, et cent cinquante Éléens sous la conduite d'Alcias d'Élée.

La ville de Gordes, dans la Phrygie, qui regarde l'Hellespont, est située sur le fleuve Sangaris, qui prend sa source dans les montagnes de la Phrygie, arrose la Bithynie thracienne, et se décharge dans le Pont-Euxin.

Alexandre y reçoit des députés d'Athènes ; ils lui demandent la liberté des leurs, qui, au service des Perses, furent pris dans la journée du Granique, et partageaient en Macédoine les fers de deux mille Grecs. Les députés revinrent sans avoir rien obtenu. En effet, Alexandre pensa qu'il serait de la politique, pendant la chaleur de la guerre contre les Perses, de ne point affaiblir la terreur qu'il avait inspirée aux Grecs, toujours prêts, s'il en rompait le frein, à se joindre aux Barbares. Il se contenta de leur répondre, que la guerre terminée selon ses vœux, Athènes pourrait demander la grâce de ses concitoyens par une nouvelle députation.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER. Cependant Memnon, à qui Darius avait donné le commandement de toute la flotte et des côtes maritimes, voulant porter la guerre en Macédoine et en Grèce, prit l'île de chio par trahison. Naviguant ensuite vers Lesbos, il passe devant Mitylène qui refuse de se rendre, s'empare de toutes les autres villes de Lesbos, soumet l'île, et revient mettre le siége devant Mitylène ; il la cerne d'une double circonvallation qui s'étend d'un rivage à l'autre, et qui, flanquée de cinq forts, la bloque facilement du côté de la terre. Une partie de ses vaisseaux occupe le port ; le reste cependant stationne vers Sigrium, promontoire de Lesbos, garde ce passage qui est le plus facile, et en écarte les vaisseaux de transport venant de Chio, de Géreste et de Malée, qui, du côté de la mer, auraient pu donner du secours aux Mityléniens : mais une maladie emporta Memnon ; sa mort fut la plus grande perte qu'éprouva Darius.

Autophradates et Pharnabase, neveu de Darius, à qui Memnon avait remis en mourant son autorité, jusqu'à ce que le roi en eut décidé, pressaient vivement le siége. Les Mityléniens, bloqués par terre, cernés du côté de la mer par une flotte nombreuse, députent vers Pharnabase, et conviennent que les étrangers à la solde d'Alexandre se retireraient de leur ville ; que les colonnes où des inscriptions attestent leur alliance avec ce prince seraient

renversées ; qu'ils renouvelleraient avec Darius le traité d'Antalcidas, et que la moitié de leurs bannis rentrerait dans leurs murs. Ces conditions sont acceptées : Pharnabase et Autophradates mettent garnison dans la ville, sous le commandement du rhodien Lycomède, établissent Diogène, un des exilés, tyran de Mitylène, et exigent une somme d'argent, dont une partie est arrachée de force aux plus riches, et l'autre imposée sur la commune.

Autophradates tourne ensuite vers les autres îles, et Pharnabase conduit en Lycie les troupes étrangères ; cependant Darius envoie Thymondas remplacer Memnon dans le commandement de ces troupes ; Pharnabase les lui remet, et va rejoindre la flotte d'Autophradates.

Dès qu'ils sont réunis, ils détachent vers les Cyclades le persan Datame avec dix vaisseaux, et cinglent vers Ténédos avec une flotte de cent voiles. Arrivés devant l'île et entrés dans le port Boréal, ils envoient ordre aux Ténédiens d'abattre les monumens de leur alliance avec Alexandre et les Grecs, et de faire la paix avec Darius, aux conditions du traité d'Antalcidas.

Ceux de Ténédos penchaient plus vers Alexandre et les Grecs ; mais la position actuelle des affaires ne laissait espoir de salut que dans la soumission à la volonté des Perses. En effet, Hégéloque, chargé par Alexandre de rassembler une armée navale, avait encore trop peu de forces pour qu'on pût en attendre un prompt secours. Les Ténédiens se rendirent donc à Pharnabase, plus par crainte que par affection.

Cependant Protée, d'après les ordres d'Antipater, avait rassemblé quelques vaisseaux longs de l'Eubée et du Peloponnèse, pour couvrir les îles et la Grèce elle-même, si, comme on l'annonçait, la flotte des Barbares tentait une invasion. Ayant appris que Datame stationnait devant Siphne, avec dix vaisseaux, Protée se rend avec quinze à Chalcis, située sur l'Euripe, et arrivé dès l'aurore devant l'île de Cythnus, il y passe la journée entière pour mieux reconnaître la position des dix vaisseaux ennemis, et les frapper d'une plus grande terreur, en les attaquant de nuit. Parfaitement instruit de l'état des choses, il part dans l'ombre, fond, au point du jour, à l'improviste, sur Datame, et s'empare de huit vaisseaux complètement armés. Datame, échappé aux poursuites de Protée, rejoint le gros de la flotte avec les deux trirèmes qui lui restaient.

CHAP. 2. Arrivée à Gordes, Alexandre monte dans la citadelle, au palais de Gordius et de son fils Midas ; curieux de voir le char de ce roi et le nœud qui en retenait le joug : on faisait un grand récit de ce nœud dans les contrées voisines. Gordius était, disait-on, un homme peu fortuné de l'ancienne Phrygie, propriétaire d'un petit champ qu'il cultivait, et de deux paires de bœufs, dont l'une lui servait à traîner le char, et l'autre à labourer. Un jour qu'il conduisait la charrue, un aigle vint se percher sur le joug, et demeura jusqu'à la dételée. Étonné de ce prodige, Gordius fut consulter les devins de Telmisse, qui passaient pour les plus habiles et qui, dès leur plus tendre jeunesse, avaient, ainsi que leurs femmes et leurs enfans, le don de prophétiser. Il

approchait d'un hameau, quand il fit rencontre d'une jeune fille qui allait puiser à la fontaine ; il lui raconta son aventure. Cette fille était de race prophétique : elle lui ordonne d'aller dans leur ville, et d'y sacrifier à Jupiter Basiléus. Gordius la pria de l'accompagner, et de lui enseigner le mode du sacrifice : la jeune fille y consentit. Gordius la prit pour femme, et en eut un fils du nom de Midas. Parvenu à l'adolescence, celui-ci se distinguait autant par sa beauté que par son courage, lorsque des troubles domestiques et graves éclatèrent en Phrygie. On consulta l'oracle : il répondit que la sédition s'apaiserait, lorque l'on verrait arriver sur un char celui qui était destiné au trône. L'assemblée des habitans délibérait sur cette réponse, lorsque Midas parut au milieu d'elle, accompagné de ses parens et monté sur un char ; on lui applique la prédiction ; voilà celui dont le Dieu avait annoncé l'arrivée : on l'élit roi. Il termine les divisions, et consacre en action de grâces, au souverain des Dieux, le char sur lequel l'aigle messager s'était abattu. On ajoutait que celui qui délierait le nœud qui attachait le joug, obtiendrait l'empire souverain de l'Asie. Ce nœud était formé d'écorce de cornouiller, tissu avec un art tel, que l'œil ne pouvait en démêler le commencement ni la fin.

Alexandre ne voyant aucun moyen d'en venir à bout, et ne voulant point renoncer à une entreprise dont le mauvais succès aurait ébranlé les esprits, tira, dit-on, son épée, et tranchant le nœud, s'écria : Il est défait ! Selon Aristobule, le roi ayant enlevé la clef du timon, (la cheville de bois qui

le réunissait au joug et que le nœud attache) sépara le joug du timon. Je ne puis déclarer laquelle de ces deux versions est la vraie ; mais le prince et ceux qui l'entouraient abandonnèrent le char, comme si les conditions de l'oracle eussent été remplies. Les foudres, qui éclatèrent pendant la nuit, semblèrent le confirmer.

Le lendemain Alexandre sacrifie aux Dieux, pour les remercier de l'inspiration et des prodiges qu'ils lui ont envoyés.

Le jour suivant, Alexandre part pour Ancyre en Galatie. Des députés des Paphlagoniens viennent lui soumettre leur pays, et proposer une alliance, sous la condition que son armée n'entrera pas sur leur territoire. Il les range sous le gouvernement du satrape de Phrygie, et marchant vers la Cappadoce, il soumet une grande partie du pays qui s'étend en-deçà du fleuve Halys, et au-delà. Sabictas en est établi satrape.

Alexandre marche vers les pyles Ciliciennes. Arrivé au camp de Cyrus (le jeune), auquel Xénophon s'était jadis réuni, et voyant le passage bien gardé, il y laisse Parménion à la tête de l'infanterie pesamment armée : lui-même, dès la première veille de la nuit, prenant avec lui les Hypaspistes, les Archers, les Agriens, s'avance vers le défilé pour surprendre ceux qui le gardaient. Son audace fut heureuse, quoiqu'elle fut découverte ; à la nouvelle de l'approche d'Alexandre le poste est abandonné.

Le lendemain, dès l'aurore, il franchit le passage avec toute son armée, et descend dans la Cilicie.

Il apprend qu'Arsame, qui avait d'abord voulu conserver la ville de Tarse au pouvoir des Persans, ne songeait plus qu'à l'abandonner sur le bruit de son arrivée, et que les habitans craignaient qu'il ne pillât la ville en la quittant. Alexandre double aussitôt sa marche à la tête de sa cavalerie et de ses troupes légères. Certain de son approche, Arsame fuit précipitamment vers Darius, sans avoir ruiné la ville.

CHAP. 3. Alexandre tombe malade, selon Aristobule, par suite de ses fatigues ; et selon d'autres, pour s'être jeté à la nage, tout échauffé et couvert de sueur, dans les eaux du Cydnus, qui traverse la ville. Ce fleuve prend sa source dans les montagnes du Taurus ; il coule dans un lit pur, et roule des eaux limpides et froides. Le caractère de la maladie s'annonce par un spasme, une fièvre aiguë et l'insomnie. Tous les médecins désespéraient de sa vie ; le seul Philippe acarnanéen, qui suivit Alexandre, et avait sa confiance la plus intime, ordonne une potion médicale. Tandis qu'on la prépare, Parménion remet à Alexandre une lettre par laquelle on l'avertissait de se défier de Philippe ; que Darius l'avait engagé, à prix d'argent, d'empoisonner le roi. Alexandre tenait encore l'écrit, lorsqu'on apporta le breuvage : il le reçoit d'une main, et de l'autre présentant la lettre à Philippe, il vide la coupe d'un seul trait, tandis que le médecin lit. La physionomie de Philippe annonce qu'il espère bien de ce breuvage ; il ne laisse échapper, pendant la lecture, aucun signe de trouble ; il exhorte seulement Alexandre à suivre de tout point ce qu'il lui prescrira, que

sa guérison doit en être le prix. Alexandre recouvra la santé, après avoir montré à Philippe un attachement imperturbable, et à ceux qui l'entouraient, quelle était sa confiance dans ses amis, et combien peu il craignait la mort.

Il envoie pour occuper les autres défilés qui séparent la Cilicie de l'Assyrie, Parménion, à la tête de l'infanterie auxiliaire, des Grecs à sa solde, des Thraces commandés par Sitalcès, et de la cavalerie thessalienne.

Il sort le dernier de Tarse ; un jour de marche le porte à Anchialton. Cette ville fut, dit-on, bâtie par Sardanapale, roi des Assyriens ; l'enceinte et les fondemens de ses murs annoncent que ce fut une ville considérable et puissante.

On y voit encore le tombeau de Sardanapale, sur lequel est élevée sa statue qui semble applaudir des mains : on y remarque une inscription en caractères assyriens, et qu'on assure être en vers, dont voici le sens :

Sardanapale, fils d'Anacyndarax, a fondé Anchialon et Tarse en un jour· passans, mangez, buvez, tenez-vous en joie ; le reste n'est que vanité ; c'est ce que semble indiquer la manière dont il claque des mains : l'expression *tenez-vous en joie*, a, dans l'Assyrien, un caractère plus voluptueux encore.

D'Anchialon, Alexandre passe à Soles, y jette une garnison et condamne les habitans à une amende de deux cents talens d'argent, pour avoir favorisé les Perses.

Prenant ensuite avec lui trois corps de l'infanterie macédonienne, tous les hommes de traits et les Agriens, il

attaque les Ciliciens des montagnes, et rentre à Soles, après les avoir réduits dans l'espace de sept jours, soit de force, soit par composition.

Il apprend que Ptolémée et Asandre ont défait le Perse Orontobate qui tenait la citadelle d'Halicarnasse, Mynde, Caune, Théra et Callipolis. La conquête de Cos et du Triopium suivit cette victoire. La bataille avait été remarquable, l'ennemi avait perdu sept cents hommes de pied, cinquante de cavalerie, et on lui avait fait près de mille prisonniers.

Alexandre sacrifie à Esculape, conduit la pompe aux flambeaux avec toute son armée, fait célébrer les combats du gymnase et de la lyre, établit à Soles la démocratie.

Il charge Philotas de conduire la cavalerie vers le fleuve Pyramus par la plaine d'Alée, et tournant vers Tarse avec son infanterie et le corps de ses gardes, il arrive à Magarse, où il sacrifie à Minerve, protectrice du lieu.

Il part pour Malles, honore la tombe d'Amphilocus comme celle d'un héros ; apaise les dissensions qui divisaient les citoyens, et leur remet les tributs qu'ils payaient à Darius, par considération pour ce peuple, colonie agrienne qui tirait, comme lui, son origine d'Hercule.

CHAP. 4. Alexandre apprend que Darius, avec toute son armée, est campé à Sochus, séparé par deux jours de marche des défilés qui ouvrent l'Assyrie.

Ayant rassemblé les corps attachés à sa personne, il leur annonce que Darius et son armée sont proches ; tous

demandent à marcher. Alexandre rompt le conseil après avoir donné de grands éloges à leur courage ; le lendemain il marche contre Darius et les Perses.

Le second jour, ayant franchi les défilés, il campe près de la ville de Myriandre. L'orage épouvantable qui s'éleva pendant la nuit, les vents et des torrens de pluie retinrent Alexandre dans son camp.

Cependant Darius, pour asseoir le sien, avait d'abord choisi une plaine immense de l'Assyrie, et ouverte de tous côtés, où ses troupes innombrables et sa cavalerie pouvaient se développer avec avantage. Le transfuge Amyntas lui avait conseillé de ne pas abandonner cette position, que le nombre de ses troupes et de ses bagages devait l'engager à tenir. Darius s'y maintint d'abord ; mais Alexandre ayant été arrêté successivement dans Tarse par la maladie, dans Soles par les jeux et les sacrifices, et dans les montagnes de Cilicie par l'expédition contre les Barbares, Darius prit le change sur les motifs de ce retard et crut trop facilement ce qu'il désirait ; il prêta l'oreille aux flatteurs qui l'entouraient, et qui perdront toujours les princes : Alexandre, disaient-ils, effrayé de l'arrivée du grand roi, n'oserait pousser plus loin : la cavalerie seule des Perses suffirait pour écraser l'armée des Macédoniens.

Amyntas, au contraire : « Alexandre viendra chercher Darius en quelque lieu qu'il se trouve : c'est ici qu'il faut l'attendre. »

L'avis le moins sage, mais qui flattait le plus, l'emporta. Peut-être la fatalité ne poussa-t-elle Darius à camper dans

un lieu où il ne pouvait ni se servir facilement de sa cavalerie et de la multitude de ses troupes légères, ni étaler l'appareil de son armée, que pour préparer aux Grecs une victoire facile. En effet, les décrets éternels voulaient transporter l'empire de l'Asie, des Perses aux Macédoniens, comme il l'avait été des Assyriens aux Mèdes, et des Mèdes aux Perses.

Darius franchit donc le pas Amanique, et marche vers Issus ayant l'imprudence de laisser Alexandre derrière lui. Maître de la ville, il fait périr cruellement les malades qu'Alexandre y avait laissés. Le lendemain il s'avance aux bords du Pinare.

Alexandre ne pouvant croire que Darius l'eût laissé sur ses derrières, fait monter quelques hétaires sur un triacontère pour aller à la découverte : à la faveur des sinuosités du rivage, ils découvrent le camp des Perses vers Issus, et reviennent annoncer à Alexandre qu'il tient Darius.

Il assemble les stratèges, les Ilarques et les chefs des troupes auxiliaires : « Rappelez-vous tous vos exploits et redoublez de confiance ; vainqueurs, vous allez attaquer des vaincus : un Dieu combat pour nous ; c'est lui qui a poussé Darius à quitter de vastes plaines, pour s'enfermer dans cet espace étroit où notre phalange peut bien se développer, mais où le grand nombre de ses troupes devient inutile ; ils ne nous sont comparables ni en force ni en courage. Vous, Macédoniens, endurcis, aguerris par toutes les fatigues des combats, vous marchez contre les Perses et les Mèdes amollis depuis long-temps par le repos et les plaisirs.

Libres, vous combattez des esclaves. Les Grecs de chaque parti n'ont point le même avantage. Ceux de Darius se battent pour une solde misérable, ceux qui accompagnent les Macédoniens, pour la Grèce et volontairement. Si l'on considère les auxiliaires, ici les Thraces, les Péones, les Illyriens, les Agriens les plus forts et les plus belliqueux des peuples de l'Europe, et là des Asiatiques énervés et efféminés : enfin, c'est Alexandre contre Darius. Tels sont les avantages dans le combat ; mais que d'autres dans le succès ! Vous n'avez plus devant vous les satrapes de Darius, la cavalerie du Granique, les vingt mille soldats étrangers ; voilà toutes les forces des Perses et des Mèdes, toutes les nations qui leur obéissent dans l'Asie, le grand roi lui-même : cette journée vous livre tout, vous commandez à l'Asie entière, et vos nobles travaux sont à leur terme. »

Alexandre leur rappelle alors les victoires qu'ils avaient remportées en commun, faisant ressortir les exploits de chacun d'eux qu'il cite nominativement, et parlant même des siens, mais avec retenue ; il fut jusqu'à rapporter la retraite de Xénophon et les exploits des dix mille qui ne pouvaient, sous aucun rapport, être comparés aux leurs. Ils n'avaient, en effet, ni les chevaux, ni les troupes de la Béotie et du Péloponnèse, ni les Macédoniens, ni les Thraces, ni aucune cavalerie semblable à la leur, ni frondeurs et hommes de trait, à la réserve de quelques Crétois et de quelques Rhodiens levés à la hâte par Xénophon ; et que, cependant, dénués de toutes ces ressources, ils avaient, sous les murs de Babylone, mis en

fuite le grand roi avec son armée, et dompté dans leur retraite toutes les nations qui avaient voulu leur fermer la route du Pont-Euxin. Il ajouta tout ce qu'un grand général peut rappeler avant le combat à des soldats éprouvés. Ils se disputent l'honneur de l'embrasser ; l'élèvent jusqu'au ciel, et demandent à marcher sur-le-champ contre l'ennemi.

CHAP. 5. Alexandre ordonne aux siens de prendre de la nourriture, et détache quelques chevaux avec des hommes de trait pour reconnaître les défilés par où il avait passé. Il part dans l'ombre avec toute son armée pour les occuper de nouveau. Il y campe vers le milieu de la nuit, et fait reposer son armée après avoir placé avec soin des sentinelles sur tous les points. Dès l'aurore il se remet en marche, faisant filer ses troupes dans les passages étroits ; mais à mesure que le chemin s'élargit, il développe ses corps en phalange, qu'il appuie à droite sur les hauteurs, à gauche sur le rivage, l'infanterie en avant, la cavalerie ensuite : arrivé en plaine, il range son armée en bataille.

À l'aile droite, il place l'Agéma et les Hypaspistes, sous le commandement de Nicanor ; près d'eux les corps de Cœnus et de Perdiccas, qui s'étendaient jusqu'au centre, où devait commencer le combat. Il compose la gauche des troupes d'Amyntas, de Ptolémée et de Méléagre : l'infanterie est sous les ordres de Cratèrus ; toute l'aile est sous ceux de Parménion, qui ne doit point s'éloigner du rivage crainte d'être cerné par les Barbares ; car il était facile aux Perses d'envelopper les Macédoniens avec leurs troupes nombreuses.

Darius, instruit qu'Alexandre s'avance en ordre de bataille, fait traverser le Pinare à trente mille chevaux et à vingt mille hommes de trait, pour avoir la facilité de ranger le reste de son armée. Il oppose d'abord à la phalange macédonienne, trente mille des Grecs à sa solde, pesamment armés, et soutenus de soixante mille Cardaques armés de même, le terrain ne permettant point d'en mettre en ligne davantage ; vers les hauteurs, à sa gauche, il place vingt mille hommes, dont partie en face, partie derrière l'aile droite d'Alexandre : disposition forcée par la chaîne des montagnes qui, formant d'abord une espèce de golfe, tournaient ensuite l'aile droite des Macédoniens. Le reste de ses troupes, de toutes armes et de tout pays, forment derrière les Grecs soldés une profondeur de rangs aussi nombreux qu'inutiles ; car Darius comptait six cent mille combattans.

Arrivé dans la plaine, Alexandre développe, près de lui à l'aile droite, la cavalerie des Hétaires, des Thessaliens et des Macédoniens, et fait filer à la gauche, vers Parménion, les Péloponnésiens et les autres alliés.

L'armée des Perses rangée en bataille, Darius rappelle la cavalerie qui avait passé le Pinare pour couvrir ses dispositions. Il en détache la majeure partie contre Parménion, du côté de la mer, où les chevaux pouvaient combattre avec avantage, et fait passer le reste à sa gauche vers les hauteurs : mais jugeant que la difficulté des lieux lui rendrait ces derniers inutiles, il en rejette encore une grande partie sur la droite : il se place lui-même au centre

de l’armée, suivant l’ancienne coutume des rois de Perse, dont Xénophon rapporte les motifs.

Alexandre, voyant presque toute la cavalerie des Perses, portée du côté de la mer, sur Parménion, qui n’était soutenu que des Péloponnésiens et des alliés, détache aussitôt vers l’aile gauche les chevaux Thessaliens, et les fait filer sur les derrières pour n’être point aperçus de l’ennemi. En avant de la cavalerie de l’aile droite, Protomaque et Ariston conduisent, l’un les voltigeurs, l’autre les Péoniens ; Antiochus, à la tête des archers, couvre l’infanterie ; les Agriens, sous la conduite d’Attalus, quelques chevaux et quelques archers disposés à l’arrière-garde, font face à la montagne : ainsi l’aile droite se divisait elle-même en deux parties, dont l’une était opposée à Darius, placé au-delà du fleuve avec le gros de son armée, et l’autre regardait l’ennemi qui les tournait sur les hauteurs. À l’aile gauche, en avant de l’infanterie, marchent les archers Crétois et les Thraces, commandés par Sitalcès, précédés de la cavalerie et des étrangers soldés qui forment l’avant-garde.

Comme la phalange à l’aile droite avait moins de front que la gauche des Perses dont elle pouvait être cernée facilement, Alexandre la renforce, en dérobant leur mouvement à l’ennemi, par deux compagnies d’Hétaires, sous la conduite de Péridas et de Pantordanus ; et comme ceux de l’ennemi, postés sur les flancs de la montagne, ne descendaient point, Alexandre, les ayant repoussé sur les sommets, avec un détachement d’Agriens et d’Archers, se contente de leur opposer trois cents chevaux, fait passer sur

le front de l’aile droite le reste des troupes placées de ce côté, y joint les Grecs à sa solde, et donne alors, à cette partie de son armée, un développement plus étendu que celui des Perses qu’elle avait à combattre.

L’ordre de bataille ainsi disposé, Alexandre s’avance lentement, et en faisant des haltes fréquentes, comme s’il ne voulait rien précipiter.

De son côté Darius ne quitte point les bords escarpés du fleuve où il était placé ; il a même défendu par des palissades les rives d’un facile accès : cette disposition révèle aux Macédoniens que Darius a déjà présagé sa défaite.

Les armées en présence, Alexandre, à cheval, parcourt ses rangs, encourage les siens, appelle nominativement et avec éloge non-seulement les principaux chefs, mais encore les Ilarques, les moindres officiers, et ceux mêmes des étrangers distingués par leurs grades ou leurs exploits : tous par un cri unanime, demandent à fondre sur l’ennemi.

Alexandre continue de s’avancer lentement, de peur qu’une marche trop rapide ne jette du désordre dans sa phalange ; mais parvenu à la portée du trait, les premiers qui l’entourent, et lui-même à la tête de l’aile droite courent à toutes brides vers le fleuve pour effrayer les Perses par l’impétuosité du choc, en venir plutôt aux mains, et se garantir ainsi de leurs flèches. Alexandre n’est point trompé dans son attente. Au premier choc, la gauche de l’ennemi cède, et laisse aux Macédoniens une victoire aussi éclatante qu’assurée.

Dans le mouvement précipité et décisif d'Alexandre, la pointe de la phalange avait suivi l'aile droite, tandis que le centre n'avait pu marcher avec la même promptitude ni maintenir son front et ses rangs, arrêté par la barrière que présentaient les bords escarpés du fleuve : les Grecs, à la solde de Darius, saisissent le moment et tombent avec impétuosité sur la phalange macédonienne ouverte. Le combat devient opiniâtre ; les Perses s'efforcent de rejeter les Macédoniens dans le fleuve et de reprendre l'avantage pour ceux qui fuyaient ; et les Macédoniens s'obstinent à maintenir celui d'Alexandre, et l'honneur de la phalange jusque-là réputée invincible. La rivalité des Grecs et des Macédoniens redouble l'acharnement. Ptolémée, après des prodiges de valeur, et cent vingt Macédoniens de distinction, sont tués.

Cependant l'aile droite d'Alexandre, après avoir renversé tout ce qui était devant elle, tourne sur les Grecs à la solde de Darius, les écarte du bord, et, enveloppant leurs rangs découverts et ébranlés, les attaque en flanc, et en fait un horrible carnage.

Les chevaux Perses en regard des Thessaliens, sans les attendre au-delà du fleuve, le passent bride abattue, et tombent sur la cavalerie opposée : ils combattirent avec acharnement, et ne cédèrent que lorsqu'ils virent les Perses mis en fuite, et les Grecs taillés en pièces. Alors la déroute fut complète.

La cavalerie des Perses souffrit beaucoup dans cette fuite, et de l'embarras de son armure pesante, et du désordre qui

se mit dans les rangs ; tous, dans leur épouvante, se pressaient en foule les uns sur les autres dans les défilés, de manière que les leurs en écrasèrent davantage que l'ennemi n'en détruisit : les Thessaliens pressent vivement les fuyards ; le carnage de la cavalerie égale celui de l'infanterie.

Dès qu'Alexandre eut enfoncé l'aile gauche des Perses, Darius se sauva avec les premiers sur un char qu'il ne quitta point tant qu'il courut à travers plaine ; mais arrivé dans des gorges difficiles, il abandonne son char, son bouclier, sa pourpre, son arc même, et fuit à cheval. La nuit qui survint bientôt, le dérobe aux poursuites d'Alexandre, qui ne cessent qu'avec le jour. Le vainqueur retourne vers son armée, et s'empare du char et des dépouilles de Darius. Alexandre l'eût pris lui-même, si, pour le poursuivre, il n'eût attendu le rétablissement de sa phalange ébranlée, la défaite des Grecs et la déroute de la cavalerie des Perses. Ils perdirent Arsame ; Rhéomitrès ; Atizyès, l'un de ceux qui, au Granique, avaient commandé la cavalerie ; Sabacès, satrape d'Égypte, et Bubacès, un des Perses les plus distingués. On évalue à cent mille le nombre général des morts, dont dix mille chevaux ; de sorte que, au rapport de Ptolémée, qui accompagnait Alexandre dans cette poursuite, on traversa des ravins comblés de cadavres.

Au premier abord on se rendit maître du camp de Darius ; on y trouva la mère, la femme, la sœur, et un fils jeune encore du monarque de l'Asie, avec deux de ses filles et quelques femmes des principaux de son armée, toutes les

autres avaient été conduites avec les bagages à Damas, où Darius avait fait porter la plus grande partie de ses trésors, et tous les objets de magnificence que traînent à l'armée les rois de Perse.

On ne trouva dans le camp que trois mille talens ; mais Parménion envoyé à Damas par Alexandre, y recueillit toutes les richesses du vaincu.

Telle fut l'issue de cette journée, qui ent lieu dans le mois Maimactèrion, Nicostrate étant Archonte à Athènes.

Le lendemain Alexandre, quoique souffrant encore d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse, visite les blessés, fait inhumer les morts avec pompe, en présence de son armée rangée en bataille, dans le plus grand appareil. Il fait l'éloge des actions héroïques dont il avait été témoin, ou que la voix générale de toute l'armée publiait, et honora chacun d'entre eux de largesses selon leur mérite et leur rangs. Balacre, l'un des gardes de sa personne, est nommé satrape de Cilicie et remplacé par Mènes ; Polysperchon succède au commandement de Ptolémée, qui avait péri dans le combat. On remet aux habitans de Soles les cinquante talens qui leur restaient à payer ; on leur rend leurs otages.

CHAP. 6. Alexandre étendit ses soins sur la mère de Darius, sa femme et ses enfans. Quelques historiens rapportent qu'après la poursuite, étant entré dans la tente de ce roi qu'on lui avait réservée, il fut frappé de la désolation et des cris des femmes ; il demande pourquoi ces cris qu'il entend près de lui, et quelles sont ces femmes. On lui répond que la mère de Darius, sa femme et ses enfans

apprenant que son arc, son bouclier et son manteau sont au pouvoir du vainqueur, ne doutent plus de sa mort, et le pleurent. Alexandre leur envoie aussitôt Léonnatus, l'un des Hétaires, pour leur annoncer que Darius est vivant, qu'Alexandre ne possède que les dépouilles laissées sur son char. Léonnatus s'acquitte de sa commission, et ajoute qu'Alexandre leur conserve les honneurs, l'état et le nom de reine : que ce prince n'avait point entrepris la guerre contre Darius par haine personnelle, mais pour lui disputer l'empire de l'Asie.

Tel est le récit de Ptolémée et d'Aristobule : on ajoute que le lendemain Alexandre entra dans l'appartement des femmes, accompagné du seul Éphestion. La mère de Darius, ne sachant quel était le roi, car nulle marque ne le distinguait, frappée du port majestueux d'Éphestion, se prosterna devant lui. Avertie de sa méprise par ceux qui l'entouraient, elle reculait confuse, lorsque le roi : « Vous ne vous êtes point trompée, celui-là est aussi Alexandre. » Je ne certifie point la vérité du fait, il suffit qu'il soit vraisemblable. S'il en fut ainsi, Alexandre me paraît digne d'éloge, par la noble générosité qu'il montra en consolant ces femmes, et en élevant son ami : si ce fait est supposé, ce prince mérite encore des éloges pour en avoir été jugé capable.

Cependant Darius fuyait dans la nuit avec peu de suite. Le lendemain, recueillant les débris des Perses et des étrangers à sa solde, il rassemble environ quatre mille

hommes, et gagne Thapsaque en diligence pour mettre l'Euphrate entre lui et Alexandre.

D'autre part, les transfuges Amyntas, Thymodès, Aristomède de Phère, et Bianor, Acarnanéen, fuyant par les hauteurs qu'ils avaient occupées, arrivent à Tripoli en Phénicie, avec huit mille hommes. Là, trouvant à sec les vaisseaux qui les avaient amenés de Lesbos, ils mirent à flots le nombre de bâtimens nécessaire pour les transporter ; et ayant brûlé le resté dans les chantiers, pour ne laisser aucun moyen de les poursuivre, se sauvèrent à Cypros et de là en Égypte où, voulant remuer, Amyntas fut tué quelque temps après par les habitans du pays.

Cependant Pharnabase et Autophradates, après avoir séjourné quelque temps dans l'île de Chio, y laissèrent une garnison, et ayant détaché des vaisseaux vers Cos et Halicarnasse, vinrent devant Syphnos avec cent de leurs meilleurs bâtimens.

Là, une trirème conduisit Agis, roi des Lacédémoniens ; il venait demander de l'argent, un renfort de troupes de terre et de mer, pour tenter une invasion dans le Péloponnèse. Ils apprennent la défaite d'Issus. Frappés de cette nouvelle, Pharnabase retourne à Chio avec douze trirèmes et quinze cents stipendiaires, pour prévenir le mouvement que cet échec pourrait exciter dans l'île ; Agis reçoit trente talens d'Autophradates et dix trirèmes, dont il remet le commandement à Hippias pour les conduire vers son frère Agésilas, à Ténare, avec ordre de donner aux matelots paie complète, et de se porter rapidement en Crète pour la

maintenir. Lui-même, après s'être arrêté quelque temps à ces parages, rejoint Autophradates à Halicarnasse.

Alexandre part pour la Phénicie, après avoir établi Memnon Cerdimas, satrape de la Cœlo-Syrie, ayant sous ses ordres la cavalerie des alliés pour tenir la province. Alors vint à sa rencontre le fils de Gérostrate, roi des Aradiens et des insulaires finitimes, lequel, à l'exemple des rois de Phénicie et de Cypros, avait réuni ses vaisseaux à la flotte d'Autophradates ; Straton place sur la tête d'Alexandre une couronne d'or, et lui livre l'île d'Arados, et Marathe, ville puissante et riche, située en face, sur le continent, et Mariammé et toutes les places de ses états.

Alexandre était à Marathe, lorsqu'il reçut des députés et des lettres de Darius, qui demandaient la liberté de sa mère, de sa femme et de ses enfans. Darius rappelait les termes du traité qui avait existé entre Artaxerxès et Philippe. Il accusait ce dernier de l'avoir rompu, en attaquant, sans aucun sujet de plainte, Arsès, fils d'Artaxerxès. Darius ajoutait que, depuis son avènement au trône des Perses, Alexandre n'avait point député pour renouveler leur ancienne alliance ; qu'au contraire, il avait passé en Asie à la tête d'une armée, et traité les Perses en ennemis ; que leur roi avait dû alors prendre les armes pour défendre son pays et l'honneur du trône ; que la volonté des Dieux avait décide de l'issue du combat ; mais que roi, il redemandait à un roi sa mère, sa femme et ses enfans captifs ; qu'il implorait son amitié, et le priait d'envoyer des députés qui,

réunis aux siens, Ménisque et Arsima, recevraient et donneraient des gages réciproques d'alliance.

Alexandre renvoie les députés de Darius avec une lettre, et Thersippe dont la commission est de la remettre sans autre explication. Elle était conçue en ces termes :

« Vos ancêtres entrèrent dans la Macédoine et dans la Grèce, et les ravagèrent ; ils n'avaient reçu de nous aucun outrage. Généralissime des Grecs, j'ai passé dans l'Asie pour venger leur injure et la mienne. En effet, vous avez secouru les Périnthiens qui avaient offensé mon père. Ochus a envoyé une armée dans la Thrace soumise à notre empire. Mon père a péri sous le fer des meurtriers que vous avez soudoyés, et, partout dans vos lettres, vous avez fait gloire de ce crime. Après avoir fait assassiner Arsès et Bagoas, vous avez usurpé le trône contre toutes les lois de la Perse ; coupable envers les Perses, vous avez écrit ensuite des lettres ennemies dans la Grèce pour l'exciter à prendre les armes contre moi ; vous avez tâché de corrompre les Grecs à prix d'argent, qu'ils ont refusé, à l'exception des Lacédémoniens ; et cherchant à ébranler, par la séduction de vos émissaires, la foi de mes alliés et de mes amis, vous avez voulu rompre la paix dont la Grèce m'est redevable. C'est pour venger ces injures dont vous êtes l'auteur, que j'en ai appelé aux armes. J'ai d'abord vaincu vos satrapes et vos généraux, ensuite votre armée et vous-même. La faveur des Dieux m'a rendu maître de votre empire ; vos soldats, échappés du carnage et réunis auprès de moi, se louent de ma bienveillance ; ce n'est point la contrainte, mais leur

volonté qui les retient sous mes drapeaux. Je suis le maître de l'Asie, venez me trouver à ce titre. Si vous concevez quelque crainte de ma loyauté, envoyez vos amis recevoir ma foi. Venez, et je jure non seulement de vous rendre votre mère, votre femme et vos enfans, mais encore de vous accorder tout ce que vous me demanderez. Du reste, lorsque vous m'adresserez vos lettres, souvenez-vous que vous écrivez au souverain de l'Asie ; que vous n'êtes plus mon égal ; que l'empire est à moi. Autrement je l'aurai à injure. Si vous en appelez du titre de roi à un autre combat, ne fuyez point ; je vous atteindrai partout. »

Sur ces entrefaites, apprenant que les trésors de Darius conduits par Cophenès à Damas, les gardes mêmes, et tout ce qui faisait l'orgueil et le luxe du monarque persan était tombé en son pouvoir, il les laisse dans cette ville aux soins de Parménion.

Alexandre fait amener devant lui les envoyés que la Grèce avait députés vers Darius avant l'événement, et qui étaient au nombre des prisonniers, savoir : Euthyclès de Lacédémone ; Iphicrate, fils du général Athénien de ce nom ; Thessaliscus et Dionysodore, vainqueur aux jeux olympiques. Il renvoya aussitôt ces deux derniers quoique Thébains, soit par commisération pour les malheurs de leur cité, soit que l'excès même de la vengeance des Macédoniens qui la détruisirent, excusât leur démarche auprès de Darius. Il les traita donc avec bonté ; il dit à Thessaliscus : *Je vous pardonne par considération pour votre naissance*. Il était en effet un des premiers de Thèbes.

Et à Dionysodore : *En faveur de votre victoire aux jeux olympiques*. À Iphicrate : *À cause de l'amour que je porte aux Athéniens, et de la gloire de votre père*. Il le retint auprès de lui avec honneur tant qu'il vécut, et après sa mort il fit porter à Athènes ses cendres qu'on rendit à sa famille.

Pour Euthyclès, comme il était Lacédémonien, et que ce peuple était en guerre ouverte avec Alexandre ; comme d'ailleurs il ne présentait, par lui-même, aucun titre de grâce, il fut retenu prisonnier sans être dans les fers ; et le succès achevant de couronner les entreprises d'Alexandre, il fut remis en liberté.

CHAP. 7. Alexandre quitte Marathe, et reçoit à composition Biblos et Sidon, appelé par l'inimitié que les habitans portaient à Darius et aux Perses.

Il marche vers Tyr. Des députés de cette ville viennent à sa rencontre pour lui annoncer une entière soumission à ses ordres. Il donne de justes éloges à la ville et à la députation composée des principaux habitans, et où se trouvait l'héritier même du trône (car le roi Azelmicus faisait voile avec Autophradates) ; il ajoute qu'il ne demande à entrer dans la ville que pour offrir un sacrifice à Hercule.

En effet, le temple qu'on y voit de ce Dieu est, de mémoire d'homme, un des plus anciens. Ce n'est point celui d'Hercule argien, fils d'Alcmène. Le culte de l'Hercule tyrien remonte à une époque qui précède la fondation de Thèbes par Cadmus, et la naissance de sa fille Sémélé qui donna le jour à Bacchus. Ce dernier, fils de Jupiter, était contemporain de Labdacus, né de Polydore ;

tous deux étaient petits-fils de Cadmus. Or, Hercule argien vivait du temps d'Œdipe, fils de Laïus. Les Égyptiens adorent un Hercule, qui n'est ni celui des Grecs, ni celui des Tyriens. Hérodote le place au nombre des douze grands dieux : c'est ainsi qu'Athènes invoque un Bacchus, fils de Jupiter et de Proserpine, lequel diffère du Bacchus thébain : l'hymne mystique du premier n'est point adressé à l'autre. J'incline à croire que l'Hercule tyrien est le même que celui révéré par les Ibères à Tartesse, où l'on remarque deux colonnes qui lui sont consacrées. En effet, Tartesse a été fondée par des Phéniciens ; la structure du temple, le rite des sacrifices, tout indique cette origine.

L'historien Hécate rapporte que l'Hercule argien, chargé par Eurysthée d'enlever et de conduire à Mycènes les vaches de Géryon, n'aborda ni chez les Ibères, ni dans aucune île Érythie, située sur l'Océan ; que Géryon était un roi du continent vers Amphiloque et Ambracie ; que ce fut là que le héros mit fin à sa pénible entreprise. On sait aussi que ce pays est fertile en pâturages, et renommé par l'excellence de ses bestiaux, et qu'Eurysthée fut célèbre par ceux qu'il en tira. Il n'est point absurde de croire que le roi de ces contrées se nommait Géryon ; mais il le serait de penser qu'Eurysthée eût connu les Ibères, derniers peuples de l'Europe, le nom de leur roi, et la beauté des troupeaux qui paissent dans ces régions, à moins qu'on ne fasse intervenir Junon qui le révèle à Hercule par Eurysthée, et qu'on ne sauve ainsi l'extravagance de l'Histoire par la

Fable. C’est à cet Hercule tyrien qu’Alexandre voulait sacrifier.

Les Tyriens, accédant à toutes ses autres demandes, lui firent dire qu’aucun Grec, aucun Macédonien, n’entrerait dans leur ville : réponse qu’ils jugèrent la plus prudente, d’après l’état des choses, et l’incertitude des événemens de la guerre.

Alexandre indigné du refus des Tyriens, fait retirer leurs députés, convoque les Hétaires, les généraux de son armée, les Taxiarques, les Ilarques :

« Amis, camarades, leur dit-il, nous ne pouvons tenter sûrement une expédition en Égypte, tant que la flotte ennemie tiendra la mer, ni poursuivre Darius, tant que nous ne serons pas assurés de Tyr, et que les Perses seront maîtres de l’Égypte et de Cypros. Plusieurs considérations, mais entre autres, l’état de la Grèce, font craindre que l’ennemi reprenant les villes maritimes, tandis que nous marcherions vers Babylone et contre Darius, ne transporte la guerre dans nos foyers avec une flotte formidable, au moment où les Lacédémoniens se montrent nos ennemis déclarés, et où la fidélité des Athéniens est moins l’ouvrage de l’affection que de la crainte. Au contraire, la prise de Tyr et de toute la Phénicie, enlève aux Persans l’avantage de la marine phénicienne, et nous en rend maîtres ; car il n’est pas à présumer que les Phéniciens nous voyant dans leurs murs, tournent contre nous leurs forces maritimes pour défendre une cause étrangère. Cypros se joindra ensuite à nous, ou peu de forces suffiront pour la conquérir. Notre

flotte ainsi réunie à celle des Phéniciens, Cypros soumise, nous tenons l'empire de la mer, nous attaquons l'Égypte avec succès : vainqueurs de ces contrées, la Grèce et nos foyers ne nous laissent plus d'inquiétude ; les Perses sont chassés de toutes les mers, et repoussés au-delà des rives de l'Euphrate ; nous marchons vers Babylone avec plus de gloire et d'assurance. »

Ce discours eut tout son effet. D'ailleurs, un prodige sembla commander le siége de Tyr ; car cette nuit même, un songe transporta le prince aux pieds de ses remparts ; il crut voir l'image d'Hercule qui lui tendait la main et l'introduisait dans la ville. Cette vision signifiait, suivant Aristandre, que l'on ne prendrait Tyr qu'avec de grands efforts, vu la difficulté des travaux d'Hercule. Et en effet, le siége paraissait d'abord très difficile. La ville formait elle-même une île entourée de hautes murailles. La puissance maritime des Tyriens se fondait sur la quantité de leurs vaisseaux, et sur l'appui des Perses qui étaient maîtres de la mer.

Le siége décidé, Alexandre résolut de former une jetée du continent à la ville. Du premier côté, les eaux sont basses et fangeuses, et du côté de la place, leur plus grande profondeur est de trois orgyes ; mais les matériaux étaient sous la main, des pierres en abondance, et des bois pour les soutenir. On enfonçait facilement le pilotis dont la vase formait naturellement le ciment. Les Macédoniens se portaient à l'ouvrage avec ardeur ; la présence d'Alexandre les encourageait ; ses discours animaient leurs travaux, ses

éloges les payaient de leurs plus grands efforts ; à la pointe du continent, le môle crut rapidement, il n’y avait nul obstacle de la part des flots et de l’ennemi. Mais lorsqu’on approcha des murs, on trouva plus de profondeur ; et disposé plutôt pour le travail que pour le combat, on souffrit beaucoup des traits que les ennemis faisaient pleuvoir du haut des remparts. D’ailleurs les Tyriens, maîtres encore de la mer, détachaient de différens côtés des trirèmes qui venaient arrêter les travailleurs ; les Macédoniens placent, à l’extrémité du môle avancé, deux tours de bois, armées de machines ; on les couvrit de peaux pour les garantir des brandons enflammés ; les ouvriers furent alors à l’abri des flèches ; tandis que des traits lancés du haut des tours écartaient facilement les vaisseaux qui venaient inquiéter les travailleurs.

Les Tyriens eurent recours à cet expédient. Ils remplissent un bâtiment de charges de sarmens secs et d’objets qui s’embrasent aisément ; ils élèvent vers la proue deux mâts qu’entoure une enceinte étendue, et remplie de fascines, de torches, de poix, de soufre et d’autres matières excessivement combustibles ; ils ajustent à chaque mât deux antennes auxquelles ils suspendent des chaudières qui contiennent les plus incendiaires alimens ; on transporte à la poupe tout l’attirail de la manœuvre pour élever la proue par ce contrepoids ; ayant pris le vent qui poussait vers le môle, ils y dirigent ce brûlot attaché à des galères ; arrivé aux pieds des tours, on met le feu au brûlot que les trirèmes

poussent avec force contre la tête du môle : les matelots se sauvent à la nage.

Cependant les flammes gagnent rapidement les tours ; les antennes brisées épanchent dans leur chute tout ce qui peut accroître l'embrasement. Les trirèmes des Tyriens, enveloppant le môle, faisaient pleuvoir sur les tours une grêle de traits pour empêcher qu'on y portât des secours. Dès que les habitans aperçoivent l'incendie, ils montent sur des barques, et, abordant le môle de tous côtés, détruisent facilement les travaux des Macédoniens, et brûlent le reste des machines échappées aux premières flammes.

Alexandre fait recommencer un môle plus large, propre à contenir un plus grand nombre de tours, et ordonne aux architectes de construire de nouvelles machines. Cependant il part avec les Hypaspistes et les Agriens, pour rassembler et retirer tous ses vaisseaux de la côte des Sidoniens, reconnaissant la prise de Tyr impossible tant que les assiégés tiendraient la mer.

Sur ces entrefaites, Gérostrate, roi d'Arados, et Enylus, roi de Biblos, apprenant que leurs villes étaient tombées au pouvoir d'Alexandre, se séparent de la flotte d'Autophradates, et viennent, avec leurs vaisseaux et les trirèmes des Sidoniens, grossir celle d'Alexandre, forte alors de quatre-vingt voiles phéniciennes. Les jours suivans, on vit s'y réunir les trirèmes de Rhodes, dont l'une surnommée *Péripole* ; trois de Soles et de Malle ; dix de Lycie ; une de Macédoine, à cinquante rames, montée par Protéas ; enfin cent vingt voiles amenées par les rois de

Cypros, sur la nouvelle de la défaite de Darius et de la conquête de presque toute la Phénicie. Alexandre leur pardonna d'avoir favorisé le parti des Perses, où la force les avait engagés plutôt que leur volonté.

Tandis qu'on achève les machines, qu'on équipe et qu'on arme les vaisseaux, Alexandre, prenant avec lui quelques détachemens de cavalerie, les Hypaspistes, les Agriens et les hommes de trait, marche en Arabie, et tire vers l'Antiliban. Maître de tout le pays, par force ou par composition, il revint le onzième jour à Sidon, où il trouva Cléandre qui venait du Péloponnèse avec quatre mille stipendiaires grecs.

La flotte étant disposée, il embarque quelques-uns des Hypaspistes les plus propres à un coup de main, si on en venait à l'abordage, et, partant de Sidon, il cingle vers Tyr en bataille rangée. Il était à la pointe de l'aile droite qui s'étendait en pleine mer, ayant avec lui les rois de Cypros et de Phénicie, à l'exception de Phytagore qui tenait la gauche avec Cratérus.

Les Tyriens s'étaient proposé d'abord de lui livrer la bataille s'il faisait approcher sa flotte ; ils ignoraient qu'elle était grossie des forces de Cypros et de la Phénicie ; mais ils ne voulurent point se compromettre à la vue de cette flotte formidable qu'ils n'attendaient point, à la vue de l'ordre de bataille qui se développait. En effet, Alexandre avant de s'approcher des murs, avait fait stationner une partie de ses forces pour atteindre les Tyriens, tandis que l'autre manœuvrerait avec rapidité. Les assiégés, rassemblant leurs

trirèmes à l'embouchure des ports, se bornèrent à les fermer à l'ennemi de tous côtés. Alexandre, voyant que les Tyriens se tiennent sur la défensive, approche de la ville. Il n'essaya point de forcer l'entrée du port qui regarde Sidon, trop étroite, et défendue d'ailleurs par les trirèmes dont la proue menaçait, il coule à fond trois galères avancées vers l'extrémité. Ceux qui les montaient regagnèrent à la nage l'île qui les favorisait. Alexandre vient jeter l'ancre près du môle qu'il avait élevé, et qui protégeait sa flotte contre les vents.

Le lendemain il fait attaquer la ville vers le port, en face de Sidon, par Andromaque, conduisant les bâtimens de Cypros ; il fait tenir par les Phéniciens l'espace au-delà du môle, du côté qui regarde l'Égypte, et qu'il occupait lui-même. À l'aide d'une multitude d'ouvriers de Cypros et de Phénicie qu'il avait rassemblés, un grand nombre de machines étaient déjà dressées ; les unes furent placées sur le môle ; d'autres sur les bâtimens de charge amenés de Sidon ; quelques-unes enfin sur des trirèmes plus pesantes. On traîne les machines ; les trirèmes s'approchent des murs pour les reconnaître. Les Tyriens y avaient élevé des tours de bois en face du môle, du haut desquelles ils faisaient pleuvoir des traits et des feux sur les machines et sur les vaisseaux pour les écarter de ce rempart, haut de cent cinquante pieds, épais à proportion et formé de larges assises de pierres liées entre elles avec du gypse. Les bâtimens de charge et les trirèmes qui devaient porter les machines aux pieds des murs, étaient arrêtés par les

quartiers de rocher jetés par les Tyriens pour en barrer l'approche. Alexandre ordonna de la débarrasser ; mais il était difficile d'ébranler ces masses, vu que les vaisseaux n'offraient qu'un point d'appui mobile. Les Tyriens, s'avançant d'ailleurs sur des vaisseaux couverts, se glissaient jusqu'aux cables des ancres qu'ils coupaient, et s'opposaient à l'abord de l'ennemi. Alexandre couvrant de la même manière plusieurs triacontères, les disposa en flanc pour défendre les ancres de l'atteinte des Tyriens ; alors leurs plongeurs venaient couper les cordes entre deux eaux. Pour les éviter, les Macédoniens sont réduits à jeter l'ancre avec des chaînes de fer.

Cependant à l'aide de cables on tire des eaux les quartiers de pierre accumulés devant la place ; des machines les rejettent au loin à une distance où ils ne peuvent plus nuire : l'approche des murs devient facile.

Dans cette extrémité les Tyriens résolurent d'attaquer les vaisseaux de Cypros qui menaçaient le port en face de Sidon. Ils tendent des voiles pour dérober à l'ennemi l'embarquement des soldats. Ils s'ébranlent à midi, à l'heure que les Macédoniens vaquaient à leur réfection, et qu'Alexandre avait quitté les vaisseaux stationnés de l'autre côté de la ville, pour se rendre dans sa tente. Leur armement était composé de trois bâtimens à cinq rangs de rames, de trois autres à quatre rangs, et de sept trirèmes tous montés d'excellens rameurs et de soldats bien armés, d'une valeur éprouvée, pleins d'ardeur pour le combat et exercés à l'abordage. Les rameurs filent lentement, sans bruit et sans

signaux : dès qu'ils sont à la vue des Cypriens, ils poussent un grand cri ; tous donnent le signal, précipitent la rame, fondent sur l'ennemi dont ils surprennent les vaisseaux stationnaires, les uns dépourvus de forces, et les autres mis en défense à la hâte et en désordre. Au premier choc le bâtiment de Pnytagore, celui d'Androclès et de Pasicrate, sont coulés à fond ; les autres sont échoués sur le rivage.

Le hasard voulut qu'Alexandre s'arrêta dans sa tente moins long-temps que de coutume, et revint bientôt vers ses vaisseaux : à peine la sortie des galères tyriennes lui est-elle connue, qu'il détache aussitôt celles dont il pouvait disposer autour de lui ; armées à la hâte, elles vont précipitamment s'emparer de l'embouchure du port pour en fermer la sortie au reste des vaisseaux tyriens. Lui-même, avec ses bâtimens à cinq rangs, et cinq trirèmes les premières armées, tourne la ville pour joindre l'ennemi sorti du port.

Les habitans, apercevant du haut des murs le mouvement qu'Alexandre dirige en personne, excitent les leurs à retourner, d'abord par de grands cris qui se perdent dans le tumulte, et ensuite par toutes sortes de signaux. Ceux-ci s'apercevant trop tard de la poursuite d'Alexandre, regagnent le port à pleines voiles ; quelques vaisseaux échappent par la fuite ; ceux d'Alexandre tombant tout-à-coup sur les autres, les mettent hors de manœuvre, et prennent, à l'embouchure même du port, un bâtiment de cinq rangs, et un autre, de quatre. L'action ne fut point sanglante ; les gens de l'équipage des vaisseaux capturés regagnent facilement le port à la nage.

La mer fermée aux Tyriens, on approche les machines de leurs murs : en face du môle et de Sidon, la solidité des remparts les rend inutiles. Alexandre, cernant alors toute la partie méridionale qui regarde l'Égypte, la fait attaquer de tous côtés : le mur fortement battu cède et s'ouvre ; on jette des ponts, et sur-le-champ on s'avance du côté de la brèche : mais les Tyriens repoussent aisément l'ennemi.

Trois jours après, la mer étant dans le plus grand calme, Alexandre exhorte les généraux de son armée, et revient avec ses vaisseaux chargés de machines, à l'attaque des murs, les ébranle du premier choc et en abat une grande partie. Il fait alors succéder, aux premiers, deux bâtimens qui portaient des ponts pour passer sur les ruines, montés, l'un par les Hypaspistes sous le commandement d'Admète, l'autre par des hétaires à pied sous celui de Cœnus. Il se propose lui-même de pénétrer par la brèche avec les Hypaspistes, il fait avancer ses trirèmes vers l'un et l'autre port, afin de s'en emparer au moment où les Tyriens couraient aux remparts. Les autres vaisseaux, chargés de machines et d'archers, tournent les murs avec ordre d'attaquer sur tous les points accessibles, ou du moins de se tenir toujours à la portée du trait, pour que les Tyriens, pressés de toutes parts, ne sussent où donner.

Cependant les vaisseaux commandés par Alexandre, jettent leurs ponts ; les Hypaspistes montent courageusement la brèche ; à leur tête Admète se distingue par des prodiges de valeur ; Alexandre lui-même les suit afin de partager leurs dangers, et d'être témoin des exploits

de chacun d'eux. Il se rend maître de cette partie des murs ; les Tyriens font peu de résistance dès que les Macédoniens combattent de pied ferme, et n'ont plus le désavantage de gravir sur un rempart escarpé. Admète, qui monta le premier à la brèche, tombe percé d'un coup de lance au moment où il encourage les siens.

Alexandre s'ouvre alors un passage avec ses Hétaïres ; s'empare de quelques tours et de la partie intermédiaire des murs, et marche vers le palais le long des remparts, d'où l'on descendait facilement dans la ville.

Cependant sa flotte, réunie à celle des Phéniciens, attaque le port qui regarde l'Égypte, en rompt les barrières ; coule à fond tous les vaisseaux qu'elle y trouve ; chasse les plus éloignés du rivage ; brise les autres contre terre, tandis que les Cypriens, trouvant le port en face de Sidon sans défense, s'en emparent et pénètrent aussitôt dans la ville.

Les Tyriens abandonnent leurs murs au pouvoir de l'ennemi, se rallient dans l'Agénorium, et de là font face aux Macédoniens. Alexandre les attaque avec les Hypaspistes, en tue une partie, et se met à la poursuite des autres. Il se fait un grand carnage, la ville étant prise du côté du port, et les troupes de Cœnus entrées ; les Macédoniens furieux n'épargnaient aucun Tyrien : ils se vengeaient de la longueur du siége et du massacre de quelques-uns des leurs que les Tyriens, ayant fait prisonniers au retour de Sidon, avaient égorgés sur leurs remparts, à la vue de toute l'armée, et précipités dans les flots. Huit mille Tyriens furent tués. Les Macédoniens ne perdirent, dans cette

affaire, que vingt Hypaspistes, avec Admète, percé sur le rempart dont il venait de s’emparer, et, pendant tout le siége, quatre cents.

Le roi Azelmicus, les principaux des Tyriens et quelques Carthaginois qui, après avoir consulté l’oracle, venaient sacrifier à Hercule, dans la Métropole, selon l’ancien rite, s’étaient réfugiés dans son temple ; Alexandre leur fit grâce : le reste fut vendu comme esclave, au nombre de trente mille, tant Tyriens qu’étrangers.

Alexandre sacrifie à Hercule ; la pompe fut conduite par les troupes sous les armes ; les vaisseaux mêmes y prirent part. On célébra des jeux gymniques dans le temple, à l’éclat de mille flambeaux ; Alexandre y consacra la machine qui avait battu le mur en brèche, et un vaisseau qu’il avait pris sur les Tyriens, avec une inscription peu digne d’être rapportée, quel qu’en soit l’auteur.

Ainsi fut prise la ville de Tyr, au mois Hécatombéon, Anicétus étant archonte à Athènes.

Alexandre était encore occupé au siége, lorsqu’il reçut des députés de Darius, qui lui offrirent, de sa part, dix mille talens pour la rançon de sa mère, de sa femme et de ses enfans, l’empire du pays qui s’étend depuis la mer Égée jusqu’à l’Euphrate, enfin l’alliance de Darius et la main de sa fille. On rapporte que ces offres ayant été exposées dans le conseil, Parménion dit : « Je les accepterais, si j’étais Alexandre, et mettrais fin à la guerre. » — Mais Alexandre : « Et moi si j’étais Parménion ; je dois une réponse digne d’Alexandre. » — Et aux envoyés : « Je n’ai pas besoin des

trésors de Darius ; je ne veux point d'une partie de l'empire ; tous les trésors et l'empire entier sont à moi. J'épouserai la fille de Darius, si c'est ma volonté, sans attendre celle de son père. S'il veut éprouver ma générosité, qu'il vienne. »

Darius, à cette réponse, désespère d'un accommodement, et se prépare à la guerre.

Alexandre tente une expédition en Égypte. Il s'empare d'abord en Syrie de toutes les villes de la Palestine ; une seule lui résiste, Gaza, où commande l'eunuque Bétis. Il avait fait entrer dans la place plusieurs troupes d'Arabes à sa solde, et des provisions pour un long siège qu'il croyait soutenir facilement, la place paraissant imprenable par sa situation. Alexandre était déterminé à l'emporter.

Gaza est à vingt stades de la mer, dont le fond n'offre qu'un lit fangeux près de la ville, à laquelle on arrive par des sables difficiles à traverser. Cette place est considérable : assise sur la cime d'un mont, et défendue par de fortes murailles, située à l'entrée du désert, elle est la clé de l'Égypte du côté de la Phénicie.

Alexandre campe, dès le premier jour, aux pieds de la ville, du côté le plus faible, et ordonne d'y dresser les machines. Les constructeurs lui représentèrent que la hauteur du lieu sur lequel les murs s'élevaient, les mettait hors d'atteinte. Alexandre pressait d'autant plus l'attaque, qu'il était irrité par la difficulté ; il pensait que cette conquête inopinée frapperait l'ennemi de terreur ; s'il

échouait, quelle honte pour lui auprès des Grecs et de Darius !

Il fait élever autour de la ville une terrasse assez haute pour rouler les machines contre les murs : il fit commencer l'ouvrage, du côté méridional, qu'il lui paraissait plus facile de battre. Les travaux achevés, les Macédoniens font jouer les machines.

Dans le moment où Alexandre, la couronne en tête, ouvrait le sacrifice selon les rites consacrés, voilà qu'un oiseau de proie, volant au-dessus de l'autel, laisse tomber sur la tête du prince une pierre qu'il tenait dans ses serres. Il consulte Aristandre sur ce présage ; et le devin lui répond : « Vous prendrez la ville ; mais gardez-vous de cette journée. » Alexandre se retire alors derrière les machines loin de la portée du trait.

Cependant les Arabes font une vive sortie, mettent le feu aux machines ; profitant de l'avantage des hauteurs, ils accablent les Macédoniens, et les repoussent des travaux avancés.

Alors Alexandre, soit que son caractère, soit que l'embarras des siens lui fît négliger la prédiction du devin, se met à la tête des Hypaspistes, et vole au secours des Macédoniens ; il arrête leur fuite honteuse. Un trait lancé par une catapulte perce son bouclier, sa cuirasse, et le blesse à l'épaule. Il se ressouvint alors de la prédiction d'Aristandre, dont il se rappela avec joie la seconde partie, savoir, qu'il prendrait la ville. Il eut beaucoup de peine à guérir de cette blessure.

On amène par mer les machines qui avaient servi au siége de Tyr ; on établit autour de la ville une levée à la hauteur de deux cent cinquante pieds, sur deux stades de largeur, on y place les machines ; on bat de tous côtés les murs, après avoir pris la précaution de les miner secrètement : ébranlés alors par la mine et par la sape, ils s’écroulent.

Les Macédoniens écartent à coups de traits les défenseurs qui paraissent au haut des tours. Trois fois les assiégés soutinrent, quoique avec une perte considérable, l’effort des Macédoniens ; mais au quatrième assaut, Alexandre donnant avec sa phalange et faisant jouer de tous côtés les machines, les Macédoniens parvinrent à appliquer des échelles. Une vive émulation se manifeste entre les braves à qui montera le premier. Néoptolème, de la race des Éacides, un des Hétaires, devance les autres : il est suivi par les généraux et par leurs troupes. Des Macédoniens pénètrent dans l’intérieur des remparts, ouvrent les portes aux leurs ; toute l’armée entre : les habitans de Gaza se rallient encore contre l’ennemi maître de la ville, et chacun d’eux n’abandonne son poste qu’avec la vie.

Alexandre réduit à l’esclavage leurs femmes et leurs enfans, remplit la ville d’une colonie de peuples voisins, et s’en fait une place forte pour toute la campagne.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER. Alexandre, selon son projet, pénètre en Égypte et arrive à Péluse en sept jours de marche ; il trouve dans le port plusieurs vaisseaux de sa flotte qui l'avait suivi en côtoyant le rivage.

Le persan Mazacès, établi satrape en Égypte par Darius, apprend l'événement d'Issus, la fuite honteuse de son maître, que la Phénicie, la Syrie et presque toute l'Arabie sont au pouvoir d'Alexandre. N'ayant d'ailleurs point d'armée à lui opposer, il s'empresse de lui ouvrir ses villes et son département.

Alexandre jette une garnison dans Péluse ; fait remonter ses vaisseaux jusqu'à Memphis ; et lui-même, laissant le Nil à sa droite, s'avance vers les déserts, soumet toutes les villes qu'il trouve sur son passage, et arrive à Héliopolis. De-là, traversant le fleuve, il se rend à Memphis ; immole des victimes en l'honneur d'Apis et des autres Dieux, et fait célébrer les combats du gymnase et de la lyre, par les meilleurs acteurs qui lui étaient venus de la Grèce.

De Memphis il descend le fleuve jusqu'à son embouchure, où il s'embarque avec les Hypaspistes, les hommes de trait, les Agriens et la cavalerie des Hétaires ; il passe à Canope, tourne les Palus Maréotides, et aborde au lieu où il devait bâtir Alexandrie.

L’emplacement lui parut propre à fonder une ville dont il présage dès lors la prospérité future. Avide d’en jeter les premiers fondemens, il commença par en dresser le plan, par y marquer les points principaux d’une place publique, et des temples qu’il voulait consacrer aux divinités grecques, et à l’Isis égyptienne ; après avoir déterminé l’étendue de l’enceinte des murs, il sacrifie pour le succès de son entreprise, et obtient les augures les plus favorables.

On raconte à cette occasion un fait qui ne me paraît pas hors de vraisemblance. Alexandre ordonne aux ouvriers de marquer la place des murs à l’endroit qu’il leur indique : ceux-ci n’ayant rien sous la main pour les tracer, l’un d’eux s’avise de prendre la farine des soldats, la répand sur les points désignés par Alexandre, et marque ainsi le plan circulaire des murs de la ville.

Alors les devins, et particulièrement Aristandre de Telmisse, dont les prédictions avaient été souvent confirmées, annoncent à Alexandre qu’un jour toute sorte de biens, et particulièrement ceux de la terre, abonderaient dans cette ville.

Cependant Hégéloque aborde en Égypte avec ses vaisseaux, et rapporte de la Grèce les plus heureuses nouvelles. Les habitans de Ténédos ont quitté, pour le parti d’Alexandre, celui des Perses, où ils avaient été engagés de force. Ceux de Chio ont secoué le joug des tyrans établis par Autophradates et Pharnabase ; ils ont pris Pharnabase lui-même. Il est jeté dans les fers avec Aristonicus, tyran de Méthymnée. Ce dernier s’était réfugie avec cinq vaisseaux

de pirates dans le port de Chio, qu'il croyait encore au pouvoir des Perses, d'après l'assurance des sentinelles avancées qui lui avaient dit que Pharnabase y stationnait avec sa flotte. Tous ces pirates avaient été mis à mort. Hégéloque amenait prisonniers Aristonicus, Apollonidès de Chio, Phisinus et Mégarée, auteurs et fauteurs de la première défection, qui avaient exercé sur l'île une violente tyrannie. Charès était chassé de Mitylène : toutes les autres villes de Lesbos s'étaient rendues par composition. Amphotère, envoyé à Cos avec soixante vaisseaux, avait été reçu par les habitans de cette île, dont il était déjà en possession lors du passage d'Hégéloque. Celui ci amenait tous les prisonniers, excepté Pharnabase, échappé à Cos, des mains de ses gardes.

Alexandre renvoya ces tyrans aux villes respectives, qu'il établit arbitres de leur sort ; mais il fit conduire sous bonne garde, à Éléphantis, ville d'Égypte, Apollonidès et ses complices.

CHAP. 2. Cependant Alexandre eut fantaisie de voir le temple d'Ammon en Lybie, et d'en consulter l'oracle, qui passait pour infaillible. Persée, Hercule même l'avaient interrogé ; l'un, envoyé par Polydecte contre la Gorgone ; l'autre, marchant en Lybie contre Antée, et en Égypte contre Busiris. Alexandre voulait rivaliser de gloire avec ces héros dont il était descendu ; rapportant lui-même son origine à Ammon, puisque la fable faisait remonter à Jupiter celle de Persée et d'Hercule. Son dessein était d'ailleurs de s'instruire de sa destinée, ou du moins, de passer pour en

être instruit. Il s’avança donc le long des côtes jusqu’à Parétonium, et parcourut ainsi la longueur de seize cents stades, dans un désert où l’eau ne lui manqua pas totalement, au rapport d’Aristobule. De là il tourne vers le temple d’Ammon, à travers le désert et les sables brûlans de la Lybie, où il eut éprouvé les horreurs de la soif, sans une pluie abondante qui fut regardée comme un prodige, ainsi que le fait suivant.

Quand le vent du midi souffle dans ces contrées, il élève une si grande quantité de sable, qu’il en couvre les chemins disparus. Alors ces plaines offrent l’aspect d’un océan immense ; ni arbres, ni hauteurs pour se reconnaître ; rien n’indique la route qu’il doit tenir, au voyageur plus malheureux que le nocher, dont les astres du moins dirigent la navigation. Alexandre et les siens étaient dans cet embarras lorsque, au rapport de Ptolémée, deux dragons sifflent et précèdent l’armée. Alexandre accepte l’augure, ordonne d’en suivre la trace qui dirige leur marche vers le temple et leur retour. Aristobule prétend, et son opinion paraît plus généralement adoptée, que ce furent deux corbeaux dont le vol guida l’armée. Je crois bien qu’Alexandre n’arriva que par un prodige ; mais ici, vu là diversité des récits, tout n’est qu’obscurité.

Le temple d’Ammon s’élève au milieu d’un vaste désert et de sables arides ; son enceinte très peu étendue, puisqu’elle n’a que quarante stades dans sa plus grande largeur, est plantée d’arbres qui s’y plaisent, de palmiers et d’oliviers, c’est le seul point de cette immense solitude où

l’œil rencontre un peu de verdure. On y voit jaillir une fontaine remarquable par ce phénomène. Ses eaux, presque glacées à midi, perdent leur fraîcheur à mesure que le soleil baisse, s’échauffent sur le soir, et semblent bouillantes à minuit ; l’aurore les refroidit ensuite, et le midi les glace ; chaque jour est témoin de cet effet. On trouve aussi dans cet endroit un sel fossile que les prêtres de ce temple portent quelquefois en Égypte dans des corbeilles, et dont ils font présent au roi ou à d’autres personnages. Ce sel a la transparence du cristal, ses frustes sont très gros, et excèdent quelquefois trois doigts de longueur. Plus pur que le sel marin, on le réserve en Égypte pour les cérémonies religieuses et pour les sacrifices.

Alexandre admire la beauté du lieu ; consulte l’oracle, en reçoit, dit-il, une réponse favorable, et retourne en Égypte. Selon Aristobule, par le même chemin ; selon Ptolemée, par celui de Memphis qui est le plus court.

Chap. 3. Plusieurs députations grecques viennent trouver Alexandre à Memphis ; chacune obtint ce qu’elle demandait ; il y reçoit une recrue de quatre cents Grecs, soudoyés par Antipater, sous la conduite de Ménétas ; et une autre de cinq cents chevaux thraces, commandés par Asclepiodore. Il sacrifie à Jupiter Basileus ; conduit la pompe avec toutes ses troupes sous les armes, et fait célébrer des jeux dramatiques et gymniques. S’occupant ensuite du gouvernement de l’Égypte, il y établit deux satrapes égyptiens, Doloaspis et Petisis, auxquels il partagea

tout le pays ; mais Petisis n’ayant point accepté, Doloaspis gouverna seul.

Alexandre tire des Hétaires, Pantaléon de Pydne, et Polémon de Pella, qu’il laisse avec garnison, l’un à Memphis, et l’autre à Péluse : le commandement des étrangers soldés fut confié à l’Étolien Lycidas ; Eugnostus, un des Hétaires, leur fut adjoint pour la comptabilité ; Eschyle et Ephippus de Chalcédoine furent chargés de la surveillance ; Apollonius fut nommé satrape de la Lybie voisine, et l’Ecnaucratien Cléomène, de l’Arabie que regarde Héroopolis, avec ordre de ne rien changer à l’administration des impôts qui, levés par les principaux du pays, seraient ensuite versés entre leurs mains. Le commandement des troupes laissées en Égypte, fut remis à Peucestas et à Balacre ; celui de la flotte à Polémon. Balacre, qui était garde de la personne du roi et général de l’infanterie des alliés, fut remplacé dans le premier emploi par Léonnatus, et dans le second, par Calannus. Ombrion de Crète succède, après la mort d’Antiochus, au commandement de la troupe des archers.

Alexandre divisa ainsi entre plusieurs le gouvernement de l’Égypte, frappé de l’importance et des forces du pays, qu’il croyait dangereux de mettre dans les mains d’un seul. Les Romains ont suivi cette politique d’Alexandre, en ne confiant jamais le proconsulat de l’Égypte à un sénateur, mais à un chevalier.

Alexandre fait jeter des ponts sur tous les bras du Nil, et au printemps, part de Memphis pour la Phénicie. Il arrive à

Tyr où sa flotte l'attendait ; sacrifie de nouveau à Hercule, et fait célébrer des jeux gymniques et dramatiques.

Une députation athénienne, Diophante et Achille abordent sur le vaisseau sacré. Les députés des villes maritimes s'y étaient réunis. Alexandre leur accorde leurs demandes, et rend aux Athéniens ceux de leurs concitoyens faits prisonniers à la bataille du Granique.

Sur la nouvelle que des troubles ont éclaté dans le Péloponnèse, il y fait passer Amphotère pour secourir ceux qui avaient tenu constamment pour lui, et refusé d'entrer dans la ligue des Lacédémoniens. Les Phéniciens et les Cypriens doivent, d'après ses ordres, équiper une flotte de cent voiles, qu'Amphotère mènera vers le Péloponnèse.

Pour lui, marchant en avant, il se dirige vers Thapsaque et l'Euphrate, après avoir laissé dans la Phénicie Céranus de Berroée, pour y percevoir les tributs ; Philoxène a la même commission en Asie, en-deçà du Taurus.

Harpalus de Machate, revenu depuis peu de son exil, leur succède dans l'administration du trésor royal. Harpalus, attaché à Alexandre du règne même de Philippe, avait été contraint de fuir avec Ptolémée, Néarque, Érygius et Laomédon son frère, alors qu'Alexandre était devenu suspect à son père, à la suite de la répudiation d'Olympias, remplacée par Eurydice.

Après la mort de Philippe, son fils rappelant tous ses partisans exilés, plaça Ptolémée dans sa garde, et confia ses finances à Harpalus, que sa faible constitution éloignait des

emplois militaires. Érygius eut le commandement de la cavalerie des alliés. Laomédon son son frère, instruit dans les deux langues, parut propre aux détails concernant les prisonniers faits sur les Barbares. Néarque fut nommé satrape de la Lycie et des contrées voisines jusqu'au mont Taurus.

Quelque temps avant la journée d'Issus, les conseils d'un homme pervers, de Tauriscus, qui finit ses jours en Italie auprès d'Alexandre, roi des Épirotes, entraînèrent Harpalus dans sa défection. Retiré à Mégare, Harpalus, sur la promesse qu'Alexandre lui donna d'oublier le passé, retourna vers lui. Loin d'en recevoir aucun mauvais traitement, il fut rétabli dans sa charge.

Ménandre, l'un des Hétaires, fut envoyé satrape en Lydie, et Cléarque lui succéda dans le commandement des troupes étrangères.

Asclépiodore remplaça, dans le gouversement de la Syrie, Arimnas déposé pour avoir usurpé la prérogative royale, alors qu'il fut chargé de faire les préparatifs pour la marche de l'armée au centre de l'Égypte.

Alexandre arrive à Thapsaque au mois hécatombéon ; Aristophane était alors archonte à Athènes.

CHAP. 4. On avait commencé à jeter deux ponts sur l'Euphrate ; mais alors Mazée, chargé par Darius de défendre le fleuve, paraissant sur la rive opposée avec trois mille chevaux, dont deux mille stipendiés Grecs, les Macédoniens craignirent d'abord qu'on achevât cet

ouvrage. Mais à l'approche du conquérant, Mazée ayant pris la fuite avec les siens, on termina les ponts sur lesquels Alexandre passa avec toute son armée.

Il s'avance à travers la Mésopotamie, laissant à sa gauche l'Euphrate et tes montagnes d'Arménie, ne marchant point de l'Euphrate vers Babylone par la route directe, mais choisissant celle qui, plus facile, fournissait abondamment des vivres, des fourrages, et où les chaleurs étaient plus tolérables.

On rencontra quelques éclaireurs de l'armée de Darius qui s'étaient avancés trop avant, on les fit prisonniers : ils annoncèrent que Darius était campé sur les bords du Tigre, dont il se préparait à défendre le passage avec une armée plus nombreuse que celle qui avait combattu dans la Cilicie. Sur ce récit, Alexandre se porte en hâte vers le Tigre. Arrivé sur ses bords, il ne trouve ni Darius ni aucun corps pour l'arrêter ; il passe le fleuve sans autre obstacle que la rapidité de son cours : l'armée campe sur la rive.

Il y eut alors une éclipse totale de lune. Alexandre fit sacrifier à cet astre, à la terre et au soleil, dont la conjonction produit les éclipses. Aristandre de s'écrier que cet augure était heureux et promettait le succès des armes d'Alexandre ; qu'il fallait combattre dans ce mois, que les sacrifices assuraient la victoire.

On décampe ; on traverse l'Assyrie, ayant le Tigre à droite, et à gauche les montagnes des Gordiens.

Le quatrième jour, des coureurs annoncent que l’on découvre dans la campagne la cavalerie de l’ennemi, dont ils n’ont pu reconnaître le nombre.

Alexandre dispose son ordre de bataille. De nouvelles reconnaissances arrivent à toutes brides, et rapportent que ce qu’on a pris pour la cavalerie ennemie n’est qu’un détachement de mille hommes.

Prenant alors avec lui l’Agéma, une compagnie des Hétaires, et l’avant-garde légère des Péones, il se porte à leur rencontre, en donnant ordre à l’armée de le suivre au petit pas.

À l’approche d’Alexandre, la cavalerie persane se débande ; il les presse, un grand nombre échappe ; plusieurs mal servis par leurs chevaux, sont tués ; d’autres sont faits prisonniers, et l’on apprend d’eux que Darius n’est pas loin à la tête d’une puissante armée.

On y comptait les Indiens auxiliaires, peuples voisins de la Bactriane ; ceux mêmes de la Bactriane et de la Sogdiane, conduits par leur satrape Bessus ; et les Saques, famille des Scythes de l’Asie, indépendans mais alliés de Darius, tous archers à cheval sous le commandement de Mabacès.

Barsaétès, satrape des Arachotes, amenait avec eux les Indiens montagnards. Satibarzanes commandait les Ariens ; Phrataphernes, la cavalerie des Parthes, des Hyrcaniens et des Topyriens ; Atropatès, les Mèdes joints aux Cadusiens, aux Albaniens, et aux Sacesiniens.

Les habitans des bords de la mer Rouge étaient conduits par Orontobates, Ariobarzanes et Orxinès ; les Susiens, les Uxiens, par Oxatre ; les Babyloniens, les Sitaciniens et les Cariens, par Bupare ; les Arméniens, par Oronte et Mithraustes ; les Cappadociens, par Ariacès ; ceux de la Cœlo-Syrie et de la Mésopotamie, par Mazée.

On élevait le nombre des fantassins à un million, celui des cavaliers à quarante mille ; celui des chars armés de faux à deux cents. Il y avait peu d'éléphans, on en comptait quinze amenés des contrées en-deçà de l'Indus.

Darius vint camper avec toutes ces troupes dans la plaine de Gaugamèle, près du fleuve Boumade, à six cents stades de la ville d'Arbelles, en rase campagne. Il avait eu le soin de faire aplanir toutes les inégalités du terrain qui auraient pu empêcher la manœuvre des chars ou de la cavalerie. En effet, ses courtisans attribuaient la défaite d'Issus à la difficulté des lieux ; Darius les crut facilement.

Instruit de ces dispositions par les prisonniers, Alexandre fit halte à l'endroit même où il était : il retint pendant quatre jours ses troupes au camp pour les refaire, et s'y fortifia. En effet, il avait résolu d'y laisser les bagages, les soldats inutiles, et de mener ses troupes à l'ennemi sans autre équipage que leurs armes. L'armée s'ébranle vers la seconde veille de la nuit pour engager l'action générale au lever de l'aurore.

Sur la nouvelle de l'approche d'Alexandre, Darius se prépare au combat. Alexandre s'avance en ordre de bataille. Les armées n'étaient éloignées que de soixante stades, et ne

se découvraient point encore ; en effet, elles étaient séparées par des hauteurs. Dès qu'Alexandre y fut arrivé, apercevant les Barbares, il fait halte ; et rassemblant les Hétaires, les chefs de l'armée, et les commandans des troupes macédoniennes et étrangères, il mit en délibération s'il ferait donner de suite la phalange sur l'ennemi, ce qui était l'avis du plus grand nombre ; ou s'il camperait dans cet endroit, selon le conseil de Parménion ; qu'alors on reconnaîtra les lieux et les environs, les embuscades ou les pièges cachés, les dispositions et l'ordonnance de l'ennemi. L'avis de Parménion l'emporta. L'armée campa en ordre de bataille.

Alexandre, prenant avec lui les troupes légères et la cavalerie des Hétaires, fait le tour des lieux qui devaient être le théâtre du combat.

Dé retour, il rassemble de nouveau le conseil : « Braves guerriers, je n'enflammerai point votre courage par des discours, vos propres exploits vous parlent assez haut. Allez, dites seulement aux soldats qu'il ne s'agit plus ici de la conquête de la Cœlo-Syrie, de la Phénicie ou de l'Égypte, mais de l'empire de l'Asie à qui cette journée doit donner un maître. Ce peu de mots suffit à des héros éprouvés. Souvenez-vous seulement d'observer l'ordre déterminé ; gardez le silence tant qu'il sera nécessaire ; et qu'on ne pousse un cri général que dans le moment décisif ; soyez attentifs à recevoir l'ordre, et prompts à l'exécuter. Que chacun sache qu'il est responsable d'un succès qu'il peut assurer, que la négligence seule ferait perdre. »

Après avoir ainsi animé les chefs en peu de mots, et lui-même plein de confiance en leur résolution et leur courage, il fait prendre à ses soldats des alimens et du repos.

On assure que Parménion se rendit à la tente d'Alexandre, et lui conseilla d'attaquer les Perses pendant la nuit, où l'ombre et la surprise augmenteraient le désordre de l'ennemi. Mais Alexandre à haute voix, et de manière à être entendu de ceux qui l'entouraient : « Il serait honteux de dérober la victoire ; c'est ouvertement, et non par un détour que je veux triompher. » On trouva plus d'héroïsme que d'orgueil dans ce mot, à mon avis, plein de prudence.

En effet, dans la nuit, au milieu même de l'inégalité des armes, il peut arriver de ces accidens imprévus qui, funestes au plus fort, rangent tout-à-coup la victoire du côté le plus faible, et de la manière la plus imprévue. La valeur d'Alexandre devait préférer d'être exposée au grand jour. Darius vaincu dans une attaque nocturne, n'en aurait conçu aucune humiliation. D'un autre côté, en supposant que les Macédoniens eussent été repoussés, l'ennemi connaissait parfaitement tous les lieux dont il disposait, tandis qu'engagés sur un terrain inconnu les Grecs auraient eu à se défendre non seulement contre les vainqueurs, mais encore contre les prisonniers dont la multitude pouvait les accabler, je ne dirai point seulement en cas d'échec, mais même en cas d'avantage peu marqué. Je trouve, d'après ces considérations, autant de sagesse que de grandeur dans la réponse d'Alexandre.

CHAP. 5. Darius resta rangé en bataille toute la nuit. Il avait négligé de fortifier son camp, et il craignait une surprise. Rien ne nuisit davantage à son parti que cette longue attente sous les armes. Cette crainte qui se réveille à l'approche d'un grand combat, avait depuis long-temps pénétré dans le cœur de ses troupes.

Telles furent les dispositions de Darius : on retrouva ce plan après la bataille, si l'on en croit Aristobule.

À la gauche la cavalerie de la Bactriane avec les Dahes et les Arachotes ; près d'eux la cavalerie et l'infanterie persanes, confondues. Les Perses, appuyés sur les Susiens, les Susiens sur les Cadusiens, s'étendaient depuis la pointe de l'aile gauche jusqu'au milieu du corps de bataille.

À la droite, les Cœlo-Syriens et les habitans de la Mésopotamie soutenus par les Mèdes, ensuite les Parthes et les Saques ; enfin les Topyriens et les Hyrcaniens touchant aux Albaniens et aux Sacesiniens qui venaient rejoindre le centre où Darius paraissait au milieu de sa famille et des nobles de son empire, entouré des Indiens, des Cariens Anapastes, et des archers Mardes.

Les Uxiens, les Babyloniens, les Sitaciniens et les habitans des bords de la Mer rouge étaient rangés derrière sur une seconde ligne.

Darius avait protégé son aile gauche, en face de la droite d'Alexandre, par la cavalerie Scythe, mille Bactriens, et cent chars armés de faux. Cinquante autres et la cavalerie de l'Arménie et de la Cappadoce étaient au devant de l'aile

droite. Un pareil nombre de chars armés de faux et les éléphans couvraient le centre où Darius avait encore rassemblé autour de lui l'infanterie grecque à sa solde, la seule qu'il put opposer à la phalange macédonienne.

Alexandre disposa son armée dans l'ordre suivant : sa droite était composée de la cavalerie des Hétaires ; au premier rang la compagnie royale, sous les ordres de Clitus : ensuite celles de Glaudias, d'Ariston, de Sopolide, d'Héraclite, de Démétrius, de Méléagre, et enfin d'Hégéloque. Philotas eut le commandement général de cette cavalerie.

Elle était appuyée sur l'infanterie, formée de la phalange macédonienne : on y distinguait l'Agéma, les Hypaspistes conduits par Nicanor ; les bataillons de Cœnus, de Perdiccas, de Méleagre, de Polysperchon, d'Amyntas, qui, envoyé en Macédoine pour des recrues, avait été remplacé alors par Simias.

À la gauche de la phalange, la troupe de Cratérus. Il commandait toute l'infanterie de cette aile, et Parménion en dirigeait toute la cavalerie composée des alliés sous les ordres d'Érigius, et des chevaux Thessaliens sous ceux de Philippe. Parménion avait autour de lui l'élite thessalienne, les Pharsaliens.

Tel était le front de la bataille. Derrière s'étendait une seconde ligne mobile dont les chefs avaient ordre de faire volte face, si les Perses tentaient d'envelopper l'armée ; ils devaient étendre ou resserrer leur phalange au besoin.

À la droite, près les compagnies royales, étaient disposés la moitié des Agriens sous les ordres d'Attalus, ensuite les archers macédoniens sous ceux de Brison, soutenus des vieilles bandes étrangères conduites par Cléandre. Devant les Agriens on avait jeté la cavalerie légère et les Péones, commandés par Arétès et Ariston, et en avant était la cavalerie étrangère sous Ménidas. Le front de l'aile droite était couvert par l'autre moitié dès Agriens, des hommes de traits et des frondeurs sous Balacre, en face des chars armés de faux. Ménidas et sa troupe eurent l'ordre de prendre l'ennemi en flanc, s'il cherchait à les tourner. Telle était la disposition de l'aile droite.

À la pointe de l'aile gauche, sur un front oblique, les Thraces de Sitalcès, la cavalerie alliée conduite par Cœranus, et celle des Odrisiens par Agathon ; en avant la cavalerie des étrangers à la solde, sous Andromaque ; l'infanterie thracienne couvrait les bagages.

Toute l'armée d'Alexandre montait à sept mille chevaux et quarante mille hommes de pied.

Les armées s'étant approchées, Darius et le centre qu'il occupait se trouvèrent en face d'Alexandre et des compagnies royales. Alexandre appuie sur sa droite ; les Perses suivent ce mouvement et font déborder leur aile gauche.

Déjà la cavalerie scythe atteignait celle qui couvrait le front d'Alexandre, sans qu'il s'en occupât ; il suivait sa direction, et il était déjà arrivé à l'endroit du terrain aplani par les Perses, lorsque Darius, craignant que les

Macédoniens ne vinssent à s'étendre sur un sol plus inégal où ses chars armés de faux ne pourraient rouler, ordonne à ceux qui couvraient son aile gauche d'investir la droite de l'ennemi pour empêcher Alexandre de s'étendre. Celui-ci les fait attaquer par Ménidas. Cependant la cavalerie des Scythes et des Bactriens se porte à leur rencontre en plus grand nombre ; Alexandre la fait charger par le corps d'Arétès, les Péones et les étrangers.

Les Barbares plient ; des Bactriens, accourant à leur secours, les ramènent au combat, qui devient sanglant. Les Macédoniens y perdent beaucoup de monde, l'ennemi ayant sur eux l'avantage du nombre, et la cavalerie Scythe celui des armes défensives. Cependant ils soutiennent le choc avec courage, et, réunissant leurs forces, ils mettent l'ennemi en désordre. Alors les Barbares font rouler contre Alexandre les chars armés de faux pour rompre sa phalange ; mais leur espoir fut trompé. En effet, dès qu'ils s'ébranlaient, les Agriens et les frondeurs de Balacre faisaient pleuvoir sur les conducteurs une grêle de traits, les précipitaient des chars, saisissaient les rênes et tuaient les chevaux. Quelques-uns traversèrent les rangs, qui s'étaient ouverts à leur passage, suivant l'ordre d'Alexandre ; ils ne reçurent et ne firent aucun dommage ; ils tombèrent au pouvoir des Hypaspistes et des Hippocomes.

Darius ébranle toute son armée. Alexandre pousse à la tête de son aile droite, et ordonne à Arétès de se porter sur la cavalerie ennemie prête à la tourner. À peine Alexandre vit le corps d'Arétès qui venait soutenir les siens ébranlés,

s’ouvrir les premiers rangs des Barbares, qu’il se précipite de ce côté. Formant le coin avec la cavalerie des Hétaires et la phalange, il fond à pas redoublés, et à grands cris, sur Darius. La mêlée dura peu ; Alexandre et sa cavalerie pressent les Perses de toutes parts, les frappent au visage. La phalange serrée, hérissée de fer, les accable. Darius lui-même sent redoubler une terreur qu’il éprouvait depuis long-temps, il cède à Alexandre et fuit le premier. La cavalerie perse, qui tournait l’aile droite des Macédoniens, est mise en déroute par Arétès qui en fait un grand carnage.

Simias, apprenant que l’aile gauche des Grecs a du désavantage, cesse de suivre Alexandre et fait halte. En effet, le front ayant été ouvert, une partie de la cavalerie indienne et persane s’était fait jour jusque aux bagages des Macédoniens, où le désordre fut extrême. Les Perses y accablèrent les Grecs surpris, sans armes, et qui ne pensaient pas que l’on pût rompre les deux lignes qui les séparaient de l’ennemi. Ajoutez que les prisonniers qu’ils gardaient se tournèrent contre eux. Les chefs de la seconde ligne, à la nouvelle de ce désordre, font volte face, et, prenant les Perses à dos, en tuent une partie embarrassée dans les bagages, et mettent le reste en fuite.

L’aile droite de Darius qui ignorait sa fuite, enveloppant la gauche d’Alexandre, prenait Parménion en flanc. Dans le premier embarras, Parménion envoie prévenir Alexandre du danger où il se trouve, et lui demande du secours. Alexandre cesse de poursuivre l’ennemi, et, revenant à la tête des Hétaires, se porte vivement sur l’aile droite des

Barbares, mais donne dans une partie de la cavalerie ennemie qui fuyait, composée des Parthes, des Indiens et des Perses les plus braves : le choc fut des plus terribles ; car les Barbares, se retirant en ordre de marche et en masse, tombent sur Alexandre non plus à coups de javelots ou en développant leurs manœuvres accoutumées, mais en le pressant de front et de tout le poids de leur choc, combattant en désespérés, comme des gens qui ne disputent plus la victoire, mais leur propre vie.

Il périt dans cette action soixante Hétaires ; Héphestion, Cœnus et Ménidas furent blessés.

Alexandre l'emporta. Il n'échappa que ceux qui se firent jour à travers ses rangs. Il arrive à l'aile droite ; l'avantage était rétabli par la valeur de la cavalerie thessalienne, qui rendait la sienne inutile.

Il se remet à la poursuite de Darius, et ne s'arrête qu'à la nuit.

Parménion poussait aussi de son côté les fuyards.

Alexandre, après avoir passé le Lycus, y campe pour faire rafraîchir les chevaux et les soldats.

Parménion s'empare du camp des Barbares, de tout le bagage, des éléphans et des chameaux.

Alexandre, ayant laissé reposer sa troupe, part vers le milieu de la nuit pour Arbelles, où il espère surprendre Darius et tous ses trésors. Il y arrive le lendemain, après avoir poursuivi les fuyards l'espace de six cents stades.

Darius avait traversé Arbelles sans s’y arrêter, mais il y avait laissé ses trésors, son char et ses armes, dont Alexandre s’empara.

Alexandre ne perdit dans ce combat que cent hommes et environ mille chevaux percés de coups ou excédés de fatigues. Presque la moitié de cette perte fut du côté des Hétaires. Du côté des Barbares on compta, dit-on, trois cent mille morts, et le nombre des prisonniers fut encore plus considérable. On s’empara des éléphans et de tous les chars qui n’avaient point été brisés.

Telle fut l’issue de ce combat qui confirma la prédiction d’Aristandre.

CHAP. 6. Darius se retira précipitamment à travers les montagnes de l’Arménie vers les Mèdes, accompagné des Bactriens échappés l’ennemi, des Perses alliés à sa famille, et de quelques Mélophores : il fut joint par deux mille stipendiaires étrangers, sous la conduite de Paron Phocéen et de Glaucus d’Étolie.

Le vaincu prenait la route de la Médie, dans la pensée qu’Alexandre suivrait celle de Suse et de Babylone, parce qu’il y trouverait des vivres et plus de facilités dans sa marche. Babylone et Suse étaient, en quelque sorte, le prix de la victoire ; et la route de la Médie était difficile à tenir pour une grande armée.

Il ne se trompa point ; Alexandre en sortant d’Arbelles marcha sur Babylone. Près de ses murs il range son armée en bataille. Tous les habitans sortent à sa rencontre,

précédés des prêtres et des magistrats, et lui livrant la ville et la citadelle, apportent des présens, des trésors.

Le conquérant entre dans Babylone ; il ordonne de relever les temples détruits par Xerxès, particulièrement celui de Bélus, auquel les Babyloniens rendent un culte spécial.

Mazée est nommé satrape ; Apollodore d'Amphipolis, commandant des troupes. Asclépiodore est chargé du recouvrement des tributs ; Mythrinès, qui avait livré la ville de Sardes, obtient le gouvernement de l'Arménie.

Alexandre a des conférences avec les mages, les consulte sur tout ce qui concerne la restauration des temples, et sacrifie, d'après leurs conseils, à Bélus.

Il marche vers Suse. Le fils du satrape vient à sa rencontre avec un courrier, de Philoxène qu'Alexandre avait dépêché à l'issue du combat vers cette ville, lequel lui annonce que Suse et ses trésors sont en son pouvoir.

Alexandre arrive en cette ville le vingtième jour de marche ; il s'empare des trésors ; l'argent seul montait à cinquante mille talens. Parmi les meubles de prix, on trouva plusieurs objets que Xerxès avait enlevés de la Grèce, entre autres les statues d'airain d'Harmodius et d'Aristogiton. Alexandre les renvoya aux Athéniens : on les voit encore aujourd'hui dans le Céramique, du côté où l'on monte vers la ville, vis-à-vis le temple de Cybèle, près l'autel des Eudanemiens qui s'élève dans le portique connu de tous les initiés aux mystères d'Éleusis.

Alexandre fait célébrer, selon l'usage des Grecs, une fête aux flambeaux et des jeux gymniques. Il nomme satrape des Susiens Abulites, Persan ; laisse le commandement de la citadelle à Mazare, l'un des Hétaires ; celui de toutes les troupes, à Archelaüs, et marche vers les Perses. Il envoie Ménès vers les côtes de la Syrie, de la Phénicie et de la Cilicie, en qualité de satrape, et lui remet trois mille talens, avec ordre d'en faire passer à Antipater autant qu'il sera nécessaire pour soutenir la guerre contre les Lacédémoniens.

Amyntas arrive avec les troupes levées en Macédoine. Alexandre jeta la cavalerie dans les cadres des Hétaires, et les fantassins dans ceux de l'infanterie, par ordre de nations. Ensuite il divisa en deux corps, placés à chaque aile, celui de la cavalerie qui, jusque-là n'en avait forme qu'un seul. Il leur donna pour chefs les plus vaillans des Hétaires.

Alexandre part de Suse avec son armée, traverse le Pasitigre et entre dans le pays des Uxiens. Ceux d'entre eux qui habitaient les plaines et soumis à la domination des Perses se rendirent. Les montagnards indépendans annoncent au Macédonien qu'il ait à leur payer le tribut qu'ils exigeaient des rois de Perse pour le passage. Mais Alexandre : « Je vous conseille de vous rendre dans ces défilés où vous devez m'arrêter ; c'est là que vous recevrez le tribut. »

Il prend avec lui ses gardes, les Hypaspistes et huit mille hommes du reste de l'armée, et se dirigeant de nuit par un chemin détourné, ayant pour guide des Susiens, il franchit

en une marche des défilés inaccessibles, pénètre dans un bourg des Uxiens, les surprend ; plusieurs sont tués dans leurs lits, les autres se dispersent dans les montagnes ; le vainqueur fait un butin considérable. Il marche précipitamment vers les gorges où il avait donné rendez-vous aux Uxiens pour recevoir le tribut. Cratérus qu'il a détaché en avant a dû occuper les hauteurs pour fermer la retraite à l'ennemi ; lui-même, il double le pas, s'empare des défilés, range ses troupes et fond sur les Barbares avec tout l'avantage du lieu.

Consternés de la rapidité d'Alexandre, privés du poste sur lequel ils comptaient, les Barbares fuient sans en venir aux mains. Une grande partie périt sous le fer des Macédoniens qui les poursuivent, une autre dans les précipices ; le plus grand nombre se sauvant sur les montagnes où Cratérus les a devancés, y reçoivent la mort. Ainsi payés de leur audace, les Uxiens eurent beaucoup de peine à obtenir d'Alexandre qu'il leur laissât leurs terres à la condition d'un tribut annuel.

Ptolémée rapporte que la mère de Darius supplia en leur faveur Alexandre, et obtint qu'ils conserveraient leurs possessions, mais à condition qu'ils paieraient en tribut annuel cent chevaux, cinq cents bêtes de charge et trente mille têtes de bétail : les Uxiens ne connaissant ni l'argent, ni l'agriculture, et étant un peuple nomade.

Alexandre renvoie ensuite en Perse, par la grande route, les bagages, la cavalerie thessalienne, celle des alliés et des

étrangers, et les troupes pesamment armées sous la conduite de Parménion.

Prenant avec lui l'infanterie macédonienne, la cavalerie des Hétaires, celle des éclaireurs, les Agriens et les archers, il s'avance rapidement par les montagnes.

Arrivé aux Pyles persiques, il y trouve le satrape Ariobarzane à la tête de quarante mille hommes, et de sept cent chevaux retranchés dans les gorges dont il a ferme l'entrée par un mur.

Alexandre campe aux pieds, et dès le lendemain entreprend l'attaque. La position du lieu la rendait difficile ; les Macédoniens étaient criblés de blessures par les traits ou par le jeu des machines : Alexandre fit suspendre l'action.

Quelques-uns des prisonniers lui promettent alors de le mener par un chemin détourné. Instruit de la difficulté de ce passage, il laisse Cratérus dans le camp avec la troupe qu'il commande, celle de Méléagre, quelques archers et cinq cents chevaux. Il lui ordonne de livrer l'assaut, dès qu'il sera instruit par le son des des trompettes du passage effectué, et de l'attaque qu'il livrera aux Perses. Lui-même, à la tête des Hypaspistes, des troupes de Perdiccas, des plus habiles archers, de la première compagnie de ses Hétaires, renforcée par un peloton de cavalerie, s'avance pendant la nuit à cent stades, fait un détour et s'approche des Pyles.

Amyntas, Philotas et Cœnus conduisent le reste de l'armée par la plaine. Ils doivent jeter un pont sur le fleuve qui leur ferme l'entrée de la Perse.

Alexandre poursuit sa route rapidement et presque toujours à la course, malgré les difficultés. Arrivé avant le jour au premier poste des Barbares, il égorge les gardes avancées, traite de même le second poste ; ceux du troisième fuient à son approche, non dans le camp d'Ariobarzane, mais sur les hauteurs où la crainte les pousse ; de sorte qu'au point du jour Alexandre attaque à l'improviste le camp de l'ennemi. À peine on parut devant les retranchemens, que Cratérus, averti par l'éclat des trompettes, donne l'assaut. L'ennemi épouvanté fuit sans en venir aux mains ; pressés de tous côtés, et par Alexandre et par ceux de Cratérus, beaucoup tentent de regagner leurs retranchemens, mais les Macédoniens s'en étaient emparés par les soins de Ptolémée, qu'Alexandre, dans l'attente de l'événement, y avait détaché avec trois mille hommes d'infanterie. La plupart des Barbares tombèrent sous les coups des Macédoniens ; la terreur s'emparant des autres, ils fuient à travers les précipices où ils périrent. Ariobarzane, avec quelques chevaux, se sauve dans les montagnes.

Alexandre se reportant rapidement vers le gros de l'armée, traverse le pont que les siens avaient jeté, et s'avance à grandes journées dans la Perse, pour ne point laisser, à ceux qui gardaient le trésor royal, le temps de le piller avant son arrivée. Il s'empare également de l'argent que Cyrus l'ancien avait accumulé à Persépolis.

Alexandre établit Phrasaorte satrape des Perses, et brûle le palais des rois, contre l'avis de Parménion qui demande

en vain qu’on l’épargne. C’était, disait-il, ruiner sans aucun avantage ses conquêtes ; c’était aigrir les Asiatiques qui s’imagineraient qu’Alexandre n’avait d’autre but que de ravager l’Asie sans vouloir la conserver. Mais celui-ci : « Une armée perse est venue en Grèce, a détruit Athènes, brûlé nos temples, dévasté tout le pays ; je dois cette vengeance aux Grecs. »

Alexandre en agit ici avec peu de prudence, et ne vengea nullement l’outrage que les anciens Perses avaient fait à la Grèce.

CHAP. 7. Alexandre apprend que Darius s’est retiré dans la Médie, il y vole.

En effet, telle était la résolution de celui-ci : qu’Alexandre s’arrête à Suse et à Babylone ; Darius attendrait, chez les Mèdes, les révolutions que pourraient éprouver les affaires du conquérant. Que s’il était poursuivi par l’armée victorieuse, il fuirait chez les Parthes, chez les Hyrcaniens, et même jusque dans la Bactriane, dont il ravagerait tout le pays pour ôter à l’ennemis les moyens de le poursuivre long-temps. Il envoie donc aux pyles caspiennes les femmes, le bagage et tout l’attirail qu’il traînait à sa suite, et s’arrête à Ecbatane avec le peu de troupes qu’il a pu ramasser.

Alexandre, marchant à sa poursuite, tombe sur le pays des Parétaques, s’en empare et leur laisse pour satrape Oxathres qui avait déjà gouverné Suse en cette qualité.

On lui annonce en chemin que Darius vient à sa rencontre, qu'il veut encore une fois tenter la fortune des armes ; que les Scythes et les Cadusiens se sont réunis aux Perses ; Alexandre laisse derrière lui tout le bagage avec ordre de le suivre, et marche avec toutes ses troupes, rangées en bataille, vers la Médie, où il arrive le douzième jour. Il reçoit alors des nouvelles contraires : il apprend que Darius n'a d'autre espoir que dans la fuite ; il redouble d'ardeur à le poursuivre. À trois journées d'Ecbatane, Bisthanes, fils d'Ochus qui avait régné en Perse avant Darius, vient au-devant d'Alexandre, et, lui annonce que celui-ci a pris la fuite depuis cinq jours avec neuf mille hommes, dont six mille fantassins, emportant de la Médie sept mille talens.

Arrivé à Ecbatane, Alexandre renvoie vers les côtes la cavalerie thessalienne et des autres alliés, sous la conduite d'Épocillus, escortés de quelques chevaux, parce qu'il retint les leurs. Il ajouta deux mille talens à leur solde, et ne garda près de lui que ceux d'entre eux qui voulurent y rester ; ils se trouvèrent en assez grand nombre. Il écrit à Ménès de fournir aux autres les bâtimens nécessaires pour les conduire vers l'Eubée. Il donne ordre à Parménion de rassembler tous les trésors de la Perse dans le fort d'Ecbatane, sous la garde d'Harpalus, et de plusieurs affidés qui défendraient la place avec six mille Macédoniens et quelques chevaux ; Parménion doit passer ensuite en Hyrcanie par le territoire des Cadusiens avec les

étrangers, les Thraces et le reste de la cavalerie, excepté celle des Hétaires.

Alexandre écrit à Clitus, commandant les compagnies royales, et qu'une maladie retenait à Suse, de venir le rejoindre chez les Parthes, en prenant à son passage les Macédoniens laissés à Ecbatane. Lui-même, à la tête de la cavalerie des Hétaires, des troupes légères, des chevaux étrangers à sa solde, sous la conduite d'Érigius, de la phalange macédonienne, hors ceux laissés à la garde du trésor, des archers et des Agriens, poursuit vivement Darius.

La marche forcée lui fit laisser un grand nombre de malades sur la route, et perdre beaucoup de chevaux. Loin de ralentir sa course, il arrive le onzième jour à Rhagues. Le douzième l'eût conduit aux Pyles caspiennes ; mais Darius les avait déjà passées ; partie de ceux qui l'accompagnaient dans sa fuite se retirèrent dans leurs foyers, partie vinrent se rendre à Alexandre qui, perdant tout espoir d'atteindre Darius, demeura cinq jours à Rhagues pour donner du repos à ses troupes. Il nomme satrape de Médie Oxydatès, que Darius avait pris et laissé à Suse dans les fers, ce qui lui concilia l'amitié d'Alexandre.

Il marche avec son armée vers les Parthes, fait la première halte aux Pyles caspiennes, les passe le lendemain, et pénètre dans un pays cultivé. Mais apprenant qu'il avait un désert intérieur à traverser, il envoie Cœnus fourrager avec quelques chevaux et quelques fantassins pour approvisionner l'armée.

Cependant Bagistanes, un des premiers de Babylone, et Antibelus, un des fils de Mazée, arrivent de l'armée de Darius. Ils annoncent que ce prince est arrêté par Nabarzanes qui accompagnait sa fuite, à la tête de mille chevaux, et que Bessus, satrape de la Bactriane, ainsi que Brazas, satrape des Arachotes et des Drangues, le retiennent prisonnier.

À cette nouvelle, Alexandre crut devoir redoubler sa marche. Il prend avec lui ses Hétaires, des chevaux légers, l'élite de son infanterie, et part sans attendre le retour de Cœnus. Il laisse à Cratérus le commandement du reste de l'armée, avec ordre de le suivre à petites journées.

Les siens ne portent que leurs armes, et des vivres pour deux jours.

Il marche toute la nuit et ne s'arrête que le lendemain à midi, pour faire reposer le soldat. Continuant sa route vers le soir, il arrive au point du jour, et ne trouve point l'ennemi dans le camp d'où était parti Bagistanes. On lui confirme que Darius, prisonnier de Bessus, est traîné sur un char ; que celui-ci a été porté au commandement par la cavalerie Bactriane, et les autres Barbares. Artabase, ses enfans et les Grecs toujours fidèles à Darius, n'approuvant ni ne pouvant empêcher cette trahison, s'étaient retirés sur les montagnes, sans vouloir reconnaître Bessus. Le projet des autres était, si Alexandre les poursuivait, de lui livrer Darius, et d'obtenir grâce à ce prix ; sinon de lever le plus de troupes qu'ils pourraient, et de se partager l'empire, qu'ils se garantiraient réciproquement. Bessus les commandait pour l'instant,

comme parent de Darius, et satrape du pays dans lequel ils se trouvaient.

Cette nouvelle ranime l'ardeur d'Alexandre ; malgré les fatigues que ses troupes et ses chevaux avaient éprouvées dans une longue route, il force sa marche toute la nuit, et le jour suivant, à midi, il arrive près d'un bourg où les fuyards avaient campé la veille.

Il apprend que les Barbares doivent marcher de nuit. Il peut les couper par un chemin plus court, mais il n'y trouvera point d'eau : n'importe, il s'y fait conduire. Son infanterie ne pourrait suivre les chevaux ; cinq cents cavaliers cèdent les leurs à autant de fantassins d'élite, et à leurs officiers qui les montent, sans changer d'armes. Nicanor, commandant les Hypaspistes, Attalus, chef des Agriens, et quelques autres légèrement armés, suivent la route qu'on prise les fuyards ; le reste de l'infanterie marche en bataillon carré.

Alexandre part sur le soir, et court à toutes brides. Après un chemin de quatre cents stades, au point du jour il atteint les Barbares qui fuyaient en désordre et sans armes. Peu lui résistent : à son aspect, la plupart se sauvent sans combattre ; quelques-uns périssent dans l'action ; tout le reste prend la fuite.

Cependant Bessus et ses complices entraînent Darius. Dès qu'ils se virent pressés par Alexandre, Satibarzane et Barzaente massacrent Darius, le laissent mourant, et s'échappent avec six cents chevaux.

À l’arrivée d’Alexandre, Darius n’était plus. Le vainqueur envoie son corps aux Perses pour recevoir la sépulture et les honneurs funèbres rendus à ses prédécesseurs. Il établit satrape des Parthes et des Hyrcaniens, le Parthe Ammynape qui, de concert avec Mazacès, lui avait livré l’Égypte ; et lui adjoint Tlepolème, un des Hétaires.

Ainsi périt Darius, à l’âge de cinquante ans, Aristophon étant Archonte à Athènes, dans le mois hécatombœon. Ce prince faible et peu versé dans l’art militaire n’opprima point ses peuples : attaqué par les Grecs et les Macédoniens, il n’en eut pas le temps ; et quand il en aurait eu la volonté, ses propres périls suffisaient pour l’en détourner. Il fut malheureux pendant tout le cours de sa vie, et son règne ne fut qu’un enchaînement de calamités.

En effet, la guerre commença par la défaite de ses satrapes sur le Granique ; il perd l’Ionie, l’Éolie, les deux Phrygies, la Lydie et la Carie, à l’exception d’Halicarnasse qui lui fut bientôt enlevée, ainsi que toutes les côtes maritimes jusqu’à la Cilicie. Battu complètement lui-même près d’Issus, il voit sa mère, sa femme et ses enfans tomber au pouvoir de l’ennemi ; dépouillé de la Phénicie et de l’Égypte, il livre la bataille d’Arbelles, s’enfuit des premiers, et perd une armée innombrable, l’élite de vingt nations. Fugitif, banni dans son empire, dénué de tout secours, roi en même temps et captif de ses sujets, il est traîné avec ignominie par les compagnons de sa fuite, qui le trahissent et l’égorgent. Et, par un contraste étrange, on le

voit obtenir, après sa mort, des obsèques magnifiques, ses enfans une éducation convenable ; et Alexandre devenir son gendre.

CHAP. 8. Prenant ensuite les troupes qu'il avait laissées en arrière, Alexandre marche vers l'Hyrcanie, située à gauche du chemin qui conduit dans la Bactriane. Ce pays en est séparé par de hautes montagnes couvertes de bois, et s'étend à l'opposite jusqu'aux bords de la mer Caspienne. Avide de subjuguer les Pagres, plus encore de poursuivre les Grecs stipendiaires de Darius qu'on lui dit être réfugiés dans leurs montagnes, Alexandre divise son armée en trois corps, prend avec lui le plus nombreux et le plus légèrement armé, et marche par les routes les plus courtes et les plus difficiles ; il envoie Cratérus contre les Tapuriens avec sa troupe, celle d'Amyntas, quelques chevaux et quelques archers ; Érigyus doit conduire les étrangers, le reste de la cavalerie et de toute l'armée, les chariots et les bagages, par le chemin plat qui était le plus long.

Alexandre franchit les premières hauteurs, il y campe. Prenant ensuite les Hypaspistes, l'élite de la phalange macédonienne, et quelques archers, il aborde le passage le plus difficile, laissant derrière lui des gardes partout où il craignait que sa suite ne fût inquiétée par les Barbares des montagnes. Il passe les défilés avec ses archers, et campe dans la plaine aux bords d'une petite rivière.

Là, Nabarzanes Chiliarque, Phradapherne, satrape des Parthes et de l'Hyrcanie, et quelques Perses, les premiers de la cour de Darius, viennent trouver Alexandre et se

soumettre. Il demeura campé quatre jours dans cet endroit où tous ceux de sa suite le rejoignirent sans avoir été inquiétés, sinon les Agriens de l'arrière-garde ; mais ils repoussèrent facilement à coups de traits les Barbares qui étaient venus fondre sur eux.

Alexandre pénètre dans l'Hyrcanie et marche vers Zadracarte. Cratérus y arrive presque en même temps, sans avoir joint les Grecs à la solde de Darius ; mais il a soumis par force ou par composition tout le pays qu'il a parcouru. Érygius se réunit à eux avec tout le bagage. Bientôt Artabaze, avec ses trois fils, Cophène, Aribarzanes et Arsame se rendent près d'Alexandre, suivis d'une députation des Grecs de leur parti, et d'Autophradates, satrape des Tapuriens. Alexandre conserve ce dernier dans sa place, accueille avec honneur Artabaze et ses enfans, par égard pour leur dignité et leur fidélité envers Darius. Il répondit aux députés Grecs demandant être reçus dans son parti, qu'il ne traiterait point avec eux ; qu'ils avaient violé indignement la loi de leur patrie qui défendait aux Grecs de prendre parti contre les Grecs pour des Barbares ; qu'ils n'avaient qu'à se rendre à discrétion, ou songer à leur salut. Ils se soumirent à discrétion, en demandant qu'il envoyât vers eux un de ses chefs, auquel ils se rendraient. Ils étaient environ au nombre de quinze cents. Alexandre leur envoie Andronique et Artabase.

Il court vers les Mardes ayant avec lui les Hypaspistes, les hommes de trait, les Agriens, les corps de Cœnus et

d’Amyntas, les archers à cheval et la moitié de la cavalerie des Hétaires.

Il fit un grand nombre de prisonniers dans ses courses, et tua la plus grande partie de ceux qui en appelèrent aux armes.

Nul guerrier, avant Alexandre, n’avait pénétré chez les Mardes que semblaient défendre la difficulté des lieux, et la pauvreté qui ajoutait encore à leur courage. Le conquérant avait déjà traversé leur pays qu’ils ne soupçonnaient pas encore sa marche ; ils furent défaits aussitôt que surpris. Plusieurs se retirèrent dans les montagnes d’un accès difficile et escarpé : mais Alexandre les ayant atteints dans cet asile qu’ils croyaient inaccessible, ils lui envoyèrent des députés pour se rendre sous ses lois avec toute leur province.

Il les rangea sous le gouvernement d’Autophradates, satrape des Tapuriens. De retour dans son camp, il trouva les Grecs à la solde de Darius, qui s’y étaient rendus, et au nombre desquels étaient Callistratides, Pausippus, Monime et Anomante, députés vers Darius par les Lacédémoniens, et Dropidès par les Athéniens. Il les retint prisonniers ; renvoya en liberté les députés de Sinope, dont les intérêts étaient séparés de ceux de la Grèce, et qui, soumis à l’empire des Perses, avaient rempli leur devoir en députant vers leur souverain. Il mit aussi en liberté les Grecs au service de Darius avant la déclaration de guerre, et le député des Carthaginois Héraclide.

Il retint le reste des Grecs à son service, aux conditions qu'ils avaient obtenues de Darius. Il leur donna pour chef Andronique qui les avait amenés : on approuva la politique qui leur conserva la vie.

Il pousse ensuite vers Zadracarte, capitale de l'Hyrcanie ; s'y arrête quinze jours, qu'il emploie aux sacrifices, aux jeux gymniques, et se dirige vers les Parthes.

Il touche au territoire des Arriens, à Susia une de leurs villes. Le satrape de la contrée, Satibarzanes, vient le trouver ; Alexandre lui rend son gouvernement, en lui adjoignant Anaxippe, un des Hétaires, avec quarante archers à cheval pour protéger le pays des Arriens, contre les insultes de l'armée qui le traverse.

CHAP. 9. Des Perses annoncent que Bessus a ceint la tiare, revêtu la pourpre, et s'est fait proclamer roi de l'Asie sous le nom d'Artaxerxès ; que, soutenu par les Perses retirés près de lui, par les Bactriens, il attend un renfort des Scythes ses alliés. Alexandre, après avoir réuni toutes ses troupes, se dirige vers la Bactriane ; il est joint en route par Philippe, amenant de la Médie la cavalerie étrangère qu'il commande, celle des Thessaliens restés volontairement au service, et les étrangers, sous la conduite d'Andromaque. Le chef des Hypaspistes, Nicanor était mort de maladie. Alexandre reçoit la nouvelle que Satibarzanes, ayant fait massacrer Anaxippe et son détachement, a soulevé les Arriens rassemblés sous leur capitale Artacoana. Son projet est de se réunir à Bessus contre Alexandre, aussitôt que ce

dernier sera éloigné, et d'accabler les Macédoniens du poids de toutes leurs forces dans une action générale.

Alexandre rebrousse aussitôt chemin, accompagné de là cavalerie des Hétaires, des archers, des hommes de trait, des Agriens, des corps de Coenus, d'Amyntas, et laissant le reste de l'armée sous les ordres de Cratérus, marche à grandes journées sur Satibarzanes. Il parcourt six cents stades en deux jours, et arrive sous Artacoana.

Consterné de la marche rapide d'Alexandre, Satibarzanes fuit avec quelques chevaux ; la plupart de ses soldats effrayés l'abandonnent dans sa fuite. Le conquérant poursuit vivement les complices de la révolte, une partie est tuée, l'autre est jetée dans les fers. Il nomme Arzacès à la place de Satibarzanes ; et, rejoignant son armée, vient à la capitale des Zarangéens.

Barzaente, l'un des meurtriers de Darius et satrape de ce pays, fuit, à l'approche d'Alexandre, vers les Indiens en-deçà du fleuve. Ces peuples le renvoient chargé de chaînes vers Alexandre, qui punit de mort sa perfidie à l'égard de Darius.

On découvre la conjuration de Philotas contre la vie du roi. Ptolémée et Aristobule rapportent qu'Alexandre en avait été instruit dès son séjour en Égypte, mais qu'il avait refusé d'y croire, plein de confiance dans le fils, d'estime et d'amitié pour le père. Ptolémée ajoute que le criminel fut amené devant les Macédoniens ; qu'Alexandre l'accusa devant l'assemblée générale ; que Philotas se justifia d'abord ; que les témoins parurent ensuite, et le

convainquirent d’avoir été instruit des embûches dressées à Alexandre sans les lui avoir révélées, quoiqu’il entrât deux fois par jour dans sa tente. Philotas et ses complices périrent percés de traits par les Macédoniens.

Polydamas, l’un des Hétaires, fut chargé de lettres pour les chefs qui commandaient dans la Médie, savoir : Cléandre, Sitalcès et Ménidès, placés sous les ordres de Parménion qu’ils tuèrent. Alexandre supposait-il la complicité de Parménion avec son fils, ou craignait-il sa vengeance après la mort de Philotas ? Parménion jouissait de la plus grande autorité, non seulement auprès d’Alexandre, mais encore auprès de toute l’armée où il avait maintes fois exercé le commandement général ou particulier avec la plus grande distinction.

On mit aussi en jugement, sous prétexte de complicité, à cause de l’amitié qu’ils portaient à Philotas, Amyntas et ses trois frères, Polémon, Attale et Simmias. La désertion de Polémon, à la nouvelle de l’emprisonnement d’Amyntas, semblait donner du poids à l’accusation ; mais Amyntas s’étant lavé complètement, ainsi que ses frères, dans sa défense devant l’assemblée, fut absous généralement, et ne profita de sa liberté que pour retirer son frère de chez l’ennemi, après en avoir obtenu la permission de ses juges. Il acheva de se justifier en ramenant Polémon le même jour : mais il périt peu de temps après percé d’un trait à l’attaque d’une place, laissant du moins une mémoire sans reproche.

Alexandre divise le commandement de la cavalerie ; sa politique redoutait de confier, même à un seul de ses amis, le principal corps et le plus belliqueux de l’armée ; il donna la première de ces divisions à Éphestion et la seconde à Clitus.

Il arrive à la contrée des Agriaspes Évergètes qui avaient secouru Cyrus, le fils de Cambyse, dans son expédition contre les Scythes. Alexandre les traita avec distinction en mémoire de la conduite de leurs aïeux, et par égard pour leurs institutions. En effet, ces peuples ne vivent point comme les Barbares, mais à l’exemple des Grecs civilisés, ils connaissent la justice. Il leur accorde la liberté et le territoire qu’ils voudraient lui demander : ils n’en choisirent qu’un de peu d’étendue.

Le prince sacrifie à Apollon, et fait arrêter Démétrius, l’un de ses gardes, soupçonné d’avoir trempé dans la conjuration de Philotas. Ptolémée est nommé à sa place.

Alexandre marche sur Bessus dans la Bactriane ; soumet en passant les Dragogues et les Drangues, ainsi que les Arachotes auxquels ils laisse Memnon pour satrape. Il subjugue les Indiens finitimes, malgré les neiges, le manque de provisions et les fatigues multipliées de ses soldats. Apprenant la nouvelle défection des Arriens par les manœuvres de Satibarzanes, qui était entré sur leur territoire avec deux mille chevaux que Bessus lui avait envoyés, Alexandre détache contre eux le persan Artabaze, les Hétaires, Érigyus et Caranus, avec ordre à Phratapherne, satrape des Parthes, de se joindre à ces troupes. Il y eut

entre les Grecs et les Barbares un combat sanglant. L'ennemi ne lâcha pied que quand Satibarzanes, aux prises avec Érigyus, tomba renversé d'un coup de lance dans le visage ; mais alors la déroute des Barbares fut complète.

Cependant Alexandre arrivé au pied du Caucase, y bâtit une ville qui porte son nom ; sacrifie à la manière accoutumée, et franchit les sommets de cette montagne. Il nomme le persan Proexès satrape de la contrée, sous la surveillance de Niloxenus qu'il y laisse avec des troupes.

Le Caucase est, au rapport d'Aristobule, la montagne la plus élevée de l'Asie. En effet, il s'étend dans une longueur immense, et l'on regarde comme en faisant partie cette longue chaîne de montagnes dont le nom varie avec celui des nations qui les habitent, et qui se prolonge jusqu'au Taurus, frontière de la Cilicie et de la Pamphilie ; sa cime paraissait à l'ordinaire aride et dépouillée ; il ne croît sur cette partie éloignée du Caucase que le térébinthe et le silphium. Il ne laisse cependant pas d'être habité, et couvert de nombreux troupeaux qui se nourrissent de ces plantes, attirés par l'odeur du silphium dont ils broutent la fleur et la tige jusque dans ses racines. Voilà pourquoi les Cyréniens, auxquels il est précieux, l'environnent de haies pour le soustraire à la dent des troupeaux qu'ils en écartent.

Chap. 10. Bessus, soutenu des Perses de sa faction, d'environ sept mille Bactrianes et des Dahes qui habitent en-deçà du Tanaïs, ravage tout le pays au-dessous du Caucase pour arrêter, par le défaut de subsistances, le vainqueur dont il apprend la marche.

Alexandre, malgré la hauteur des neiges et la difficulté des convois, poursuit sa route. Bessus pressé, traverse l'Oxus, brûle ses bâtimens de transport, et se retire à Nantaque, dans la Sogdiane, suivi des Dahes, de la cavalerie Sogdiane, sous la conduite de Spitamène et d'Oxyarte. Les cavaliers Bactriens abandonnent Bessus au moment où ils le voient chercher son salut dans la fuite.

Alexandre, après avoir fait rafraîchir son armée à Drapsaque, prend le chemin de Bactres et d'Aorne, villes principales de la Bactriane, les emporte du premier assaut, jette une garnison dans Aorne, commandée par Archélaüs l'un des Hétaires.

Le reste de la Bactriane cède bientôt ; le persan Artabaze en obtient le gouvernement.

On s'avance vers l'Oxus. Ce fleuve prend sa source dans le Caucase ; c'est le plus considérable qu'Alexandre ait eu à traverser dans l'Asie, après ceux des Indes les plus grands des fleuves connus : il se jette dans la mer Caspienne, près de l'Hyrcanie.

Nul moyen de le traverser alors : sa largeur est de six stades ; son lit est encore plus profond et plein de sable ; son cours extrêmement rapide ; il est également difficile d'y fixer ou d'y retenir des pilotis. On manquait de bois pour y jeter des ponts : tirer de plus loin ces matériaux, les rassembler aurait perdu un temps précieux ; on a recours à l'expédient suivant. On remplit de paille et de sarmens secs les peaux qui formaient les tentes des soldats, on les coud de manière à les rendre imperméables, on les attache entre

elles, on s’aide de ce moyen, et l’armée traverse le fleuve en cinq jours.

Avant de le passer il renvoya les Thessaliens qui restaient, et les Macédoniens que l’âge ou leurs blessures rendaient inhabiles au combat. Stazanor, l’un des Hétaires, est nommé satrape des Arriens à la place d’Arzames qui paraît vouloir remuer et dont il doit s’assurer.

Cependant Alexandre s’avance rapidement pour atteindre Bessus. Des courriers de Spitamène et de Datapherne, viennent lui annoncer que s’il veut envoyer quelques chefs, avec un détachement, ils lui remettraient Bessus qu’ils ont arrêté.

À cette nouvelle, Alexandre ralentit sa marche, mais détache en avant Ptolémée, fils de Lagus, avec trois compagnies de la cavalerie des Hétaires, toute celle des archers, et un gros d’infanterie, composé de la troupe de Philotas, de mille Hypaspistes, de tous les Agriens, et de la moitié des hommes de trait.

Ptolémée part, et ayant fait, en quatre marches, le chemin de dix journées, arrive au lieu où les Barbares avaient campé la veille avec Spitamène. Il y apprend que Spitamène et Datapherne balancent dans leur résolution. Laissant en arrière l’infanterie qui doit le suivre en ordre de bataille, et, poussant avec sa cavalerie, il arriva à une bourgade où Bessus était retenu par quelques soldats ; car Spitamène s’était retiré avec les siens, n’osant le livrer lui-même.

Ptolémée fait cerner la place (elle était fortifiée), et annonce aux habitans qu'ils n'ont rien à craindre s'ils veulent lui livrer Bessus. Ptolémée et ses troupes sont introduits dans les murs ; Bessus est pris.

On députe vers Alexandre pour l'en informer, et prendre ses ordres sur la manière dont Bessus doit lui être présenté. Il sera exposé nu, attaché avec une corde à droite de la route que tiendra l'armée. Ptolémée exécute l'ordre.

Alexandre venant à passer sur son char, s'arrête, et interrogeant Bessus : « Pourquoi as-tu trahi, chargé de fers et massacré ton roi, ton ami, ton bienfaiteur ? » Et Bessus : « Ce ne fut point de mon propre mouvement, mais de l'avis de tous ceux qui accompagnaient alors Darius et qui croyaient à ce prix trouver grâce devant vous. »

Alexandre le fait frapper de verges : un héraut répète à haute voix les reproches que le roi vient de lui adresser.

Après ce premier supplice, Bessus est traîné à Bactres, où il doit subir la peine capitale.

Tel est le récit de Ptolémée. Celui d'Aristobule varie ; il prétend que ce fut dans cet état d'humiliation que les persans Spitamène et Datapherne livrèrent Bessus à Ptolémée et le conduisirent devant Alexandre.

Celui-ci ayant remonté sa cavalerie des chevaux qu'il trouva, car il en avait perdu un grand nombre en traversant le Caucase et l'Oxus, se dirigea d'abord vers Maracande, capitale de la Sogdiane, et ensuite vers le Tanaïs, qui prend

sa source dans le Caucase, et va se jeter dans la mer d’Hyrcanie.

Les Barbares, selon Aristobule, appellent ce fleuve *Orxante*. Ce n’est point le Tanaïs dont parla Hérodote, ce huitième fleuve de la Scythie qui prend sa source dans un grand lac et va se perdre aux palus Méotides. Celui-ci sépare l’Europe de l’Asie, comme le détroit au-delà de Gades sépare l’Afrique de l’Europe, et le Nil l’Afrique de l’Asie.

De ce côté, quelques Macédoniens s’étant écartés pour fourrager, furent tués par les Barbares, qui se retirèrent ensuite sur une montagne escarpée, qui paraissait inaccessible. Ils étaient au nombre de trente mille. Alexandre court sur eux avec toutes ses troupes légères ; plusieurs fois les Macédoniens tentent d’escalader la montagne ; ils sont repoussés par les Barbares et criblés de traits. Alexandre eut lui-même la jambe percée d’une flèche, et une partie du tibia entamée. Cependant le poste fut emporté ; un grand nombre de Barbares périt sous le fer des Macédoniens ; à peine dix mille échappèrent.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER. Peu de jours après Alexandre reçoit une députation des Scythes de l’Asie, surnommés Abiens ; les plus justes des mortels, au rapport d’Homère, et les plus libres, grâce à cette vertu et à leur pauvreté. La famille nombreuse des Scythes de l’Europe députe également vers lui. Alexandre renvoie les premiers avec quelques Hétaires, sous prétexte de traiter d’alliance, mais en effet pour reconnaître la nature du pays, le nombre, les mœurs et les armes de ses habitans.

Il projette de bâtir une ville près du Tanaïs : la position du lieu lui paraît des plus avantageuses pour une place d’armes, s’il en a besoin, dans une expédition contre les Scythes, et pour la défense du pays contre les incursions des Barbares établis au-delà du fleuve. Il fonde la grandeur de cette ville sur l’éclat de son nom qu’elle doit porter et sur l’affluence des indigènes.

Cependant les Barbares, voisins du fleuve, tombent sur les garnisons macédoniennes, les égorgent, et mettent leurs villes en état de défense. À la sollicitation de ceux qui avaient livré Bessus, beaucoup de Sogdiens s’étaient réunis à eux, et avaient entraîné dans ce parti quelques Bactriens qui craignaient Alexandre, ou du moins quelques résultats

fâcheux des délibérations de leurs chefs, dont il avait convoqué l'assemblée à Zariaspe, capitale du pays.

Instruit de leur défection, Alexandre donna ordre à son infanterie de se munir d'échelles, et marche lui-même sur Gaza. Des sept villes occupées par les Barbares, c'était la plus proche. Il détache Cratérus contre Cyropolis, la plus grande du pays, où beaucoup d'entre eux s'étaient retirés ; lui ordonne de camper sous les murs, de les cerner par une circonvallation, de dresser des machines, afin que les habitans, occupés à le repousser, ne pussent venir au secours de leurs voisins.

Arrivé devant Gaza, il fait de suite approcher les échelles et attaquer les murailles bâties en terre et peu élevées. Les archers, les gens de trait, les frondeurs mêlés à l'infanterie ou élevés sur les machines, font pleuvoir une grêle de traits sur les assiégés, les forcent d'abandonner le rempart ; on dresse les échelles ; les Macédoniens escaladent les murs ; Alexandre fait passer tous les hommes au fil de l'épée ; partage les femmes, les enfans et le butin, entre ses soldats. Il marche sur une seconde ville aussi peu fortifiée que Gaza, y entre le même jour ; elle subit le même sort. Le lendemain il en prend une troisième d'assaut. Cependant il envoie sa cavalerie cerner deux autres villes peu éloignées, pour empêcher que leurs habitans, instruits de sa marche et de la défaite de leurs voisins, ne prissent la fuite et lui ôtassent tous les moyens de les poursuivre.

Il ne s'était point trompé, les détachemens de cavalerie arrivèrent très à propos ; car les Barbares voyant la fumée

des villes embrasées, informés d'ailleurs de leur désastre par quelques fuyards, sortent précipitamment de leurs murs, et donnent tête baissée dans la cavalerie qui les attendait en bon ordre, et qui en tue un grand nombre.

Ces cinq villes prises et détruites en deux jours, Alexandre marche sur Cyropolis. Cette place, bâtie par Cyrus, avait des murs plus élevés et plus solides que les autres. En outre les Barbares les plus belliqueux s'y étaient retirés en grand nombre. Les Macédoniens ne purent la prendre du premier abord. Alexandre, ayant fait approcher les machines, se disposait à battre le mur et à pénétrer par la première brèche ; il observe que le canal du fleuve qui traverse la ville est à sec, et livre un passage facile aux siens ; il prend avec lui ses gardes, les Hypaspistes, les archers et les Agriens, et tandis que les Barbares sont occupés sur leurs murailles, il se glisse par le canal, avec un petit nombre des siens, dans la ville, dont il fait briser les portes ; ses troupes y entrent sans résistance. Les Barbares, voyant l'ennemi au milieu d'eux, se réunissent contre ceux d'Alexandre ; l'action la plus vive s'engage. Le roi reçoit un coup de pierre à la tête ; Cratérus et plusieurs autres chefs sont atteints de flèches : enfin les Barbares sont chassés de la place publique, tandis que les assaillans forcent le mur abandonné. Huit mille tombèrent sous le fer du vainqueur ; dix mille qui restaient se retranchent dans la citadelle, où ils sont assiégés par Alexandre ; mais comme ils manquaient d'eau, ils se rendirent dès le lendemain.

La septième ville fut prise d’emblée, si l’on en croit Aristobule, et ses défenseurs mis à mort ; mais Ptolémée prétend qu’elle se rendit ; qu’Alexandre distribua les prisonniers dans son armée, et les fit garder étroitement jusqu’à son départ de la contrée, ne voulant y laisser aucun de ceux qui avaient pris part à la révolte.

Cependant à la nouvelle de la défection des Barbares, l’armée des Scythes Asiatiques s’avançait jusqu’au Tanaïs, prête à fondre sur les Macédoniens, pour peu que le désordre fût considérable ; d’un autre côte, Spitamène assiégeait la garnison de Maracanda. Alexandre détache contre lui Andromaque, Ménédème et Caranus, avec soixante Hétaires, quinze cents stipendiaires à pied, et huit cents à cheval, dont Caranus était le chef. Tout ce détachement marche sous les ordres d’un interprète Lycien, nommé Pharnuque, instruit de la langue des Barbares, et par là propre aux négociations.

Alexandre cependant bâtissait la ville sur le Tanaïs ; ses murs élevés le vingtième jour de travail, reçoivent les Grecs à sa solde, ceux des pays voisin qui voulurent y habiter, et quelques Macédoniens hors d’état de servir.

Il sacrifiait aux Dieux selon le rite accoutumé, et faisait célébrer des jeux gymniques et des courses à cheval, quand il vit sur la rive opposée, des Scythes qui, loin de se retirer, harcelaient les Grecs à coups de traits, le fleuve ayant très peu de largeur. Ils ajoutaient la provocation à l’outrage. « Alexandre, tu n’oses te mesurer aux Scythes ; si tu l’osais, tu sentirais combien ils diffèrent des Barbares de l’Asie. »

Irrité de ces injures, Alexandre veut traverser le fleuve et ordonne pour le passage les dispositions accoutumées. Le ciel consulté par des sacrifices n'annonce rien de favorable. Ce présage déplaît au roi ; cependant il cède, il s'arrête. Mais les Scythes continuant à le provoquer, il ordonne de nouveaux sacrifices. Aristandre lui annonce le danger du passage. « Il n'en est point que je n'affronte, plutôt que de me voir, moi vainqueur de presque toute l'Asie, insulté par des Scythes, comme le fut autrefois Darius. — Mon devoir est de vous révéler la volonté des Dieux, et non ce qu'il vous plairait d'entendre. »

Néanmoins tout étant disposé pour le passage, les troupes sous les armes aux bords du fleuve, Alexandre fait jouer les machines : quelques Scythes sont blessés ; un d'entre eux, atteint par un trait terrible qui perce le bouclier et la cuirasse, tombe de cheval ; épouvantés, les autres reculent.

Alexandre, profitant de leur désordre, fait sonner les trompettes, se jette le premier dans le fleuve, toute son armée le suit : il fait traverser d'abord les frondeurs et les archers pour empêcher, à coups de traits, les Scythes d'approcher la phalange dans son passage, avant que toute la cavalerie fût à l'autre bord.

Toute l'armée ayant traversé le fleuve, il détache contre les Scythes un corps de chevaux alliés, et quatre escadrons de Sarissophores. L'ennemi bien plus nombreux soutient leur choc, les tourne avec sa cavalerie, les accable de traits, et se replie en bon ordre. Les archers, les Agriens et l'infanterie légère, sous les ordres de Balacre, volent à leur

secours. Dès qu'on en fut aux mains, trois corps d'Hétaires et les archers à cheval viennent les soutenir. Alexandre donne lui-même de front avec toute sa cavalerie ; l'ennemi serré de près par les hommes et les chevaux, ne pouvait plus voltiger et se développer comme auparavant. Il prend la fuite, laisse mille morts sur le champ de bataille, dont Satrace, un de leurs chefs, et cent cinquante prisonniers. L'armée qui se met à la poursuite des fuyards, souffre beaucoup de la chaleur et de la soif. Alexandre lui-même ayant calmé la sienne avec l'eau mal saine du pays, en fut très incommodé ; les Macédoniens furent arrêtés par cet accident auquel les Scythes durent leur salut.

Alexandre, dangereusement malade, fut reconduit au camp : ainsi se confirma le présage d'Aristandre.

CHAP. 2. Peu de temps après le roi des Scythes députe vers le conquérant pour réparer l'outrage fait aux Grecs : on ne devait point l'attribuer au corps de la nation Scythe, mais à quelques brigands qui ne vivent que de rapines ; du reste, on lui offre toute satisfaction. Il eût été d'abord honteux pour Alexandre de paraître soupçonner la sincérité du roi Scythe sans en tirer vengeance, ensuite le moment n'était point favorable pour en appeler aux armes ; il reçut donc avec bienveillance les députés.

Cependant les Macédoniens assiégés à Maracanda, pressés par l'ennemi, font une sortie, en tuent quelques uns, repoussent les autres et rentrent dans la place sans aucune perte.

Spitamène apprend l'approche des Grecs qui venaient au secours des leurs, lève le siége et se retire vers les frontières de la Sogdiane. Pharnuque, empressé de l'en chasser, vole à sa poursuite avec les siens, et, contre son attente, rencontre les nomades Scythes réunis à Spitamène, au nombre de six cents chevaux. Ranimé par ce renfort, Spitamène range les siens en bataille dans une plaine déserte de la Scythie, non qu'il y voulût attendre Pharnuque, ni fondre sur lui, mais pour harceler l'infanterie ennemie avec les voltigeurs de sa cavalerie. Il évite facilement l'approche des chevaux grecs, les siens étant plus légers, plus frais et plus robustes que ceux d'Andromaque, déjà épuisés par de longues routes, et par le manque de fourrages. Il presse donc vivement les Grecs, soit qu'ils résistent, soit qu'ils reculent ; quelques-uns tombent percés de flèches, beaucoup d'autres étant blessés, les Macédoniens se retirent en formant le carré long (*Plésion*) près du fleuve Polytimète vers une forêt qui en était voisine, pour éviter les traits de l'ennemi, et disposer leur infanterie avec plus d'avantage. Caranus, chef d'un corps de cavalerie, sans consulter Andromaque, tente le passage du fleuve, croyant trouver au-delà une position plus favorable. L'infanterie, sans en avoir reçu l'ordre, s'ébranle, la terreur les précipite dans le fleuve, la difficulté d'aborder redouble le désordre.

Les Barbares, profitant de la faute des Macédoniens, les pressent et s'avancent sur eux jusque dans le fleuve, y rejettent ceux qui sont passés, écartent les autres du rivage à coups de traits, les prennent en tête, en flanc et en queue.

Les Macédoniens enveloppés cherchent à se rallier dans une île du fleuve ; les Scythes et la cavalerie de Spitamène les cernent ; ils sont tous percés à coups de flèches ; on égorge le petit nombre d'entre eux faits prisonniers. Aristobule prétend que les Macédoniens donnèrent dans une embuscade disposée par les Scythes dans un jardin, qu'alors Pharnuque voulut se démettre du commandement et le céder aux autres chefs, comme s'entendant mieux au métier d'interprète qu'à celui de général ; mais qu'il réclama en vain les généraux macédoniens au nom de leur amitié pour Alexandre ; qu'Andromaque, Caranus et Ménédème refusèrent de céder à ses instances, soit qu'ils craignissent de désobéir au roi, ou de se charger d'une si grande responsabilité, n'ignorant pas qu'ils auraient alors personnellement à porter tout le poids de la défaite ; que les Scythes, profitant de ce trouble, les avaient alors accablés et massacrés, sans qu'il pût se sauver plus de quarante chevaux et de trois cents fantassins.

Profondément affligé de ce revers, Alexandre veut conduire l'armée contre Spitamène ; prenant avec lui la moitié de ses Hétaires à cheval, tous les Hypaspistes, les archers, les Agriens et le corps le plus léger de la phalange, il marche vers Maracanda devant laquelle Spitamène était retourné mettre le siége. Il parcourt l'espace de quinze cents stades en trois jours ; le matin du quatrième, il arrive près la ville.

Instruit de l'approche d'Alexandre, Spitamène, sans attendre son arrivée, lève le siége et prend la fuite.

Alexandre le poursuit vivement : il arrive sur le théâtre de la défaite des siens, fait t'ensevelir les morts à la hâte, et pousse les Scythes jusque dans leurs déserts. Revenant ensuite sur ses pas, il ravage tout leur territoire, extermine les Barbares qu'il trouve sur les hauteurs, et qui avaient pris parti contre les Grecs. Il parcourt ainsi tout le pays qu'arrose le Polytimète jusqu'à l'entrée du désert où ses eaux disparaissent, ce qui lui est commun avec plusieurs autres grands fleuves, tels que l'Épardus qui arrose le pays des Mardes, l'Arius qui donne son nom à celui des Ariens, et l'Étymandre qui coule chez les Évergètes, fleuves qui ne le cèdent point en grandeur au Pénée dont les ondes, après avoir baigné la Thessalie, se précipitent dans la mer. Le Polytimète est encore plus considérable.

Après cette excursion, Alexandre vient à Bactres pour y prendre ses quartiers d'hiver. Phratapherne, satrape des Parthes, et Stazanor envoyé dans le pays des Ariens pour s'assurer d'Arzame, l'amènent chargé de fers, ainsi que Barzanes, élevé par Bessus au rang et de satrape des Parthes, et quelques-uns lus de ses partisans.

On vit arriver des côtes Épocille, Mélamnidas, et Ptolémée, général des Thraces, qui venaient d'escorter jusqu'aux bords de la mer les alliés et l'argent donné à Ménès, tandis qu'arrivant de la Grèce, Asandre et Néarque amenaient de nouvelles recrues : Asclépiodore commandant de la flotte et le satrape de Syrie les suivent avec d'autres bandes.

Alexandre ayant convoqué tous les chefs de l'armée, fait amener Bessus en leur présence, lui reproche sa perfidie envers Darius, lui fait couper le nez et les oreilles, et l'envoie pour être supplicié à Ecbatane, où le commerce rassemblait en foule les Mèdes et les Perses.

Je suis loin d'approuver cette vengeance horrible, cette mutilation atroce à laquelle Alexandre ne se fût jamais porté, s'il n'y eût été entraîné par l'exemple des souverains Mèdes, Perses ou autres barbares dont il revêtit l'orgueil avec les dépouilles. Je n'approuve pas non plus le changement de costume en un prince de la race des Héraclides, qui préfère celui des Mèdes à celui de ses pères, et qui ne rougit pas de remplacer le casque du vainqueur par la tiare des Perses vaincus.

Au reste, les hauts faits d'Alexandre nous donnent une grande leçon. Qu'un mortel soit comblé de tous les dons de la nature, qu'il brille par l'éclat de sa naissance, que sa fortune et ses vertus guerrières l'emportent sur celles d'Alexandre, qu'il subjugue l'Afrique et l'Asie comme celui-ci se l'était proposé, qu'il joigne l'Europe à son empire, il n'aura rien fait pour le bonheur, si, même au milieu des succès les plus inouïs, il ne conserve la plus grande modération.

CHAP. 3. Ces réflexions amènent naturellement le récit du meurtre de Clitus, quoi qu'il n'ait eu lieu que quelque temps après.

Les Macédoniens avaient fixé la fête de Bacchus à un jour particulier, dans lequel Alexandre sacrifiait, chaque

année, à ce Dieu ; mais alors, négligeant le culte de Bacchus, il consacra ce jour aux Dioscures, et depuis il institua en leur honneur des sacrifices suivis d'un festin. Après avoir vidé un grand nombre de coupes, selon l'usage des Barbares imités par Alexandre, toutes les têtes échauffées par le vin, on parla des Dioscures dont on faisait remonter l'origine à Jupiter et non pas à Tyndare. Quelques uns des convives, quelques flatteurs (et cette peste fut et sera toujours la ruine des rois et des empires), avancèrent que les exploits de Castor et Pollux ne pouvaient se comparer à ceux d'Alexandre. D'autres osèrent blasphémer contre Hercule, et détestèrent le démon de l'envie qui empêche les héros de recevoir dès leur vivant les honneurs qui leur sont dus.

Clitus, irrité de longue main du changement d'Alexandre et des flatteries de ses courtisans ; animé par le vin et supportant d'ailleurs impatiemment l'offense faite aux Dieux, et l'abaissement injurieux de la gloire des anciens héros pour relever celle du conquérant. « Et qu'a-t-il donc fait de si grand, de si admirable pour mériter de tels éloges ? A-t-il acquis seul la gloire de ses conquêtes, n'en doit-il pas une grande partie aux Macédoniens ? »

Le discours de Clitus offense Alexandre. Je ne saurais ici l'approuver ; dans une orgie, le plus sage était de garder le silence, et de ne point mêler sa voix à celle des flatteurs.

D'autres cependant rappellent les exploits de Philippe, les rabaissent et vont jusqu'à les contester pour rehausser ceux de son fils. Clitus, hors de lui, commence l'éloge de

Philippe et la satire d'Alexandre, s'exhale en reproches amers ; et tendant vers lui la main en le bravant : « Alexandre, sans le secours de ce bras, tu périssais dès le Granique. »

Enflammé de colère par l'outrage et les injures de Clitus, Alexandre s'élance sur lui ; on le retient. Il appelle alors à grands cris ses Hypaspistes, et comme ils n'avançaient point, il s'écria : « Me voilà donc comme Darius retenu par d'autres Bessus ! Il ne me reste de roi que le nom. » Il échappe alors aux bras de ceux qui l'entourent, saisit ou reçoit la pique d'un de ses gardes, et perce Clitus.

Aristobule ne rapporte point l'origine de cette querelle ; il rejette tout le tort sur Clitus : il raconte qu'au moment où Alexandre, dans son transport, s'élança pour le tuer, Clitus avait été entraîné hors de l'enceinte par Ptolémée ; mais qu'il ne put rester dans le poste où il avait été contraint de se retirer, et qu'entendant Alexandre appeler Clitus à haute voix, il revint en disant : « Le voici Clitus. » À ces mots, il fut percé du trait mortel.

Je blâme Clitus d'avoir outragé son prince, je plains Alexandre de s'être livré à deux passions indignes du sage et du héros, la colère et l'ivrognerie ; et je le loue ensuite d'avoir, sur-le-champ, passé du crime au repentir.

Quelques historiens rapportent qu'appuyant de suite la base de la pique contre la muraille, et, tournant la pointe vers son cœur, il voulut terminer aussitôt une vie souillée par le meurtre de son ami. On ne trouve ce fait que chez un petit nombre ; le plus grand s'accorde sur les détails

suivans. Retiré dans sa tente, il arrosa sa couche de larmes ; le nom de la victime sortait de sa bouche au milieu des sanglots, et s'adressant à la sœur de Clitus qui avait été sa nourrice : « Ma seconde mère ! que ton fils a bien reconnu tes soins ! ton fils a vu périr les tiens pour lui, et il a tué ton frère de sa main ! Je suis… le meurtrier de mes amis. » Pendant trois jours il refusa toute nourriture, et ne prit aucun soin de sa personne.

Les prêtres de répandre qu'il fallait ici reconnaître le courroux de Bacchus, indigné qu'Alexandre eût négligé ses honneurs. Trop heureux de pouvoir rejeter son crime sur la colère céleste, Alexandre sacrifie à Bacchus, aussitôt que ses amis l'eurent déterminé à accepter de la nourriture. Il faut le louer du moins de n'avoir point fait trophée de sa vengeance, de n'avoir point cherché à pallier cet excès, mais d'avoir reconnu en homme sa faiblesse. On ajoute que le sophiste Anaxarque s'avança pour le consoler, et à la vue de sa désolation, s'écria en souriant : « Les sages ont dit que la justice était éternellement assise à côté de Jupiter, ce qui nous annonce que la volonté des Dieux est toujours juste ; la volonté des rois ressemble à celle des Dieux. » L'orgueil d'Alexandre reçut cette consolation.

Pour moi je le regarde alors comme coupable d'une erreur plus grande encore que la première, s'il a cru qu'une pareille maxime pût être celle d'un philosophe. En effet, les actions d'un roi doivent moins régler la justice, que la prendre pour règle.

CHAP. 4. On dit aussi qu'Alexandre voulut se faire adorer comme un Dieu, et passer pour le fils d'Ammon, plutôt que pour celui de Philippe. Déjà plein d'enthousiasme pour ces usages et les peuples de l'Asie dont il avait emprunté le costume, il n'avait pas besoin, pour arriver à ce dernier excès, d'y être poussé par des sophistes, par un Anaxarque ou par le poète grec Agis.

Callisthène d'Olynthe, disciple d'Aristote et de mœurs sévères, le désapprouvait hautement, et avec raison : mais il faut cependant blâmer l'orgueil qui lui faisait dire, s'il faut en croire quelques récits, sans autorité, que ses propres écrits étaient au-dessus des exploits d'Alexandre, qu'il ne s'en était point approché pour acquérir de la gloire, mais pour lui en donner, et que ce prince devait attendre l'immortalité de l'histoire qu'il écrivait, et non des contes qu'Olympias avait faits sur sa naissance. D'autres racontent que Philotas lui demandant un jour quel était le héros le plus honoré chez les Athéniens, il lui répondit : « Un tyrannicide, c'est Harmodius, c'est Aristogiton. » Philotas insistant : « Et dans quel pays des Grecs le tyrannicide pourrait-il trouver un refuge ? » — « Chez les Athéniens. Les Athéniens ont défendu les fils d'Hercule contre la tyrannie d'Eurysthée. »

Callisthène s'opposa aux honneurs et divins que réclamait l'orgueil d'Alexandre. Voici les faits.

Alexandre était convenu avec les sophistes, et les grands de la Perse qui composaient sa cour, de faire tomber à table la conversation sur cet objet. Anaxarque prenant la parole,

avance qu'Alexandre a plus de droits aux honneurs divins qu'Hercule et Bacchus, dont il a surpassé les exploits par le nombre et la grandeur des siens ; que ce héros est leur prince, et que les autres étaient étrangers, l'un de Thèbes et l'autre d'Argos ; que le seul titre de ce dernier était de compter parmi ses descendans, Alexandre à qui la postérité élèverait des autels après sa mort ; qu'il était convenable de lui décerner, dès son vivant, des honneurs qu'il pourrait sentir et reconnaître.

Anaxarque ajouta plusieurs autres considérations à ce discours. Déjà les courtisans qui étaient dans le secret de cette proposition, commençaient à se prosterner pour adorer le prince : les Macédoniens gardent un silence de désapprobation ; et Callisthène le rompant le premier :

« Oui, sans doute Alexandre est digne des plus grands honneurs qu'un mortel puisse recevoir ; mais la sagesse a établi une différence entre ceux que l'on doit aux Dieux et ceux que l'on accorde aux hommes. On érige aux Dieux des temples, des autels ; aux hommes, des statues ; les sacrifices, les libations, les hymnes sont pour les Dieux, il reste aux hommes nos éloges. La Divinité est reculée dans le sanctuaire, on ne peut en approcher, on l'adore ; on aborde l'humanité, on la touche, on la salue. Au milieu de ces fêtes, de ces chants en l'honneur des Dieux, on assigne cependant à chacun d'entre eux, un culte distinct, comment n'en séparerait-on pas les hommages rendus aux héros ? Il n'est point convenable de confondre tous ces rapports, soit en lui élevant les hommes jusqu'aux Dieux, soit en ravalant

les Dieux jusqu'aux hommes. Alexandre permettrait-il qu'un particulier usurpât le titre et les prérogatives de la royauté ? Les Dieux doivent-ils être moins indignés de voir un simple mortel affecter ou obtenir leurs honneurs suprêmes ? Qu'Alexandre soit le premier des héros, le plus grand des rois, le plus illustre des capitaines, qui peut en douter, Anaxarque ? Mais n'était-ce pas à toi, dont il consulte l'éloquence et la philosophie, à le dissuader de cet excès. Tu devrais te souvenir que tu ne parles pas ici à quelque Cambyse, à quelque Xerxès, mais au fils de Philippe, mais au descendant d'Hercule et d'Achille, mais à un prince dont les ancêtres, venus d'Argos dans la Macédoine, n'y ont point obtenu l'empire par la force et la violence, mais conformément à nos lois. Hercule ne reçut pas les honneurs divins pendant sa vie, et, même après sa mort, il ne les dut qu'à l'ordre d'un oracle. Que si, nous voyant en petit nombre au milieu des Barbares, tu veux en prendre les mœurs, Alexandre, souviens-toi de la Grèce. C'est pour soumettre l'Asie à la Grèce que cette expédition a été entreprise. Espères-tu à ton retour, forcer les plus libres des hommes, les Grecs à t'adorer ? ou, s'ils sont exempts de cette honte, est-ce aux Macédoniens seuls que tu la réserves ? ou bien ambitionnes-tu un double hommage, homme pour les Grecs et les Macédoniens, veux-tu être un Dieu pour les Barbares ? Cette loi des Perses et des Mèdes, je le sais, on la fait remonter au fils de Cambyse, à Cyrus, le premier que l'on ait adoré parmi les hommes ; mais tu sais aussi que l'orgueil de ce Dieu fut humilié par un peuple pauvre, mais libre, par les Scythes. D'autres Scythes ont

châtié l'insolence de Darius ; les Athéniens et les Lacédémoniens, celle de Xerxès ; Cléarque et Xénophon, à la tête seulement de dix mille hommes firent trembler Artaxerxès, et toi même, tu as vaincu Darius avant d'être adoré. »

Callisthène continua avec la même énergie : elle importuna Alexandre, mais plut aux Macédoniens. Alors les affidés d'Alexandre leur donnent le signal de l'adoration. On se tait, et les Perses, les plus avancés en âge et en dignité, se lèvent et l'adorent tour-à-tour. L'un d'eux, l'ayant fait d'une manière absolument abjecte, Léonnatus, un des Hétaires, se prit à rire. Alexandre s'en tint offensé, et ne pardonna que par la suite à Léonnatus.

Le fait est raconté différemment par d'autres. Alexandre couronnant une coupe d'or, l'aurait présentée à la ronde, en s'adressant d'abord aux complices du projet d'adoration. Le premier, après avoir vidé la coupe, se serait levé, prosterné ensuite à ses pieds, et en aurait été embrassé. L'exemple suivi de proche en proche, Callisthène, à son tour, se serait avancé pour recevoir l'embrassement, mais sans se prosterner : Alexandre occupé à causer avec Hephæstion, n'y aurait pas fait attention, si l'un des Hétaires, Démétrius ne l'eût averti de la noble hardiesse de Callisthène qui, alors repoussé par Alexandre, se serait retiré en disant : « Je n'y perds qu'un embrassement. »

Je n'insisterai point sur les fautes d'Alexandre ; mais je ne puis applaudir à ce que la philosophie de Callisthène eut d'excessif. Il suffit, dans ces circonstances, de se renfermer

dans la modération ; pour être utile à un prince, il faut en savoir ménager les intérêts. La haine d'Alexandre contre Callisthène paraît justifiée par la rudesse de la franchise et de la vanité qu'il développa à contre-temps. De là cette promptitude d'Alexandre à croire aux délations qui accusaient Callisthène d'avoir pris part à la conjuration formée contre ce prince par les adolescens attachés à son service ; on allait jusqu'à accuser le philosophe de les y avoir excités. Telle fut l'origine de cette conjuration.

CHAP. 5. Selon un usage établi par Philippe, les enfans des Macédoniens élevés en dignité, étaient choisis pour remplir auprès du roi les fonctions d'officiers de l'intérieur pendant le jour, et de gardes de sa personne pendant la nuit. Ils lui amenaient ses chevaux que devaient leur remettre les hippocomes ; ils l'élevaient sur son cheval à la manière des Perses, et l'accompagnaient à la chasse. On distinguait parmi eux Hermolaüs, qui paraissait attaché à la philosophie et particulièrement à Callisthène. On raconte que, suivant Alexandre à la chasse du sanglier, Hermolaüs prévint le prince et tua la bête. Celui-ci, irrité de se voir enlever l'honneur de la chasse, fit battre Hermolaüs de verges, en présence de ses camarades : on lui ôta son cheval. L'adolescent communique son ressentiment à Sostrate, son égal, son amant : la vie lui est insupportable, s'il ne venge l'injure qu'il a reçue d'Alexandre ; l'amour de Sostrate lui fait partager la vengeance. Ils engagent Antipater, Épimène, Anticlès et Philotas. Le tour de la garde d'Antipater étant arrivé, on arrêta d'égorger Alexandre pendant la nuit ; mais

ce soir-là même, Alexandre prolongea la débauche jusqu'au point du jour.

Aristobule diffère : il prétend qu'une femme nommée Syra, qui se mêlait de divination, avait suivi Alexandre et les Grecs, qui s'en étaient d'abord amusés ; mais que l'événement ayant justifié plusieurs de ses prédictions, elle avait cessé d'être méprisée, et avait obtenu d'entrer jour et nuit dans la tente du roi, et même d'y rester pendant son sommeil. Le prince se retirait le soir du festin, lorsque accourant, et comme remplie de la Divinité, elle le conjura de retourner à table et d'y passer la nuit. Alexandre crut céder aux ordres célestes ; son absence trompe les conjurés ; l'un d'entre eux, Épimène, conte tout le secret le lendemain à Chariclès son amant ; Chariclès le redit à Euryloque. Euryloque se rend aussitôt dans la tente d'Alexandre, et révèle toute la conjuration à Ptolémée. Alexandre, instruit par ce dernier, fait arrêter tous ceux qu'Euryloque a dénoncés. Les douleurs de la question leur arrachent l'aveu du projet et les noms de tous leurs complices ; et même, selon Aristobule et Ptolémée, ils avaient été excités par Callisthène, mais, selon d'autres écrivains, Alexandre céda moins aux soupçons et à la délation qu'à sa haine contré Callisthène, redoublée encore par la liaison de ce philosophe avec Hermolaüs. Celui-ci conduit devant les Macédoniens : « Oui, j'ai conjuré contre Alexandre ; un homme libre ne peut supporter l'outrage. » Et rappelant alors tous les crimes du tyran, la mort injuste de Philotas, celle de Parménion et des autres, l'assassinat de

Clitus plus affreux encore, cette affectation de revêtir la parure asiatique, cette adoration forcée, ces scènes de débauche et d'ivresse. « Voilà, ajouta-t-il, ce que je n'ai pu supporter, voilà ce qui m'avait inspiré le dessein de rendre la liberté aux Macédoniens. »

À ces mots Hermolaüs et ses complices sont saisis et lapidés. Selon Aristobule, Callisthène, chargé de fers, fut traîné à la suite de l'armée, y tomba malade et mourut. Selon Ptolémée, il finit sa vie dans les tortures et sur une croix, tant est grande la diversité des récits. Les historiens témoins des faits ne s'accordent pas même entre eux, l'incertitude est encore plus marquée chez les autres. Je crois avoir présenté assez de détails ; j'ai rassemblé tous ceux qui ont quelque analogie entre eux, et j'ai rapporté à la mort de Clitus quelques événemens qui la suivirent de près.

CHAP. 6. Les envoyés d'Alexandre dans la Scythie reviennent accompagnés d'une nouvelle députation que le successeur du roi scythe lui envoyait à son avènement. Les députés venaient l'assurer d'une entière soumission, lui apportaient les plus grands présens, et lui offraient la fille de leur prince en mariage, comme un gage d'amitié et d'alliance. Que si cette offre n'était point acceptée, leur roi proposait aux officiers de l'armée, et à ceux qui étaient le plus chers au conquérant, les filles des premiers de la Scythie ; que, si on l'exigeait, il viendrait lui-même prendre les ordres d'Alexandre.

Pharasmane, roi des Chorasmiens, vint sur ces entrefaites trouver Alexandre avec quinze cents chevaux ; il annonçait

qu’il était voisin de la Colchilde et de la contrée des Amazones ; que si le dessein d’Alexandre était de tourner ses armes de ce côté, et de soumettre les nations voisines du Pont-Euxin, il offrait d’être son guide et de le défrayer dans la route.

Alexandre répondit d’abord à la députation des Scythes avec bienveillance ; et appropriant son discours aux circonstances, il écarte le projet d’un hymen étranger. Après de justes éloges donnés à Pharasmane et l’avoir reçu au nombre de ses alliés, il lui dit qu’il n’entrait point dans ses vues de se diriger vers le Pont, mais vers l’Inde, dont la conquête rangerait toute l’Asie sous ses lois ; que, l’Asie soumise, il rentrerait dans la Grèce par l’Hellespont et la Propontide, et tournerait vers l’Euxin avec toutes ses forces de terre et de mer, qu’il réclamerait alors les promesses de Pharasmane. Il le renvoie et l’adjoint au perse Artabaze, qu’il avait nommé satrape des Bactriens et des peuples voisins.

Alexandre marche de nouveau vers l’Oxus, contre les Sogdiens retirés dans leurs places fortes, après avoir refusé d’obéir au satrape qu’il leur avait donné. Il campe aux bords du fleuve : on vit, dit-on, sourdir près de la tente d’Alexandre deux fontaines, l’une d’eau vive, et l’autre d’huile. Ptolémée, averti le premier de ce prodige, en instruit Alexandre, qui sacrifie après avoir consulté les devins. Aristandre lui prédit de grands travaux et la victoire.

Il pousse vers les Sogdiens avec une partie de l’armée, après avoir laissé Polysperchon, Attalus, Gorgias et

Méléagre, avec une partie de ses troupes dans la Bactriane, pour prévenir les troubles, contenir les Barbares et combattre les révoltés. Il divise son armée en cinq corps ; le premier, sous la conduite d'Éphestion ; le second, sous Ptolémée ; le troisième, sous Perdiccas ; le quatrième, sous Cœnus et Artabaze ; et, dirigeant lui-même le cinquième, il s'avance vers Maracanda. Les autres se portèrent de différens côtés, et, faisant le siége des places, contraignirent les révoltés à se rendre de force ou de composition. Ces différens corps, après avoir parcouru la Sogdiane, se réunissent sous les murs de Maracanda, Héphæstion est chargé de conduire des colonies dans les villes de la Sogdiane ; Cœnus et Artabaze marchent vers les Scythes, chez lesquels Spitamène s'était réfugié.

Alexandre, avec le reste de l'armée, entre dans la Sogdiane, dont il soumet facilement les villes occupées par les Barbares révoltés.

Cependant Spitamène, avec une poignée de transfuges sogdiens qui s'étaient retirés en Scythie, et six cents chevaux Massagètes, attaque une place frontière des Bactriens, la surprend, égorge la garnison et en fait le commandant prisonnier. Enflé de ce succès, il s'approche peu de jours après de Bactres, et se contente, sans l'assiéger, de ravager les environs.

Les Grecs avaient laissé malades dans ces murs plusieurs cavaliers des Hétaires, Pithon, à la tête de quelques officiers domestiques et le Citharœde Aristonicus. Ils étaient convalescens, ils pouvaient déjà porter les armes et monter

à cheval. À la nouvelle de l'incursion des Scythes, rassemblant quatre-vingts chevaux stipendiaires laissés en garnison à Bactres, et quelques-uns des adolescens, ils courent sur les Massagètes. Cette sortie imprévue les rend maîtres de tout le butin des Scythes dont ils égorgent une grande partie. Comme ils se retiraient en désordre, sans chef, Spitamène et d'autres Scythes, sortent d'une embuscade, fondent sur eux, tuent sept Hétaires et soixante stipendiaires. Aristonicus périt dans cette action, où il montra la plus grande valeur. Pithon blessé tombe vivant au pouvoir de l'ennemi.

Instruit de cette défaite, Cratérus marche contre les Massagètes qui fuient aussitôt dans le désert : mille chevaux se réunissant à eux, Cratérus les atteint et les défait malgré la résistance la plus opiniâtre. Cent cinquante cavaliers scythes demeurent sur le champ de bataille, le reste se sauve dans les déserts où les Macédoniens ne peuvent les poursuivre.

Cependant Alexandre nomme Amyntas satrape de la Bactriane, emploi que la vieillesse d'Artabaze ne pouvait plus remplir. Il laisse près de lui, en quartier d'hiver, Cœnus à la tête de sa troupe, de celle de Méléagre, de quatre cents chevaux Hétaires, de toute la cavalerie des archers, des Sogdiens et des Bactriens qu'Amyntas avait commandés : ils ont ordre de protéger le pays, et de surprendre Spitamène s'il tentait quelque incursion.

Spitamène voyant les places remplies de garnisons macédoniennes qui lui ôtaient tous moyens d'échapper par

la fuite, se porte sur les troupes de Cœnus, dont l'attaque lui paraissait moins difficile. Arrivé à Gabes, place forte sur la frontière des Sogdiens et des Massagètes, il entraîne facilement dans son parti trois mille chevaux scythes. Ce peuple pauvre, sans villes, sans retraites fixes, n'ayant rien à perdre, est toujours prêt à guerroyer.

Cœnus marche avec son armée au-devant de Spitamène, lui livre un combat sanglant ; l'avantage reste aux Macédoniens ; ils ne perdent que vingt-cinq chevaux et douze fantassins, tandis que l'ennemi laisse huit cents cavaliers sur le champ de bataille. Après cette défaite, les Sogdiens et les Bactriens qui avaient pris parti pour Spitamène, vinrent trouver Cœnus et se rendre à discrétion. Les Scythes Massagètes fuient avec leur chef dans le désert après avoir pillé le bagage de leurs alliés ; mais apprenant qu'Alexandre marchait contre eux, ils lui envoient la tête de Spitamène, espérant ainsi le détourner de son projet.

Coenus et Cratérus rejoignent Alexandre à Nautaque où viennent aussi le retrouver, après avoir exécuté ses ordres, Phratapherne et Stasanor, satrapes, l'un des Parthes, l'autre des Arriens.

Pendant que l'armée se repose en quartier d'hiver à Nautaque, Alexandre envoie Phratapherne chez les Mardes et les Topiriens, chercher le satrape Phradatès qui ne s'était point rendu aux ordres réitérés du prince. Stasanor va commander les troupes laissées chez les Drangues ; Atropate succède, en Médie, à Exodate, dont Alexandre soupçonnait la fidélité ; Staménès remplace, à Babylone,

Mazée dont on apprend la mort ; Sopolis, Épocillus et Menœdas, courent en Macédoine faire des recrues.

CHAP. 7. Au printemps, on part pour assiéger la roche des Sogdiens. C'est dans cette place inexpugnable que s'étaient réfugiés une foule d'habitans, et Oxyarte avec sa femme et ses filles, après avoir abandonné le parti d'Alexandre. La prise de ce poste enlevait aux Sogdiens leur dernier boulevard. Alexandre s'approche, mais il ne voit de tous côtés qu'une hauteur escarpée, couverte de neige, inabordable. Les Barbares étaient approvisionnés pour un long siége, et ne manquaient point d'eau. Alexandre leur fait proposer d'entrer en composition, avec la facilité de se retirer chez eux ; mais les Barbares se prenant à rire, lui demandent si ses soldats ont des ailes ; qu'ils se croyaient au-dessus de toute atteinte. Irrité de cette réponse superbe, Alexandre, pour satisfaire à-la-fois sa vengeance et sa gloire, résolut d'emporter la place. Il fait publier par un héraut, que le premier de tous qui montera à l'assaut obtiendra douze talens ; le second, le troisième et tous ceux qui leur succéderont, des récompenses proportionnées, jusqu'au dernier, qui recevra trois cents dariques.

Des Macédoniens, excités à-la-fois par leur courage et la récompense, se présentent au nombre de trois cents, choisis parmi ceux exercés à ces sortes de travaux. Ils sont armés de crampons de fer qu'ils doivent ficher dans la glace ou dans la roche, et auxquels ils attachent de fortes cordes. Se dirigeant pendant la nuit du côté le plus escarpé et le moins gardé, à l'aide de ces crampons et d'efforts redoublés, ils

arrivent de différens côtés sur le sommet. À cet assaut, trente roulèrent dans les précipices et dans les neiges ; on ne put retrouver leurs corps. Arrivés sur le sommet, les Macédoniens élèvent un drapeau, c'était le signal convenu. Alexandre députe un héraut vers les postes avancés des Barbares pour leur annoncer qu'ils aient à se rendre ; que ses soldats ont des ailes ; qu'ils lèvent les yeux, les hauteurs sont occupées par les Macédoniens. À cet aspect imprévu, s'imaginant que les assaillans étaient en plus grand nombre et mieux armés, les Barbares se rendirent.

Parmi les prisonniers on compta un grand nombre de femmes et d'enfans, entre autres ceux d'Oxyarte ; l'une de ses filles, Roxane, nubile depuis peu, était la plus distinguée des beautés de l'Asie, après la femme de Darius. Alexandre en est épris, et loin d'user des droits du vainqueur sur sa captive, il l'élève au rang de son épouse, action bien plus digne d'éloge que de blâme. Il avait respecté autrefois la femme de Darius, la plus belle de celles de l'Orient, soit indifférence, soit modération, et cela dans la fleur de l'âge, au comble des succès, dans cette situation où les passions ne gardent plus aucune mesure : retenue louable, et que l'amour seul de la gloire pouvait conseiller.

Oxyarte instruit à-la-fois de la captivité de sa famille, et des dispositions d'Alexandre pour sa fille, reprenant l'espérance, vint trouver le prince qui le reçut avec tous les honneurs que sa nouvelle alliance commandait.

Les affaires de la Sogdiane terminées, Alexandre marche vers les Parétaques où les Choriens et les principaux du

pays s’étaient réfugiés dans un poste également imprenable ; on l’appelle la roche de Chorième : elle a de hauteur vingt stades et de circuit soixante. Escarpée de toutes parts, on n’y monte que par un sentier étroit et difficile, où peut à peine passer un seul homme : des précipices l’entourent, et avant d’arriver aux pieds de la place, il faut en combler la profondeur. Alexandre n’est que plus animé à son entreprise, rien ne paraît impossible à son courage et à sa fortune : des sapins abondaient aux environs, il les fait abattre ; on en forme des échelles pour descendre dans ces abîmes inaccessibles à tout autre moyen.

Alexandre présidait à l’ouvrage, pendant le jour, à la tête de la moitié de l’armée ; il était relevé la nuit, tour-à-tour, par Perdiccas, Léonnatus et Ptolémée, sous les ordres desquels il avait divisé le reste de l’armée en trois corps. La difficulté du terrain, celle de l’entreprise ne permettait pas d’avancer à plus de vingt coudées le jour, et un peu moins la nuit. Sur les flancs de l’abîme on enfonçait avec effort des crampons à la distance nécessaire pour soutenir la charge ; on y attacha des claies ou des fascines qui, fortement liées entre elles semblaient présenter un pont, on les couvrit de terre au niveau du bord pour arriver de plain-pied jusqu’à la place.

Les Barbares avaient commencé par rire de ces efforts qu’ils croyaient inutiles. Mais, lorsqu’ils se virent incommodés par les traits, tandis qu’ils ne pouvaient des hauteurs atteindre les Macédoniens à couvert sous leurs travaux, Chorième effrayé envoie un héraut à Alexandre, et

demande à conférer avec Oxyarte : celui-ci lui conseille de se soumettre à ce conquérant, que nul obstacle ne peut arrêter, et de la bonté duquel il peut tout attendre, s'il se rend à lui ; que lui-même en était un exemple. Chorième, persuadé par ce discours, vient trouver le roi avec quelques uns des siens. Alexandre l'accueille avec bienveillance, le retient auprès de lui, renvoie une partie de ceux qui l'avaient accompagné pour faire rendre la place : on en prend aussitôt possession.

Alexandre, suivi de cinq cents Hypaspistes, y monte pour la reconnaître, et loin d'être offensé de la résistance de Chorième, il lui rend le gouvernement de la citadelle et de tous les lieux sur lesquels il s'étendait.

L'armée, qui avait déjà souffert des rigueurs de la saison et du siége, vint alors à manquer de vivres. Chorième s'engagea à lui en fournir pendant deux mois, et faisant ouvrir ses magasins, il distribue aux soldats du blé, du vin et des salaisons. Ces objets fournis dans le terme convenu, il protesta qu'il n'avait point épuisé la dixième partie des provisions qu'il avait amassées pour le siége. Alexandre lui marqua de nouveaux égards, convaincu qu'il s'était rendu plutôt de bonne grâce que par force.

CHAP. 8. Alexandre tourne vers Bactres, et envoie Cratérus à la tête de six cents Hétaires, et les corps d'infanterie de Polysperchon, d'Attalus et d'Alcétas joints à celui qu'il commandait pour combattre Catanès et Austanes, les derniers chefs de la révolte des Parétaques. L'action fut sanglante mais décisive en faveur de Cratérus.

Catanès fut tué dans la mêlée, et Austanes fait prisonnier fut envoyé vers Alexandre. Les Barbares perdirent cent vingt chevaux et quinze cents hommes de pied.

Cratérus rejoint Alexandre dans la Bactriane. C'est à cette époque qu'il faut rapporter la conjuration des adolescens et la mort de Callisthène.

Vers le milieu du printemps, Alexandre prend la route de l'Inde avec toutes ses troupes, dont il détache seulement dix mille hommes de pied, et trois mille cinq cents chevaux sous la conduite d'Amyntas qui doit contenir la Bactriane. Après avoir passé le Caucase en dix jours de marche, il parvint à la ville d'Alexandre, qu'il avait fait bâtir dans la Paropamise lors de sa première expédition en Bactriane. Il en destitua le commandant pour n'avoir pas rempli les devoirs de sa charge ; et ayant appelé, pour repeupler la ville, les Finitimes ainsi que les Macédoniens mis hors de combat, il en confia le gouvernement à Nicanor, l'un des Hétaires. Tyriaspe fut nommé satrape de toute la Paropamise et des contrées qui s'étendent jusqu'aux bords du Cophès.

Il passe par Nicée et sacrifie à Pallas. Un héraut le précède et va prévenir Taxile et les autres Anactes, au-delà du fleuve, qu'ils aient à se rendre auprès d'Alexandre partout où il serait. Taxile et les Anactes obéissent ; ils apportent les plus rares présens, et promettent de lui envoyer des éléphans au nombre de vingt-cinq.

Alexandre partage son armée et abandonne à Héphæstion et Perdiccas le commandement d'une partie composée des

troupes de Gorgias, de Clitus, de Méléagre, de la moitié des Hétaires à cheval et de la totalité des troupes stipendiaires, avec ordre de marcher dans la Peucelatide vers l'Indus, d'y soumettre toutes les villes de force ou par composition, et une fois arrivés aux bords du fleuve, d'y faire tous les préparatifs pour en faciliter le passage. Ils sont accompagnés de Taxile et des autres Anactes : les ordres d'Alexandre sont exécutés.

Astès, hyparque de la Peucelatide, se révolte, s'enferme dans une ville, qu'Héphæstion assiége et prend d'assaut le trentième jour. Astès y périt. On établit à sa place Sangée, qui abandonnant le parti d'Astès pour celui de Taxile, mérita ainsi la confiance d'Alexandre.

Alexandre suivi des Hypaspistes, de l'autre moitié des Hétaires à cheval, des Hétaires à pied, des archers, des Agriens et de la cavalerie des hommes de trait, pousse vers les Aspiens, les Thyréens et les Arasaques : il côtoie le Choès, se dirige par des hauteurs difficiles et escarpées, traverse le fleuve avec peine. Apprenant que les Barbares se sont réfugiés dans leurs montagnes et leurs places fortes, il laisse en arrière son infanterie avec ordre de le suivre au petit pas, s'avance rapidement avec toute sa cavalerie et huit cents hommes de la phalange qu'il fait monter en croupe tout armés.

Il trouve tous les habitans de la première ville avancée, rangés en bataille aux pieds de leurs murs, dans lesquels il les rejette du premier choc.

Alexandre fut blessé à l'épaule, d'un trait qui ne pénétra point avant, parce que le coup fut rompu par la cuirasse. Ptolémée et Léonnatus furent également blessés.

Alexandre ayant tourné la ville en reconnaît le faible, campe de ce côté, et le lendemain, dès l'aurore, ayant donné l'assaut, on force le premier rempart, moins solide ; le second fut disputé plus long-temps. Mais lorsqu'ils virent approcher les échelles et pleuvoir sur eux une grêle de traits, les Barbares font une sortie et fuient dans leurs montagnes. On les poursuit ; une partie est tuée dans la fuite ; on n'épargne pas même les prisonniers, et le soldat furieux croit en les immolant venger Alexandre de sa blessure.

Le plus grand nombre se réfugie dans les montagnes voisines. On rase la ville ; on marche vers Andraque : cette place se rend par composition. Alexandre y laisse Cratérus avec les autres commandans de l'infanterie pour réduire le reste de la contrée, et l'administrer selon les circonstances.

Pour lui, à la tête des Hypaspistes, des archers, des Agriens, du corps de Cœnus et d'Attalus, de l'Agéma, de quatre autres corps de cavalerie des Hétaires, et de la moitié des archers à cheval, il marche vers le fleuve Soaste contre l'hyparque des Aspiens. Il s'avance à pas redoublés, et campe le second jour aux pieds de leur ville. Les Barbares la brûlent à l'approche d'Alexandre, et se réfugient dans leurs montagnes ; on les poursuit, et dans le premier mouvement on en fait un horrible carnage.

Ptolémée, apercevant alors sur une hauteur le chef des Barbares, pousse vers lui avec un gros d'Hypaspistes malgré le désavantage du lieu et l'infériorité du nombre. Comme il avait de la peine à gravir la hauteur, il laisse son cheval et met pied à terre. L'Indien accourt avec les siens à sa rencontre, et frappe Ptolémée d'un coup de pique rompu par la cuirasse. Ptolémée perce l'Indien à la cuisse, le renverse, le dépouille de ses armes. Les Barbares à cette vue prennent aussitôt la fuite. Ceux qui occupaient les sommets, s'indignant de voir le corps de leur chef au pouvoir de l'ennemi, accourent ; on livre autour du cadavre un combat sanglant. La troupe d'Alexandre met pied à terre et vient soutenir les Grecs ; on repousse les Barbares avec peine ; ils abandonnent enfin le corps et le champ de bataille. On franchit les hauteurs ; on arrive à la ville d'Arigée, elle venait d'être brûlée et abandonnée par les habitans.

Sur ces entrefaites arrive Cratérus, qui a rempli la commission d'Alexandre. Frappé des avantages qu'offrait la situation, le prince ordonne à Cratérus de relever les murailles de la ville, et de la repeupler des hommes des nations voisines qu'on pourrait attirer, ainsi que des soldats hors de service.

Il continue de poursuivre les Barbares, et campe aux pieds de la montagne qu'ils occupent.

Ptolémée, envoyé aux fourrages et à la découverte, rapporta qu'on apercevait un plus grand nombre de feux allumés dans l'armée des Barbares que dans celle des

Grecs. Cette observation ne suffit pas à Alexandre. Cependant, conjecturant que les Barbares devaient être en grand nombre, il laisse une partie de son armée aux pieds de la montagne, et prenant avec lui les troupes qu'il juge propres à cette expédition, il se dirige du côté des feux, et partage alors ses troupes en trois corps : le premier, sous le conduite de Léonnatus, soutenu des troupes d'Attalus et de Balacre ; le second sous les ordres de Ptolémée, qui mène avec lui le tiers des Hypaspistes royaux, les phalanges de Philippe et de Philotas, deux mille archers, les Agriens et la moitié de la cavalerie. Lui-même conduit le troisième vers le plus épais des forces des Barbares.

Ces derniers, à la vue des Macédoniens, méprisent le petit nombre qu'ils aperçoivent, descendent en foule des hauteurs qu'ils occupent ; une action vive s'engage dans la plaine ; ils sont facilement défaits.

Ptolémée avait une position moins avantageuse. En effet, les Barbares, en ordre de bataille, occupaient les flancs des montagnes. Les Grecs se dirigent du côté le plus accessible, négligeant de cerner entièrement les hauteurs pour laisser aux ennemis les moyens de se retirer. L'attaque fut des plus chaudes : les Indiens avaient pour eux la supériorité du poste, et ce courage qui les élevait au-dessus des autres Barbares voisins. Cependant les Macédoniens parviennent à les chasser des hauteurs.

Léonnatus, de son côté, remporta les mêmes avantages.

Au récit de Ptolémée, on fit quarante mille prisonniers ; on enleva deux cent trente mille vaches, qui surpassaient en

hauteur et en beauté toutes celles connues. Alexandre fit réserver les plus rares pour les faire passer en Macédoine.

CHAP. 9. Alexandre s'avance contre les Assacéniens, qui l'attendaient avec trente mille hommes de pied, deux mille chevaux et trente éléphans. Cratérus ayant rebâti Arigée selon l'ordre d'Alexandre, vient le retrouver avec l'infanterie pesamment armée, et les machines de siége.

Alexandre, suivi de la cavalerie des Hétaires, des archers à cheval, des bandes de Cœnus et de Polysperchon, de mille Agriens et de gens de trait, traverse le territoire des Guréens, passe le Gurée avec beaucoup de peine, vu la profondeur du fleuve, la rapidité de son cours, et le glissant des cailloux arrondis qui remplissent son lit.

À l'approche d'Alexandre, les Barbares n'osant l'attendre en bataille rangée, se débandent et courent se renfermer dans leurs villes, résolus de s'y défendre.

Le roi se dirige d'abord vers Massagues, leur capitale. Déjà son armée campait sous les remparts, lorsque, renforcés de sept mille stipendiaires venus de l'intérieur de l'Inde, les Barbares fondent sur les Macédoniens.

Alexandre ne voulant point engager le combat sous leurs murs, derrière lesquels ils pouvaient se retirer trop sûrement, et pour les attirer en plaine, fit faire à leur approche un mouvement en arrière aux Macédoniens, qui furent occuper une hauteur à sept stades du Gurée, où il avait résolu de camper. L'audace des ennemis est rehaussée par la retraite des Grecs, ils ne gardent plus leurs rangs, et

courent en désordre sur ceux d'Alexandre. Arrivés à la porté du trait, Alexandre donne le signal, la phalange se retourne et se précipite sur eux. Les gens de trait à cheval, les Agriens et les archers avaient engagé la mêlée où le désordre redoubla par le choc de la phalange. Surpris, épouvantés, les Indiens lâchent pied aussitôt, se retirent précipitamment dans la ville, après avoir perdu deux cents des leurs.

Alexandre fait approcher sa phalange des remparts, une flèche lui effleure la cheville du pied.

Le lendemain il fait battre les murs par les machines : une partie est renversée ; les Macédoniens s'avancent par la brèche ; les Indiens la défendent avec courage ; Alexandre fait sonner la retraite.

Le deuxième jour on donne l'assaut avec un nouvel acharnement. On fait avancer contre les murs une tour de bois, chargée de soldats qui lancent sur les assiégés une grêle de flèches et de traits. La brèche, défendue avec une égale résistance, ne peut être forcée.

Le troisième jour, la phalange monte de nouveau à l'assaut ; on abaisse de la tour un pont qu'on jette sur les débris des remparts ; on s'était servi de cette machine pour prendre Tyr. Les Hypaspistes passent les premiers ; on se précipite en foule et avec ardeur sur le pont, qui rompt sous le poids et tombe avec les Macédoniens. Les Barbares, ranimés par cet accident, lancent sur eux des pierres, des traits, tout ce dont ils peuvent s'armer, poussent de grands cris, les attaquent de dessus les remparts, tandis que

d’autres, sortant par les portes étroites ménagées entre les tours des murs, viennent les accabler dans leur désastre.

Alexandre fait ébranler aussitôt le corps d’Alcétas pour sauver les blessés et favoriser la retraite.

Le quatrième jour on jette un nouveau pont ; les Indiens développent la même vigueur de résistance ; mais voyant leur chef tomber sous un trait, et qu’ils avaient perdu la meilleure partie des leurs, tandis que l’autre était blessée, ils envoient un héraut à Alexandre. Résolu de conserver la vie à ces braves, il les reçoit sous la condition qu’ils serviraient dans ses troupes. Ils sortent en armes, et viennent camper sur une hauteur en face du camp des Macédoniens, dans l’intention de fuir pendant la nuit, pour ne point porter les armes contre leurs compatriotes. Instruit de leur résolution, Alexandre les fait cerner dans l’ombre et massacrer jusqu’au dernier.

Il entre ensuite dans la ville dégarnie de défenseurs, et s’y rend maître de la mère et de la fille d’Assacénus. Alexandre ne perdit dans ce siége que vingt-cinq hommes.

Il détache Cœnus vers la ville de Bazire, comptant sur sa reddition à la nouvelle de la prise de Massagues. Attalus, Alcétas et Démétrius Hipparque doivent tirer une circonvallation autour de la ville d’Ores, et la bloquer jusqu’à son arrivée. Les habitans de cette dernière font une sortie, mais Alcétas et les Macédoniens les repoussent facilement, et les renferment dans la ville.

Cœnus ne réussit point dans son entreprise : les habitans de Bazire se confiant dans la force de leur place, en effet elle s'élevait sur une hauteur entourée de tous côtés par une forte muraille, rejetèrent la proposition de se rendre. Alexandre y marche.

Il apprend en route que plusieurs des Barbares voisins, détachés par Abissare, doivent se jeter dans Ores. Aussitôt il charge Cœnus d'élever un fort près de Bazire, d'y laisser une garnison pour bloquer les habitans, et de le rejoindre avec le reste de ses troupes. Ceux de Bazire, après le départ de Cœnus, méprisant le petit nombre des Macédoniens, font une sortie : une action vive s'engage ; cinq cents Barbares sont tués ; soixante-dix sont faits prisonniers ; le reste est repoussé en désordre dans les murs où les Grecs du fort, soutenus par ce succès, les renferment plus étroitement.

D'un autre côté, Alexandre termina facilement le siége d'Ores ; la place fut prise du premier assaut : il y trouve des d'éléphans dont il s'empare.

À cette nouvelle, ceux de Bazire perdent courage, et abandonnant leur ville au milieu de la nuit, se réfugient avec les autres Barbares sur le rocher d'Aorne.

CHAP. 10. Cette roche est le plus fort boulevard du pays. On assure que le fils de Jupiter, Hercule, ne put en triompher.

Ce rocher a de tour deux cents stades, et sa moindre élévation est de onze ; on n'y peut monter que par un escalier taillé dans le roc ; de son sommet coule une source

pure et abondante ; on y trouve un bois et une étendue de terres labourables, dont le produit peut suffire à la subsistance de mille hommes.

Ces renseignemens, et surtout la tradition concernant Hercule, enflamment Alexandre. Il jette des garnisons dans Ores et Massagues, pour contenir ce pays et rebâtir la ville de Bazire. Héphæstion et Perdiccas, après avoir élevé les murs d'Orobate, y laissent une garnison et tirent vers l'Indus, où ils font toutes les dispositions pour le passage. Nicanor, l'un des Hétaires, est nommé satrape du pays, en-deçà du fleuve.

Alexandre marche lui-même vers l'Indus, soumet, par composition, la ville de Peucéliotis, qui se trouve sur son passage, et peu éloignée du fleuve ; il y laisse une garnison macédonienne sous les ordres de Philippe.

Il prend plusieurs autres petites places sur les bords de l'Indus, accompagné de Cophée et d'Assagète, hyparques de la province.

Arrivé à Embolime, ville voisine du rocher d'Aorne, il y laisse une partie de l'armée sous le commandement de Cratérus, avec ordre d'y amasser des vivres et les provisions nécessaires pour un long séjour, afin que les Macédoniens pussent, au sortir de cette ville, prolonger le siége d'Aorne, si la place n'est emportée d'assaut.

Lui-même, à la tête des archers, des Agriens, de la bande de Cœnus, de deux cents Hétaires, de cent archers à cheval, des soldats les plus prompts et les plus légèrement armés de

la phalange, se dirige vers le rocher, et campe le premier jour dans une position avantageuse ; le lendemain il le serre de plus près.

Cependant quelques habitans du pays viennent se rendre, avec offre de lui montrer un chemin par lequel l'attaque sera plus facile. Il envoie avec eux Ptolémée à la tête des Agriens, de la troupe légère et des Hypaspistes choisis, lui ordonne de s'emparer du poste, de s'y fortifier et d'élever un signal au moment où il en sera maître.

Ptolémée y parvient à l'insu des Barbares, par des routes escarpées et difficiles, se fortifie de fossés et de palissades, et fait élever un fanal du côté qu'Alexandre peut apercevoir.

Instruit par ce signal, Alexandre commence l'attaque dès le lendemain ; mais la difficulté du lieu et la résistance des Barbares ne lui laissent prendre aucun avantage. L'ennemi, voyant l'inutilité des efforts d'Alexandre, retourne contre Ptolémée. L'action la plus sanglante s'engage entre les Indiens voulant débusquer les Grecs, et Ptolémée qui s'obstine à conserver son poste : les Barbares ayant quelque désavantage, se retirèrent sur le soir.

Cependant Alexandre charge un transfuge indien connaissant les passages et fidèle, de porter nuitamment à Ptolémée des lettres, par lesquelles il lui mande de fondre sur les Barbares au moment où lui-même en viendrait aux mains, afin que l'ennemi attaqué à-la-fois de tous côtés, ne sût où donner.

Au point du jour il dirige ses troupes par le chemin qu'avait pris Ptolémée, espérant que leur jonction faciliterait la prise de la place. Il livra jusqu'à midi un combat opiniâtre : cependant comme les Macédoniens se relevaient l'un l'autre et se reposaient successivement, ils restèrent maîtres du passage, et se joignirent à Ptolémée avant la nuit.

Toute l'armée réunie, on livre un nouvel assaut dès le lendemain, mais sans succès.

Au point du jour suivant, Alexandre ordonne à ses soldats de couper chacun une centaine de pieux, dont il fait construire une plate-forme qui s'étend du sommet de la colline où il était campé jusqu'au roc. C'est de là que ses archers et ses machines doivent lancer sur l'ennemi une grêle de traits. Toute l'armée se livre à ce travail ; lui-même présent applaudit à l'activité des uns, et gourmande la lenteur des autres.

Le premier jour on pousse à un stade l'étendue de la terrasse ; le lendemain, des frondeurs et des archers y furent placés pour s'opposer aux excursions des Indiens ; et le troisième jour, l'ouvrage fut entièrement terminé.

Quelques Macédoniens s'emparèrent, le quatrième jour, d'une hauteur égale à celle du roc ; Alexandre étend les travaux de ce côté.

Les Barbares, étonnés de l'audace incroyable des Macédoniens et de la promptitude de leurs travaux, ne font plus de résistance. Un héraut vient, de leur part, promettre à

Alexandre de lui livrer le rocher, s'il veut composer ; mais leur dessein était de passer tout le jour en pourparlers, et de se retirer la nuit dans leurs foyers.

Instruit de leur projet, Alexandre fait retirer ses troupes qui étaient autour de la place, accorde aux Barbares un délai suffisant pour leur retraite, et attend qu'elle s'effectue. Prenant ensuite sept cents hommes tant de ses Hypaspistes que de ses gardes, il monte le premier sur le rocher abandonné. Les Macédoniens y arrivent en s'aidant mutuellement. Bientôt le signal est donné, ils tombent sur les Barbares, qui se retirent, et en tuent un grand nombre dans leur fuite : la plupart, saisis d'effroi, roulent dans des précipices.

Maître d'un rocher inaccessible à Hercule, Alexandre y sacrifie, et y laisse une garnison sous les ordres de Sisicotte, qui d'abord abandonna l'Inde pour Bessus, et Bessus pour Alexandre, qu'il servit fidèlement avec toutes ses troupes, lorsque celui-ci eut conquis la Bactriane.

Apprenant que le frère d'Assacanus avait fui dans les montagnes des Assacéniens avec un grand nombre de Barbares et des éléphans, Alexandre tourne de ce côté. Arrivé à Dyrta, il la trouve abandonnée ainsi que tout le pays voisin.

Le lendemain mille Hypaspistes et la troupe légère des Agriens, sous les ordres de Néarque, et trois mille Hypaspistes sous ceux d'Anthiocus, s'avancent pour reconnaître les lieux, les Barbares et le nombre des éléphans.

Alexandre marche vers l’Indus : l’armée en avant lui ouvre les passages qui, sans cette précaution, seraient impraticables. Il fait quelques prisonniers Barbares qui l’assurent que les Indiens de cette contrée se sont sauvés vers Barisade, et ont laissé leurs éléphans paître le long du fleuve. Il se fait conduire sur ces rives : il détache plusieurs Indiens exercés à la chasse de ces animaux ; excepté deux qui tombèrent dans des précipices, tous furent pris, montés par des hommes, et conduits à la suite de l’armée.

Alexandre voit des arbres près du fleuve, les fait abattre : on en fabrique des barques sur lesquelles il descend l’Indus jusqu’aux lieux où Hephæstion et Perdiccas avaient depuis long-temps jeté un pont.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER. Entre le Cophès et l'Indus se présente la ville de Nysa, fondée, dit-on, par Bacchus, vainqueur de l'Inde.

Quel est ce Bacchus et quand a-t-il porté la guerre dans les Indes ? était-il venu de Thèbes ou de Tmole (en Lydie) ? Obligé de traverser les nations les plus belliqueuses alors inconnues aux Grecs, comment n'a-t-il soumis que les Indiens ? Il ne faut point percer trop avant dans tout ce que la fable rapporte des dieux. Les récits les plus incroyables cessent de l'être, lorsque les faits appartiennent à quelque divinité.

Alexandre, arrivé devant cette ville, vit venir à sa rencontre une députation de trente principaux citoyens, à la tête desquels était Acuphis, le premier d'entre eux ; ils lui demandent de respecter, en l'honneur du Dieu, la liberté de leur ville. Arrivés dans la tente d'Alexandre, ils le trouvent couvert de ses armes et de poussière, le casque en tête et la lance à la main. À cet aspect, ils se prosternent épouvantés, et gardent un long silence.

Alexandre les relève avec bienveillance, et les encourage. Alors Acuphis : « Au nom de Dionysus, daignez, prince, laisser à la ville de Nysa sa liberté et ses lois. Le grand Dionysus, prêt à retourner dans la Grèce, après la conquête

de l’Inde, fonda cette ville monument éternel de sa course triomphale. Il la peupla des compagnons émérites de son expédition. Héros ! c’est ainsi que vous avez fondé une Alexandrie sur le Caucase, une autre en Égypte ; c’est ainsi que tant de villes portent ou porteront le nom d’un conquérant déjà plus grand que Bacchus. Ce Dieu appela notre ville Nysa, en mémoire de sa nourrice ; ce nom s’étend à toute la contrée : cette montagne, qui domine nos murs, porte celui de Méros et rappelle l’origine de notre fondateur.

Depuis ce temps les habitans de Nysa sont libres, et se gouvernent par leurs lois. Le Dieu nous a laissé un témoignage de sa faveur : ce n’est que dans notre contrée que croît le lierre, inconnu dans tout le reste de l’Inde. »

Le discours d’Acuphis fut agréable à Alexandre ; il crut ou voulut faire croire ce qu’on rapportait de Bacchus, fier d’avoir marché sur ses traces au-delà desquelles il comptait s’élancer, espérant aussi que, par une noble émulation des travaux de Bacchus, les Macédoniens seraient prêts à tout entreprendre. Il conserva aux habitans de Nysa leurs franchises.

Il s’informe ensuite de leur état politique ; il applaudit à leur constitution ; elle est aristocratique, et il exige qu’on lui livre comme otages trois cents équestres et cent membres du conseil des trois cents. Acuphis était du nombre de ces derniers ; il le nomme hyparque. Lequel souriant : « Eh comment une cité dépourvue de cent hommes de bien pourra-t-elle se gouverner ? Si son salut vous est cher,

prenez trois cents et plus de nos équestres ; et au lieu d'exiger cent de nos meilleurs citoyens, demandez-en deux cents des plus mauvais, c'est le seul moyen d'assurer à notre cité la conservation de son ancien éclat. »

La prudente énergie de ce conseil ne déplut point à Alexandre, qui se contenta des trois cents équestres. Acuphis lui envoya son fils et son petit-fils.

Alexandre, curieux de visiter les monumens en la gloire de Dionysus dont le pays des Nyséens est peuplé, monte sur le Méros, suivi de la cavalerie des Hétaires et de l'Agéma des phalanges : le lierre et le laurier y croissaient en abondance : on y trouve des bois sombres et peuplés de fauves. Les Macédoniens reconnurent avec transport le lierre qu'ils n'avaient pas vu depuis long-temps. En effet, il n'en croît pas dans l'Inde, même aux lieux où l'on trouve la vigne ; ils en forment des guirlandes et des couronnes, et entonnent les hymnes de Bacchus, qu'ils appellent par tous ses noms. Alexandre y sacrifie et invite les Hétaires à un festin. On rapporte qu'alors les premiers des Macédoniens couronnés de lierre dans cette orgie, et comme saisis des fureurs dionysiaques, coururent en bacchans ivres et frénétiques.

Ce fait, je ne puis ni le certifier ni le rejeter. Je ne partage cependant point l'opinion d'Érathostène qui prétend que tous les honneurs rendus alors à la Divinité n'étaient qu'un hommage détourné qui s'adressait à l'orgueil d'Alexandre, auquel on applaudissait : il ajoute à l'appui mille fables des Grecs. Un autre qu'ils trouvent chez les Paropamisades, est

celui de Prométhée ; c’est-là que l’infortuné a été attaché, qu’un aigle déchirait ses entrailles, et qu’Hercule vint rompre ses fers et immoler l’aigle. Ces vaches, marquées d’une massue, annoncent le séjour d’Hercule dans les Indes. Ils transportaient ainsi le Caucase du Nord à l’Orient, et donnèrent son nom à la montagne de Paropamise, pour imprimer un nouveau lustre aux exploits d’Alexandre. Ératosthène fait la même critique du voyage de Dionysus ; je laisse aux lecteurs à prononcer.

Alexandre arrivé aux bord de l’Indus, trouve le pont dressé par Héphæstion, plusieurs petits bâtimens et deux triacontères, des présens de Taxile, deux cents talens d’argent, trois mille bœufs, dix mille moutons, trente éléphans. Taxile y joint sept cents hommes de cavalerie indienne auxiliaire, et lui fait remettre les clés de la capitale située entre l’Indus et l’Hydaspe.

Alexandre sacrifie aux Dieux, fait célébrer des jeux gymniques et équestres : les augures sont favorables.

Chap. 2. L’Indus est le plus grand des fleuves de l’Europe et de l’Asie, à l’exception du Gange ; ses sources tombent du Paropamise qui termine la chaîne du Caucase à l’Orient : il se décharge au midi dans l’Érythrée par deux embouchures marécageuses, ainsi que celles de l’Ister et qui présentent, comme le Nil, la forme d’un triangle que les Grecs appellent *Delta*, et les Indiens *Pattala*. Voilà ce que j’ai pu recueillir de plus certain sur l’Indus. On voit aux Indes d’autres fleuves, l’Hydaspe, l’Acésinès, l’Hydraote et l’Hyphase, qui, par leur étendue considérable, sont à tous

les fleuves de l’Asie, ce que l’Indus est à eux, ce que le Gange est à l’Indus.

Ctésias, si cet auteur a quelque poids, détermine la moindre largeur de l’Indus à quarante stades, la plus grande à cent, et la moyenne à soixante-dix.

Alexandre passa le fleuve au point du jour avec toute son armée.

Je ne traiterai point ici de l’Inde, de ses lois, de ses productions, des animaux extraordinaires qu’elle nourrit, des poissons monstrueux qu’on trouve dans ses fleuves. Quant à ces fourmis qui font de l’or, à ces griffons qui le gardent, ces contes appartiennent à la fable et non à l’histoire ; et les auteurs en sont d’autant plus prodigues, qu’il semble difficile de les convaincre de fausseté.

Alexandre et ceux qui l’ont suivi ont remarqué dans leurs propres historiens une foule de mensonges. Ils se sont assurés, dans les Indes dont ils ont parcouru la plus grande étendue, que ces peuples simples n’avaient ni trésors ni luxe. Les Indiens ont le teint d’un brun foncé ; ils sont de haute taille, ils ont près de cinq coudées de haut, ce sont les hommes les plus grands et les plus belliqueux de l’Asie. Je ne leur compare point les Perses dont la valeur, guidée par Cyrus, enleva aux Mèdes l’empire de l’Asie, et soumit plusieurs nations. Ces Perses étaient pauvres, habitaient un pays sauvage, et vivaient sous des institutions assez semblables à celles de Lycurgue ; et s’ils furent vaincus par les Scythes, je ne sais s’il faut l’attribuer à leur infériorité

plutôt qu'aux désavantages du poste, ou à la faute de leur général.

Je me propose de rassembler dans un ouvrage spécial, sur les Indes, tous les détails dignes de foi et d'attention d'après les récits qu'en ont laissés et ceux qui accompagnèrent Alexandre, et Néarque qui parcourut la mer des Indes, et Mégasthène et Ératosthène, auteurs croyables. C'est là que je décrirai les mœurs, les lois, les productions extraordinaires de ces contrées et les détails du voyage de Néarque ; ici je dois me renfermer dans l'histoire des exploits d'Alexandre.

La chaîne du Taurus coupe l'Asie : commençant à Micale qui regarde Samos, et suivant par la Pamphilie et la Cilicie, elle se prolonge dans l'Arménie, la Médie au-delà du pays des Parthes, des Chorasmiens jusque dans la Bactriane, où elle s'attache au Paropamise, que les Macédoniens, pour flatter l'orgueil d'Alexandre, ont surnommé le Caucase, lequel pourrait se réunir à celui de la Scythie, en s'étendant comme le Taurus. Je lui conserverai ce nom de Caucase que j'ai déjà employée ; il s'avance jusqu'à la mer Érythrée vers l'Orient.

Tous les fleuves célèbres de l'Asie descendent du Caucase et du Taurus ; les uns coulent vers le Nord et se jettent soit dans les Palus-Méotides, soit dans la mer Caspienne ; les autres coulent au Midi, tels l'Euphrate, le Tigre, l'Indus, l'Hydaspe, l'Acésinès, l'Hydraote, l'Hyphase, et enfin tous ceux qui arrosent les régions de l'Inde jusqu'au Gange. Quelques-uns forment des Marais et

plongent sous la terre comme l’Euphrate ; une partie se décharge dans les mers.

L’Asie est donc coupée dans sa longueur de l’Est à l’Ouest, par le Taurus et le Caucase qui la partagent en méridionale et en septentrionale ; la première se subdivise en quatre régions, dont l’Inde est la plus grande, au rapport d’Ératosthène et de Mégasthène. (Ce dernier fixé chez Sibyrtius, satrape des Arachotiens, fit, ainsi qu’il nous l’apprend, plusieurs voyages à la cour de Sandracotte, roi des Indiens.) La moins étendue de ces régions est celle enclavée entre l’Euphrate et la Méditerranée ; les deux autres, situées entre l’Euphrate et l’Indus, ne peuvent, même réunies, se comparer à l’Inde. Celle-ci est bornée à l’Orient et au Midi par l’Érythrée, au Nord par le Caucase et le Taurus, et à l’Occident par l’Indus dans toute l’étendue de son cours.

L’Inde s’étend presque partout en plaines : on les croit formées par les attérissemens des fleuves débordés. C’est ainsi qu’aux bords de la mer croissent ces plaines qui empruntent le nom des fleuves à qui elles doivent leur origine ; ainsi l’Hermus qui tombe du mont de Cybèle en Asie, et se décharge près de Smyrne en Éolie, a donné son nom aux champs d’Hermus ; ainsi le Lydius à la plaine du Cayster, le Caïcus à la Mysie et le Méandre à la Carie qui s’étend jusqu’à Milet. Ainsi l’Égypte est un présent du Nil, s’il en faut croire Hérodote et l’historien Hécatée (supposé que l’ouvrage qui porte son nom soit effectivement de lui.) Hérodote le prouve d’une manière irrésistible ; il paraît

même que le fleuve a donné son nom à cette contrée ; il s'appelait l'Égyptus au rapport d'Homère, qui fait aborder la flotte de Ménélas à l'embouchure de l'Égyptus.

Que si des fleuves peu considérables entraînent depuis leur source jusqu'à leur embouchure assez de limon pour en former des plaines, comment ne pas attribuer le même effet à ceux qui arrosent les champs de l'Inde. L'Hermus, et le Caytser, et le Caïcus, et le Méandre, et les autres fleuves de l'Asie qui se déchargent dans la Méditerranée, si leurs eaux étaient réunies, loin de pouvoir être mis en parallèle avec le Gange, le plus grand des fleuves, qui surpasse le Nil même et l'Ister, ne sauraient être comparés à l'Indus qui, déjà considérable à sa source, se jette dans les mers grossi dans sa course des eaux de quinze grands fleuves.

C'en est assez sur l'Inde ; je m'étendrai davantage dans l'histoire spéciale que j'en écrirai.

Aristobule et Ptolémée, qui sont ici mes guides, ne m'instruisent point de la manière dont fut formé le pont jeté sur l'Indus. Fut-il construit avec des bateaux, comme ceux que Xerxès jeta sur l'Hellespont, et Darius sur le Bosphore et l'Ister, ou était-ce un pont à demeure et continu ? J'incline pour le premier parti ; en effet, la profondeur du fleuve devait rendre l'opération d'y bâtir un pont fort difficile, et le temps aurait manqué pour une si grande entreprise. Ensuite ce pont de bateaux a-t-il été formé en les attachant les uns aux autres, comme on fit, selon Hérodote, au passage de l'Hellespont, ou en les joignant par des traverses de bois de la manière dont les Romains en usèrent

pour traverser l’Ister et le Rhin, et en usent encore toutes les fois qu’il faut passer l’Euphrate et le Tigre.

Je vais décrire ce dernier procédé, parce qu’il est plus prompt, plus facile, et qu’il est bon de le connaître.

À un signal convenu on abandonne un bâtiment au courant, non en droite ligne, mais obliquement, comme s’il était retenu par la poupe ; on rompt, à force de rames, l’effort du courant qui l’entraîne. Parvenu au lieu désigné, on jette de la proue de grands cônes d’osier remplis de pierres dont la pesanteur l’arrête. On tourne en face, et on fixe de la même manière la proue d’un autre bâtiment à la distance nécessaire ; on jette de l’un à l’autre, dans la direction du passage, des pièces de bois que l’on assujettit par des traverses ; on procède ainsi d’un bâtiment à l’autre jusqu’à l’entière confection du pont, aux extrémités duquel on place des pièces de descente en bois que l’on fixe sur la rive, et qui servent à-la-fois et à faire passer commodément les chevaux et le bagage, et à retenir la masse du pont. L’ouvrage s’exécute en peu de temps, et en ordre au milieu du tumulte, sans que le bruit et le mouvement des travailleurs puissent empêcher de recevoir et d’exécuter promptement les ordres.

Alexandre, après avoir passé l’Indus, sacrifie selon le rit grec, et arrive à Taxile, ville riche et populeuse, la plus grande de celles situées entre l’Indus et l’Hydaspe. Taxile, hyparque, et les Indiens reçurent, avec les plus grands témoignages d’amitié, ce prince qui ajouta à leurs

possessions celles des contrées voisines qu'ils lui demandèrent.

Il reçoit des envoyés d'Abissare, roi des Indes vers les montagnes, qui lui députe son frère à la tête des principaux du pays ; d'autres lui apportent les présens de Doxaris.

Alexandre offre les sacrifices accoutumés ; fait célébrer des jeux gymniques et équestres ; établit Philippe satrape de la contrée ; et jette en garnison à Taxile les soldats que leurs blessures ont mis horss de combat.

CHAP. 3. On annonce que de l'autre côté de l'Hydaspe Porus attend Alexandre avec toute son armée, pour lui barrer le passage ou le combattre ensuite.

Alexandre renvoie alors Cœnus vers l'Indus pour en retirer les bâtimens qui lui avaient servi à le traverser, avec ordre d'en démonter les pièces et de les conduire vers l'Hydaspe. Cet ordre est exécuté ; les plus petits sont rompus en deux, les plus grands en trois ; on les transporte sur des chars jusqu'au fleuve, on les y rassemble, on les met à flots.

Alexandre, réunissant toutes les troupes qui l'avaient accompagné à Taxile, et cinq mille Indiens sous la conduite de leur prince et des principaux du pays, marche vers l'Hydaspe, et campe sur ses bords. Porus parut de l'autre côté avec toute son armée et ses éléphans. Il défendait lui-même le passage du fleuve en face d'Alexandre, après avoir envoyé des détachemens sur les autres points où l'on aurait pu tenter de le traverser.

À la vue de ces dispositions, Alexandre, pour tromper et inquiéter Porus sur les siennes, divisa aussi son armée en plusieurs corps sous de nouveaux commandans, qu'il jeta sur différens points, et qui devaient reconnaître les gués et ravager le pays ennemi. Il affecta de rassembler, dans son camp, des provisions immenses tirées des pays en-deçà de l'Hydaspe, pour laisser croire à Porus qu'il attendrait l'hiver, où les eaux de ce fleuve sont plus basses. En effet, elles étaient alors grossies par les pluies abondantes qui tombent dans les Indes pendant le solstice d'été ; ajoutez que les chaleurs fondent les neiges sur le Caucase où la plupart des fleuves de l'Inde prennent leur source. Leur cours en est troublé et rendu plus rapide ; mais en hiver ils rentrent dans leur lit, et, à l'exception du Gange, de l'Indus et de quelque autre, on peut les traverser à pied, ainsi que l'Hydaspe.

Alexandre avait répandu le bruit qu'il attendrait ce moment. D'un autre côté, les radeaux et les bâtimens conduits sur différens points du fleuve, toutes les troupes qui couvrent son rivage, tenaient l'ennemi en haleine, et ne lui permettaient pas de prendre un parti décisif.

Alexandre, du fond de son camp, observait tous les mouvemens, et épiait l'instant d'effectuer le passage à l'improviste et à l'insu de l'ennemi. Il reconnaissait la difficulté de passer en face de Porus ; le nombre des éléphans, celui des Indiens tous bien armés, et disposés au combat, prêts à tomber sur les Grecs au sortir du fleuve, l'inquiétaient d'autant plus, qu'il prévoyait que l'aspect et

les cris des éléphans mettraient sa cavalerie en désordre, qu'on ne pourrait être maître des chevaux qui se précipiteraient dans le fleuve ; il sentit qu'il fallait avoir recours à la ruse : voici celle qu'il employa.

La nuit, il fait courir sa cavalerie le long du rivage, pousser de grands cris et sonner les trompettes, comme si on eût effectué le passage pour lequel tout était disposé. À ce bruit, Porus accourt aussitôt sur le rivage ; Alexandre de rester en bataille sur le bord. Cette feinte étant répétée, et Porus, ayant reconnu que le mouvement se bornait à des cris, cesse de s'ébranler alors qu'on les répète, et se contente d'envoyer des éclaireurs sur les différens points du rivage.

Alexandre, voyant Porus tranquille, songe à exécuter son dessein. À cent cinquante stades du camp, s'élevait un rocher que tourne l'Hydaspe : en face, et au milieu du fleuve, s'offre une île déserte ; l'un et l'autre sont couverts de bois ; Alexandre, après les avoir reconnus, les jugea très propres à masquer le passage de ses troupes. Il avait établi le long du rivage des gardes avancées assez rapprochées pour communiquer facilement. Pendant plusieurs nuits, il fait pousser de grands cris, et allumer des feux sur différens points. Le jour destiné au passage, il en fait les dispositions dans son camp, à la vue de l'ennemi. Cratérus doit y rester avec son corps de cavalerie, les Arachotiens et les Paropamisades, la phalange des Macédoniens, les bandes d'Alcétas et de Polysperchon, les cinq mille Indiens auxiliaires et leurs chefs. Il a l'ordre de ne passer le fleuve

que lorsque Porus serait ébranlé et vaincu. « Si Porus ne marche contre moi qu'avec une partie de son armée, sans emmener les éléphans, ne bougez ; dans le cas contraire, passez aussitôt : la cavalerie ne peut être repoussée que par les éléphans ; le reste de l'armée ne saurait vous arrêter. »

Entre l'île et le camp, Méléagre, Attalus et Gorgias, avec la cavalerie et l'infanterie des stipendiaires, reçoivent l'ordre de passer le fleuve par détachemens, aussitôt que l'action sera engagée avec Porus.

Alexandre, à la tête de l'Agéma, des Hétaires, des chevaux d'Éphestion, de Perdiccas et de Démétrius, des Bactriens, des Sogdiens, de la cavalerie scythe, des archers Dahes à cheval, des Hypaspistes de la phalange, des bandes de Clitus et de Cœnus, des archers et des Agriens, s'éloigne assez du rivage pour dérober sa marche à l'ennemi, et se dirige vers le rocher. On dispose pendant la nuit les radeaux. L'orage qui vint alors à éclater, le bruit du tonnerre couvrant celui des apprêts et des armes, et la pluie, dérobèrent à l'ennemi les préparatifs d'Alexandre. Protégé par la forêt, on ajuste les bâtimens et les triacontères.

Au point du jour, et l'orage appaisé, Alexandre effectue le passage ; une bonne partie de l'infanterie et de la cavalerie passe dans l'île, les uns sur des bâtimens, les autres sur des radeaux. Les éclaireurs de Porus ne s'aperçoivent du mouvement des Grecs qu'au moment où ceux-ci touchent presque à la rive opposée.

Alexandre monte lui-même un triacontère, et aborde avec Ptolémée, Perdiccas et Lysimaque, ses gardes, Séleucus, un

des Hétaires qui fut depuis son successeur, et la moitié des Hypaspistes ; l'autre moitié passe séparément. Les éclaireurs courent à toutes brides en donner avis à Porus.

Alexandre touche à terre le premier, range avec ses généraux la cavalerie en bataille à mesure qu'elle arrive. (Elle avait reçu l'ordre de passer la première.)

Le prince marchait à la tête contre l'ennemi, quand il reconnut qu'il était dans une autre île fort grande (ce qui avait causé son erreur) et qui n'était séparée de terre que par un canal assez étroit ; mais la pluie tombée pendant la nuit l'avait grossi au point que la cavalerie, ayant peine à trouver un gué, crut que ce bras du fleuve serait aussi difficile à passer que les deux autres. On le traversa cependant malgré la hauteur des eaux, les chevaux en eurent jusqu'au poitrail, et l'infanterie jusque sous les bras.

Le fleuve passé, Alexandre place à l'aile droite l'agéma de sa cavalerie avec l'élite des Hipparques ; il jette en avant les archers à cheval, les fait suivre par l'infanterie des Hypaspistes royaux, sous les ordres de Séleucus ; vient ensuite l'agéma royal et le reste des Hypaspistes, chacun dans le rang que ce jour lui avait assigné ; les côtés de la phalange sont flanqués d'archers, d'Agriens et de frondeurs.

L'ordre de bataille ainsi disposé, il laisse derrière lui six mille hommes d'infanterie qui doivent le suivre au pas. Il court à la tête de cinq mille chevaux contre l'ennemi, auquel il croit sa cavalerie supérieure. Tauron, Toxarque, le soutiendra de suite avec ses archers. Si Porus venait à sa rencontre avec toute son armée, il espérait la mettre en

déroute du premier choc de la cavalerie, ou du moins soutenir le combat jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. Si les Indiens, épouvantés de son audace, se débandaient, il les poursuivait, en faisait une boucherie, et détruisait d'autant la masse de leurs forces pour un autre combat.

Aristobule raconte que le fils du monarque indien parut avec soixante chars sur le rivage, avant qu'on eût franchi la seconde île ; qu'il aurait pu alors s'opposer au passage des Grecs qui s'était même effectué difficilement, alors qu'ils n'avaient point été repoussés ; qu'il aurait pu tomber encore sur eux au moment où ils abordèrent, mais qu'il s'éloigna sans tenter aucune résistance ; qu'Alexandre détacha à sa poursuite les archers à cheval qui tuèrent à l'ennemi beaucoup de monde dans sa fuite.

Selon d'autres historiens, le fils de Porus, à la tête d'un nombre considérable d'Indiens, attaqua la cavalerie d'Alexandre au sortir du fleuve, blessa ce prince, et tua même son cheval Bucéphale qu'il chérissait beaucoup.

Mais Ptolémée le rapporte autrement, et je partage son opinion. Porus détacha effectivement son fils contre l'ennemi, mais non avec soixante chars, ce qui n'est pas vraisemblable. En effet, comment, instruit de la marche d'Alexandre, Porus aurait-il exposé son fils avec des forces trop embarrassantes, s'il ne s'agissait que d'une reconnaissance, et trop faibles pour arrêter les Grecs ou les combattre ? il vint avec deux mille chevaux, et cent vingt chars, mais il n'arriva que lorsque Alexandre avait franchi la seconde île.

Alexandre détacha aussitôt contre lui ses archers à cheval, et marcha à la tête de sa cavalerie. Il croyait avoir à combattre Porus avec toutes ses forces, prenant ce corps de cavalerie pour l'avant-garde. Mais bientôt instruit par ses éclaireurs du nombre des Indiens, il pousse sur eux avec toute sa cavalerie ; l'ennemi qu'il vient choquer, non en ordre de bataille, mais en masse, se débande ; quatre cents hommes de la cavalerie indienne et le fils de Porus sont tués ; on s'empare des chevaux et de tous les chars qui n'avaient pu être employés, ni dans le combat sur un terrain que la pluie avait rendu impraticable, ni dans la fuite, à cause de leur pesanteur.

CHAP. 4. Porus, à la nouvelle de la mort de son fils et de la marche des principales forces d'Alexandre, hésita d'abord s'il irait à sa rencontre, en voyant le mouvement de Cratérus qui s'ébranlait pour passer : il prend cependant le parti de se porter sur le point où se trouve le roi lui-même avec l'élite de son armée ; mais il laisse en partant un détachement et quelques éléphans sur la rive pour tenir Cratérus en respect. Il marche donc contre Alexandre à la tête de trente mille hommes d'infanterie, et de toute sa cavalerie composée de quatre mille chevaux, de trois cents chars, et de deux cents éléphans. Arrivé dans une plaine ferme et propre au développement de sa cavalerie, il range ainsi son armée. En avant les éléphans à cent pieds de distance l'un de l'autre, doivent épouvanter la cavalerie d'Alexandre ; ils couvrent l'infanterie indienne rangée sur une seconde ligne, dont quelques points s'avancent dans les

vides de la ligne des éléphans. Porus avait pensé que jamais la cavalerie de l'ennemi n'oserait s'engager dans les ouvertures du premier rang, où les éléphans devaient effrayer leurs chevaux ; l'infanterie l'oserait encore moins, menacée à-la-fois par ces animaux terribles, et par les soldats de la seconde ligne. Cette dernière s'étendait jusqu'aux ailes, formées de la cavalerie appuyée sur l'infanterie ; au devant étaient les chars.

Alexandre, arrive en présence, fait halte pour donner à la phalange des Macédoniens qui arrive à grands pas, le temps de le rejoindre. Et pour ne point les mener essoufflés au combat, il fait caracoler sa cavalerie en face de l'ennemi. Après en avoir reconnu les dispositions, et pénétrant l'intention de Porus, il se décide à l'attaquer, non point par le centre défendu ainsi que nous venons de le voir, mais en flanc. Supérieur en cavalerie, il en prend avec lui les plus forts détachemens, et pousse l'aile gauche de Porus. Cœnus, à la tête de son corps et de celui de Démérius, doit tourner l'aile droite, et saisir le moment où Alexandre, de son côté, serait aux prises avec la cavalerie des Barbares, pour les investir par derrière. Séleucus, Antigène et Tauron, commandent la phalange ; elle ne doit s'ébranler que lorsque la cavalerie aura déjà porté le désordre dans les troupes de l'ennemi.

Arrivé à la portée du trait, Alexandre fait avancer sur l'aile gauche des Indiens, mille archers à cheval dont les escarmouches et les traits doivent commencer à la rompre. Lui-même, à la tête des Hétaires, court la prendre en flanc

pour l’empêcher de se rétablir, et de se porter sur la phalange.

Cependant la cavalerie des Indiens rassemblait et pressait tous ses rangs pour soutenir le choc d’Alexandre, lorsque Cœnus paraît tout-à-coup sur leurs derrières. L’ennemi, de ce côté, fut alors obligé de partager sa cavalerie en deux corps, dont l’un composé des escadrons les plus braves et les plus nombreux devait faire face à Alexandre, et l’autre se retourner contre Cœnus.

Alexandre, profitant du désordre inséparable de ce mouvement, les charge rapidement ; ils se rompent et vont se rallier sous les éléphans comme derrière un rempart. Leurs conducteurs les poussent contre Alexandre ; alors la phalange macédonienne s’avance et fait pleuvoir sur les uns et les autres une grêle de traits. La mêlée ne ressemble alors à aucune de celles où les Grecs s’étaient trouvés.

En effet, les éléphans lancés dans les rangs rompaient de tous côtés les plus épais de la phalange macédonienne. À cet aspect la cavalerie indienne tombe de nouveau sur celle d’Alexandre qui, plus forte et par le nombre et la tactique, la repousse encore jusqu’aux éléphans. Toute la cavalerie des Grecs se trouve alors, non par suite des ordres du général mais par celle du combat, ne plus former qu’un seul corps qui, de quelque côté qu’il se meuve, porte le carnage dans tous les rangs des Indiens.

Les éléphans, resserrés de toutes parts, ne sont pas moins terribles aux leurs qu’à l’ennemi ; ils écrasent tout autour d’eux : on fait un massacre horrible de la cavalerie acculés

dans cet endroit ; les conducteurs des éléphans sont percés de traits ; ces animaux harassés, couverts de blessures et sans guides, ne gardent plus aucun ordre ; exaspérés sous les coups, la douleur les rend furieux, ils s’emportent et foulent aux pieds tout ce qu’ils rencontrent. Les malheureux Indiens ne pouvaient échapper à leur furie. Les Macédoniens, ayant un plus grand espace pour se développer, ouvraient leurs rangs à l’approche des éléphans qu’ils perçaient ensuite de traits : on voyait alors ces animaux énormes se traîner languissamment comme une galère fracassée ; ils poussaient de longs gémissemens.

Les chevaux d’Alexandre ayant enveloppé l’ennemi, il fait donner la phalange ; toute la cavalerie indienne est massacrée sur le champ de bataille : la plus grande partie de l’infanterie y demeure, l’autre s’enfuit par un vide que laisse la cavalerie d’Alexandre.

Cratérus et les autres généraux, sur la rive de l’Hydaspe, voyant le succès d’Alexandre, passent le fleuve et achèvent le massacre des Indiens, qu’ils poursuivent avec des troupes fraîches.

On perdit du côté des Indiens près de vingt mille hommes de pied, trois mille chevaux, deux fils de Porus, Spithacès, gouverneur du pays, tous les chefs de l’armée, tous les conducteurs des chars et des éléphans, et même tous les chars : on prit les éléphans qui échappèrent au carnage.

Du côté d’Alexandre il périt en tout trois cent dix hommes, dont quatre-vingt sur les six mille hommes d’infanterie, dix des archers à cheval qui commencèrent

l’action, vingt Hétaires, et deux cents du reste de la cavalerie.

Porus se distingua par ses exploits, et fit dans cette bataille non-seulement office de capitaine, mais encore de soldat. Lorsqu’il vit le carnage de sa cavalerie, la mort ou le désordre de ses éléphans et la perte presque totale de son infanterie, il n’imita point la lâcheté du grand roi qui prit le premier la fuite aux journées d’Issus et d’Arbelles, il combattit tant qu’il vit donner quelques-uns des siens. L’excellence et la force de sa cuirasse avaient constamment résisté aux coups, mais enfin blessé d’un trait à l’épaule droite qu’il avait nue, il se retirait sur son éléphant.

Alexandre désirant sauver ce héros, lui députe l’Indien Taxile. Celui-ci ayant poussé son cheval sans trop s’approcher de l’éléphant de Porus, lui crie d’arrêter et d’accueillir l’offre d’Alexandre, auquel il ne peut plus échapper. Mais Porus à la vue de Taxile, son ancien ennemi, saisissant un trait, allait le percer, si celui-ci ne l’eût évité par la vitesse de sa fuite.

Alexandre, loin d’en être plus irrité contre Porus, lui détache de nouveaux envoyés, parmi lesquels se trouvait l’Indien Méroë, ancien ami de Porus. Ce dernier l’écoute ; pressé par une soif ardente, il descend de son éléphant, et après s’être rafraîchi, consent à se rendre près d’Alexandre.

Ce prince à son approche sort des rangs, et vient à sa rencontre accompagné de quelques Hétaires. Il s’arrête, il contemple la noblesse de ses traits, la hauteur de sa taille qui s’élevait à plus de cinq coudées. Porus s’approche avec

une contenance assurée ; sa physionomie n’est point abattue par sa disgrâce ; héros, il vient trouver un héros ; prince, il a défendu contre un autre ses États. Alors Alexandre : « Comment prétendez-vous que je vous traite ? — En roi. — Je le ferai pour moi-même ; à présent que puis-je faire pour vous ? parlez. — J’ai tout dit ? — Je vous rends le pouvoir et votre royaume, et j’y ajouterai encore. »

C’est ainsi qu’il traita en roi un prince généreux qui fut dans la suite son ami le plus fidèle.

Ces événemens eurent lieu au mois de munichion, Hégémon étant Archonte à Athènes.

CHAP. 5. Alexandre bâtit deux villes, l’une à l’endroit où il avait passé le fleuve, et l’autre sur le champ de bataille. Il donna à la dernière le nom de *Nicée*, et celui de *Bucéphalie* à la première, en mémoire du coursier qu’il montait.

Bucéphate y mourut moins de ses blessures que de fatigue et de vieillesse. En effet, il avait alors trente ans ; il avait partagé les travaux, les périls d’Alexandre, et l’avait sauvé de plusieurs ; il ne se laissait monter que par lui, il était plein de feu, haut de taille, poil noir ; remarquable selon les uns par une tête où il y avait quelque chose de celle du bœuf, ou plutôt, selon les autres, par une tache blanche au front, soit naturelle, soit artificielle, et qui affectait cette forme : de là lui vient son nom. Alexandre, l’ayant un jour perdu chez les Uxiens, fit publier qu’il les taillerait tous en pièces s’ils ne lui ramenaient son cheval. Tel était l’excès et de la passion du conquérant pour cet animal, et de la crainte que le premier inspirait, qu’on lui

obéit aussitôt. Je ne suis descendu à ces détails, que parce qu'ils sont liés à l'histoire d'Alexandre.

Il fait rendre les derniers honneurs aux guerriers morts, offre aux Dieux des sacrifices en actions de grâces ; ordonne des jeux gymniques et équestres sur les bords de l'Hydaspe. Il y laisse Cratérus avec une partie des troupes pour élever les villes dont il venait d'arrêter le plan, et marche contre les Indiens qui bordent les frontières du royaume de Porus, et nommés les Glauses ou les Glaucaniques, peu importe.

Prenant avec lui la moitié des Hétaires qui lui restait, l'élite de chaque corps d'infanterie, tous les Archers à cheval, les Agriens et les hommes de trait, Alexandre pénètre dans leur pays ; tous les habitans se rendent. Il est maître de trente-sept villes, dont les moindre sont peuplées de cinq mille habitans, et dont la plupart en comptent plus de dix mille, sans parler d'une multitude de bourgs et dont la population ne le cédait point à celle des villes : il les ajouta au domaine de Porus, avec lequel il réconcilie Taxile. Ce dernier retourne dans ses états.

Alexandre reçoit des députés d'Abyssare, qui lui soumet sa personne et son royaume. Avant la défaite de Porus, Abyssare avait projeté de se réunir au prince Indien ; il offrait alors à Alexandre des trésors, et quarante éléphans qu'amenaient son frère et les premiers de sa cour. Mais Alexandre : « Qu'Abyssare vienne se rendre lui-même, ou j'irai, à son grand repentir, le trouver à la tête de mon armée. »

Il vint une députation des Indiens indépendans, et d'un autre Porus, hyparque de l'Inde. On vit arriver aussi Phratapherne à la tête des Thraces que lui avait laissés Alexandre, et des envoyés de Sisique, satrape des Assacéniens, qui annonçait leur défection après le massacre de leur hyparque.

Alexandre envoie contre eux Philippe et Thyriaspe avec une armée pour les réduire et les contenir.

Il s'avance vers l'Acésinès, le seul de tous les fleuves de l'Inde que Ptolémée ait décrit. Selon cet historien, l'Acésinès, à l'endroit où l'armée d'Alexandre le passa sur des radeaux et des bâtimens, est extrêmement rapide, large de quinze stades, et semé d'écueils et de rochers contre lesquels ses flots s'élèvent, se brisent avec fracas, et ouvrent des gouffres écumans. Il ajoute que les radeaux abordèrent facilement, mais que les bâtimens se brisèrent presque tous contre les écueils, et qu'il y périt beaucoup de monde.

Ce passage confirme l'assertion des historiens sur l'Indus, auquel ils donnent quarante stades dans sa plus grande largeur, quinze au plus étroit et au plus profond de son cours. Telle est sa largeur la plus ordinaire.

J'incline à croire qu'Alexandre passa l'Acésinès dans sa plus grande largeur, où il devait être moins rapide. Il laissa Cœnus sur le rivage avec son détachement, pour favoriser le passage du reste des troupes qui avaient été s'approvisionner dans les contrées soumises. Il renvoie Porus, et le charge de lui amener l'élite des Indiens les plus belliqueux, avec les éléphans qu'il pourrait rassembler.

Il se met aussitôt à la poursuite de l'autre Porus, homme pervers qui venait de s'enfuir du gouvernement dont il était investi. Alors que le prince qui portait le même nom que lui faisait la guerre à Alexandre, le traître députait vers le conquérant, promettait de lui remettre ses États, moins par amour pour lui que par haine contre Porus. Mais lorsque le vainqueur eut rendu à son rival ses États, en y ajoutant de nouvelles provinces, le barbare épouvanté abandonna brusquement les siens avec, tous ceux qu'il put entraîner dans sa défection.

Alexandre marche sur ses traces, arrive à l'Hydraotès, fleuve de l'Inde aussi large que l'Acésinès, mais beaucoup moins rapide.

Alexandre jette des garnisons dans tous les lieux importans, pour protéger Cœnus et Cratérus qui doivent parcourir et piller tout le pays.

Il détache Hephæstion avec une partie de l'armée, composée de deux phalanges de l'infanterie, de la moitié des Archers, et du corps à cheval de Démétrius, joint à celui qu'il commande, avec ordre de pénétrer dans les États du Porus fugitif, de subjuguer, en passant, tous les peuples indépendans qui habitent les bords de l'Hydraotès, et de les ajouter aux États du fidèle Porus.

Alexandre passe ensuite l'Hydraotès avec plus de facilité que l'Acésinès, soumet une partie des habitans de ses bords, soit par composition, soit par la force des armes.

On lui annonce qu'un grand nombre de peuples indépendans, et, entre autres, les plus belliqueux et les plus exercés aux travaux de la guerre, les Cathéens réunis aux Oxydraques et aux Malliens, contre lesquels naguère Porus et Abyssare combinant toutes leurs forces avaient tenté un effort aussi vaste qu'inutile, conjurent pour la liberté commune, et prêts à lui livrer bataille, l'attendent sous les murs fortifiés de Sangala. Alexandre se dirige aussitôt de ce côté, et arrive le second jour de marche à Pimprama, occupé par les Adraïstes qui lui rendent la place. Il y fait reposer son armée pendant un jour, arrive le lendemain à la hauteur de Sangala, et aperçoit les ennemis campés près de la ville, sur une éminence fortifiée par trois rangs de chariots disposés à l'entour.

Alexandre, après avoir reconnu le nombre de l'ennemi et les positions, prend la plus favorable ; il détache les Archers à cheval pour inquiéter et effrayer les Indiens jusqu'à ce qu'il ait rangé son armée en bataille. Il forma son aile droite de l'Agéma de la cavalerie et de celle commandée par Clitus ; près d'eux les Hypaspistes et les Agriens. Perdiccas commande la gauche, composée de son corps de cavalerie, et des Hétaires à pied ; les Archers sont partagés entre deux ailes.

Tandis qu'il fait ces dispositions, arrive l'arrière-garde ; il en jette la cavalerie sur les ailes ; l'infanterie renforce le centre. Il prend avec lui la cavalerie de l'aile droite, et pousse à la gauche des Indiens qu'il croyait facilement enfoncer, parce que de ce côté les chariots qui les

protégeaient étaient moins serrés. Voyant que les Indiens ne venaient point au-devant de la cavalerie, mais que, renfermés dans l'enceinte, et montés sur leurs chars, ils se contentaient de lancer des traits ; il met pied à terre, et fait avancer la phalange.

On repoussa facilement les Indiens de la première enceinte des chariots. La résistance fut plus vive dans le second retranchement où les ennemis, rassemblés derrière les chars, étaient plus pressés, et où les Macédoniens avaient moins d'espace pour se développer. Cependant on parvient à écarter quelques chariots ; on se précipite en désordre par ces ouvertures ; la phalange chasse du retranchement les Indiens qui, ne se croyant plus en sûreté dans le troisième, se débandent et fuient à grands pas dans la ville.

Alexandre la fait aussitôt investir, et vu l'étendue des murs, la cavalerie cerne les endroits que l'infanterie, en trop petit nombre, ne peut garder, principalement sous les remparts, aux bords d'un étang peu profond. Alexandre conjecturait que les Indiens épouvantés de leur défaite, abandonneraient la ville pendant la nuit. Il ne s'était point trompé. Vers la seconde veille quelques-uns étant sortis de la ville, tombèrent dans les postes avancés de la cavalerie où ils furent tués. Les autres, parvenus jusqu'à l'étang, et le trouvant également investi par la cavalerie, retournent sur leurs pas.

Alexandre fait tirer autour de la ville une double circonvallation qui n'est interrompue que par le marais,

autour duquel il redouble les postes. On avance les machines pour battre la ville. Des transfuges viennent lui annoncer que les assiégés ont formé le projet de se retirer en faisant une sortie par le marais. Alexandre y place aussitôt Ptolémée avec trois mille Hypaspistes, tous les Agriens et un corps d'Archers ; il lui désigne le point par lequel il présume que les Barbares déboucheront ; Ptolémée au moment même les arrêtera dans leur sortie, et fera sonner les trompettes : à ce signal, tous les chefs doivent accourir et secourir Ptolémée ; Alexandre n'y sera pas le dernier.

Ptolémée met en avant, pour embarrasser le chemin, les chariots que les Indiens avaient abandonnés. Il se fortifie du reste des palissades qui n'avaient point été employées. Ce travail est achevé dans la nuit.

Vers la quatrième veille, les barbares sortent en foule par les portes qui regardent l'étang. Ptolémée averti surprend leurs mouvemens ; fait sonner les trompettes et marche sur eux en ordre de bataille. Les Barbares sont embarrassés entre les chars et les palissades. Épouvantés des sons de la trompette, pressés de tous côtés par les Grecs, ceux qui s'avancent sont taillés en pièces, cinq cents périssent, le reste rentre dans la ville.

Porus était arrivé et amenait cinq mille Indiens avec le reste des éléphans. Les machines étaient approchées des remparts mais avant qu'elles eussent joué, les Macédoniens, ayant sapé le mur et approché de tous côtés les échelles, emportent la ville d'assaut. Dans le sac de cette ville périrent dix-sept mille Indiens, soixante-dix mille tombèrent

au pouvoir de l’ennemi, ainsi que trois cents chars et cinq cents hommes de cavalerie.

De son côte Alexandre perdit environ cent hommes dans tout le siége, sans parler des blessés en plus grand nombre : on, en comptait environ douze cents, parmi lesquels plusieurs chefs et entre autres Lysimaque, Somatophylax.

Alexandre, après avoir rendu les derniers devoirs aux guerriers morts, envoya son secrétaire Eumènes, avec trois cents chevaux, vers les habitans de deux villes qui avaient pris parti avec ceux de Sangala. Eumènes devait leur annoncer le sort de cette cité, les engager à se rendre, à leur promettre, de la part d’Alexandre, les mêmes sûretés qu’avaient trouvées ceux des Barbares qui s’étaient soumis. Déjà instruits et épouvantés de ce désastre, ils avaient abandonné leurs villes. Alexandre se met à leur poursuite ; mais s’y étant pris trop tard, le plus grand nombre échappa ; on ne trouva que cinq cents malades laissés en arrière : Alexandre les fait massacrer.

Il retourne à Sangala, fait raser la ville. Il abandonne ensuite le pays aux tribus indépendantes qui s’étaient rendues à lui volontairement : Porus fut envoyé avec ses troupes pour s’assurer de leurs places et y mettre des garnisons.

CHAP. 6. Il s’avance alors vers l’Hyphase pour soumettre les Indiens au-delà du fleuve, ne voulant mettre fin à la guerre qu’alors qu’il ne trouverait plus de résistance, Les peuples qui habitent au-delà de l’Hyphase se livrent avec succès à l’agriculture et aux armes : leur police est douce ;

ils vivent en république aristocratique bien administrée. Les éléphans qu'on trouve dans ce pays y sont plus forts et en plus grand nombre que partout ailleurs.

Ces récits enflammaient l'ambition d'Alexandre. Mais les Macédoniens commençaient à perdre courage, en voyant leur prince entasser travaux sur travaux, dangers sur dangers ; des groupes se formaient dans le camp ; les plus retenus déploraient leur condition, les autres menaçaient de ne pas marcher.

Instruit de ce commencement de trouble et de découragement, Alexandre, pour l'arrêter à sa naissance, rassemble les chefs, et alors : « Macédoniens compagnons de mes travaux, puisque vous ne les partagez plus avec la même ardeur, je vous ai convoqués pour vous amener à mon avis ou me ranger au vôtre, pour avancer ou retourner ensemble ; que si vos exploits, si votre général vous pèsent, il n'a plus rien à vous dire. Mais s'ils vous ont acquis l'Ionie, l'Hellespont, les deux Phrygies, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Lydie, la Carie, la Lycie, la Pamphilie, la Phénicie et l'Égypte, tout ce que les Grecs occupent de la Lybie, une part de l'Arabie, la Cœlo-Syrie avec la Mésopotamie, Babylone et le pays des Susiens ; si vous avez subjugué les Perses, les Mèdes et les peuples acquis ou soustraits à leur domination. Si vous avez porté vos trophées au-delà des Pyles carpiennes, du Caucase et du Tanaïs ; soumis la Bactriane, l'Hyrcanie, la mer Caspienne, et repoussé les Scythes dans leurs déserts ; si l'Indus, l'Hydaspe, l'Acésinès et l'Hydraotès coulent aujourd'hui

sous nos lois, qu'attendez-vous pour ajouter à notre empire l'Hyphasis et les nations au-delà de ses bords ? Craindriez-vous aujourd'hui des Barbares, vous qui les avez vu fuir devant vous, abandonner leur pays et leurs villes, ou les remettre à votre courage et marcher ensuite sous vos étendards ? Il n'est sans doute pour des cœurs généreux de fin aux travaux que dans les travaux mêmes qui les immortalisent. Si quelqu'un d'entre vous en demandait le terme, qu'il sache que nous n'avons pas loin d'ici au Gange et à la mer orientale, qui se réunit à celle des Indes, au golfe Persique et embrasse le monde ; du golfe Persique nous remontons jusqu'aux colonnes d'Hercule, et soumettant l'Afrique comme l'Asie, nous prendrons les bornes du monde pour celles de notre empire.

Que si nous rebroussions chemin, voyez que nous laissons derrière nous un grand nombre de peuples belliqueux ; au-delà de l'Hyphase, tous ceux qui s'étendent vers la mer orientale ; au nord, tous ceux qui habitent les bords de la mer d'Hyrcanie et les Scythes. À peine aurons-nous commencé notre retraite, qu'un soulèvement général renversera nos conquêtes encore mal affermies. Ceux que nous n'avons point subjugués entraîneront les autres. Il faut donc perdre tout le fruit de nos travaux, ou les continuer. Courage, compagnons : affermissez-vous dans la carrière des braves : elle est pénible, mais honorable ! Cette vie du courage a ses charmes ; la mort même n'en est point exempte, quand elle consacre le guerrier à l'immortalité. Notre père et notre guide, Hercule, serait-il monté au faîte

de la gloire, au rang des Dieux, s'il s'était lâchement renfermé dans les murs de Corinthe, d'Argos et de Thèbes, ou dans les bornes du Péloponnèse ? Dionysus, plus célèbre encore, n'a-t-il tenté que des entreprises ordinaires ? Et nous, qui avons passé Nysa, bâtie par Dionysus, nous, maîtres d'Aorne, qui brava les efforts d'Hercule, nous hésiterions à faire un pas de plus ! Aurions-nous laissé ces grands monumens de nos travaux en nous vouant à l'obscurité et au repos dans la Macédoine, ou si nos efforts s'étaient bornés à triompher des Thraces, des Illyriens, des Triballiens et de quelques-uns de nos ennemis dans la Grèce.

Que si je ne partageais pas le premier vos fatigues et vos dangers, votre découragement aurait un motif. Vous pourriez vous plaindre d'un partage inégal, qui placerait d'un côté les peines et de l'autre les avantages. Mais, périls et travaux, tout est commun entre nous, et le prix est au bout de la carrière. Ce pays ? il est à vous ; ces trésors ? ils sont à vous. L'Asie soumise, je saurai remplir vos espérances, ou plutôt les surpasser. Alors, je congédierai, je reconduirai moi même ceux qui voudraient revoir leurs foyers ; alors, je comblerai ceux qui resteront, de présens auxquels les autres porteront envie. »

Ce discours est suivi d'un profond silence, l'assemblée n'osant combattre, et ne voulant point accueillir l'avis d'Alexandre. Et lui : « Qu'il parle, celui qui n'approuve point ce dessein. » Nouveau silence.

Enfin Cœnus : « Ô prince ! vous l'avez déclaré, vous ne contraindrez point des Macédoniens. Vous voulez les amener à votre avis ou vous ranger au leur ; daignez m'entendre, non pas au nom de vos chefs qui, comblés par vous d'honneurs et de bienfaits, doivent être soumis à tous vos ordres, mais au nom de l'armée entière. N'attendez pas de moi que j'en flatte les passions, je ne vous parlerai que de votre intérêt présent et à venir. Vous dire ici la vérité est un privilége que je tiens de mon âge, du rang même que a votre générosité m'a donné, et du courage que j'ai montré en combattant près de vous. Ces conquêtes et d'Alexandre et des Grecs qui ont tout abandonné pour le suivre, plus elles sont éclatantes, et plus la prudence conseille d'y mettre un terme. Quelle foule de Grecs et de Macédoniens marchaient sous vos drapeaux ! Vous voyez aujourd'hui leur petit nombre. Dès votre entrée dans la Bactriane, vous avez congédié, et avec raison, les Thessaliens dont l'ardeur se ralentissait. Une partie des Grecs est reléguée ou plutôt prisonnière dans les villes que vous avez fondées. L'autre partie attachée avec les Macédoniens à tous vos périls, est tombée dans les combats, ou moissonnée par les maladies ; quelques-uns couverts de blessures sont épars dans l'Asie ; le peu qui reste voit s'éteindre ses forces et son courage. Ils sentent au fond de leurs cœurs se réveiller ce sentiment de la nature, le désir de revoir leurs femmes, leurs pères et leurs enfans, la mère-patrie, la terre natale. Ils le désirent d'autant plus, que vous les avez comblés de richesses. Qui pourrait les blâmer ? Ne les entraînez point malgré eux dans une carrière où languirait leur courage, puisqu'il ne serait

plus volontaire. Ah ! plutôt revenez embrasser votre mère, rétablir l'ordre dans la Grèce, et suspendre aux foyers domestiques de si illustres trophées ! Alors qui vous empêchera de combiner une nouvelle expédition, en Asie, en Europe ou en Afrique. Alors vous remplirez vos desseins ; vous verrez voler sur vos pas l'élite des Macédoniens ; vous remplacerez des bandes harassées par des troupes fraîches, et des soldats que l'âge a mis hors de combat, par une jeunesse d'autant plus ardente, qu'elle aura moins d'expérience des dangers, et qu'enivrée des plus hautes espérances, elle ne songera qu'aux récompenses, à la vue des richesses et des lauriers que vos vieux compagnons rapporteront dans leurs foyers. Prince, il est beau de garder de la modération au comble de la prospérité. Un aussi grand capitaine qu'Alexandre, et à la tête d'une pareille armée, n'a sans doute rien à craindre de ses ennemis. Mais les coups du sort sont inopinés, et les destins inévitables. »

L'assemblée reçut par des applaudissemens universels le discours de Cœnus, et témoigna par des larmes combien, éloignée du dessein d'Alexandre, elle soupirait après le retour dans la patrie. Alexandre, offensé de la liberté de Cœnus et du silence des autres chefs, rompit l'assemblée.

L'ayant réunie le lendemain, furieux : « Je ne contrains personne à me suivre ; votre roi marchera en avant ; il trouvera des soldats fidèles. Que ceux qui l'ont désiré se retirent, ils le peuvent : allez annoncer aux Grecs que vous avez abandonné votre prince. »

Il se renferma alors dans sa tente ; il y resta pendant trois jours, sans parler à aucun de ses Hétaires ; il attend qu'une de ces révolutions qui ne sont pas rares dans l'esprit des soldats, en change les dispositions.

Mais l'armée affligée, sans être ébranlée, continue de garder le silence. Ptolémée rapporte que néanmoins il fit les sacrifices accoutumés pour obtenir un passage favorable. Les auspices sont contraires. Alors rassemblant les plus âgés et les plus intimes des Hétaires : « Puisque tout me rappelle, allez annoncer à l'armée le départ. »

À cette nouvelle, la multitude pousse des cris, expression de sa joie ; les uns fondent en larmes, les autres accourent jusqu'à la tente d'Alexandre, et le bénissent d'être assez généreux pour ne céder qu'à l'amour de ses soldats.

Ayant divisé alors son armée en douze corps, il fait élever à chacun d'eux un autel immense, aussi élevé et plus étendu que les plus grandes tours, en témoignage de sa reconnaissance envers les Dieux, et en monument de ses victoires.

Ce travail achevé, il ordonne des sacrifices selon le rit grec, des jeux gymniques et équestres, et range tout le pays, jusqu'à l'Hyphase sous la domination de Porus. Il retourne, traverse de nouveau l'Hydraotès, et l'Acésinès. C'est sur les bords de ce fleuve qu'Héphæstion vient d'achever, d'après ses ordres, la ville qu'il devait élever. Alexandre peuple cette nouvelle cité des Barbares finitimes auxquels il ouvre un asile, et des stipendiaires invalides. Il fait ensuite les préparatifs nécessaires pour descendre dans la grande mer.

Sur ces entrefaites, Arsace, satrape des états voisins d’Abyssare, accompagné du frère de ce prince et de ses principaux officiers lui apportent, en son nom, les plus rares présens, amènent trente éléphans, excusent Abyssare, retenu par une maladie, de n’être pas venu se jeter lui-même aux pieds du conquérant ; ce qui était confirmé par les envoyés d’Alexandre, alors de retour.

Alexandre satisfait confirme le pouvoir d’Abyssare, joint Arsace à son empire, ordonne des tributs, sacrifie de nouveau sur les bords de l’Acésinès, le passe, arrive aux bords de l’Hydaspe, fait relever par ses soldats les ouvrages que les mauvais temps avaient détruits dans Nicée et dans Bucéphalie, et règle l’administration de la contrée.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER. Alexandre, ayant rassemblé sur les bords de l'Hydaspe plusieurs galères, savoir, des Triacontères et des Hémiolies avec des Hippagoges, résolut de naviguer jusque sur la grande mer. Et comme il avait remarqué que de tous les fleuves, l'Indus est le seul où l'on trouve des crocodiles ainsi qu'aux bords du Nil, et vu des fèves semblables à celles de l'Égypte sur les bords de l'Acésinès qui se décharge dans l'Indus, il s'imagina follement qu'il avait trouvé les sources du Nil. Il supposait que ce fleuve, prenant sa source dans les Indes, traversait des déserts immenses, y perdait son nom, et, arrivé enfin aux plaines cultivées de l'Éthiopie et de l'Égypte, recevait celui de Nil, ou selon Homère, d'Égyptus, et se jetait dans la Méditerranée.

Se fondant ainsi sur les conjectures les plus frivoles, à l'occasion d'un point de géographie très important, il écrivit à Olympias qu'il avait enfin trouvé les sources du Nil. Mieux éclairé depuis, instruit par les habitans que l'Hydaspe se décharge dans l'Acésinès, et celui-ci dans l'Indus, où ils perdent leurs noms, et que l'Indus qui n'a rien de commun avec l'Égypte, se rend dans la grande mer par deux embouchures, il effaça, dit-on, ce passage de sa lettre, et continua ses préparatifs pour l'embarquement. Il

employa sur la flotte les Phéniciens, les Cypriens, les Cariens et les Égyptiens qui avaient suivi l'armée.

Sur ces entrefaites, l'un des Hétaires les plus intimes, Cœnus, est emporté par une maladie. On lui fait dans la circonstance des obsèques magnifiques. Tous les Hétaires et les envoyés de l'Inde rassemblés, Alexandre déclare en leur présence qu'il donne à Porus tout l'empire des Indes qu'il a conquises, comprenant sept nations, et au-delà de deux mille villes.

Il partage alors son armée ; il s'embarque avec tous les Hypaspistes, les archers, les Agriens et l'agéma de cavalerie. Cratérus, conduit sur la rive droite du fleuve une partie de la cavalerie et de l'infanterie ; sur la gauche marche Hephæstion avec le gros de l'armée et deux cents éléphans. Ils s'avanceront vers la capitale de Sopithès. Philippe, satrape du pays frontière de la Bactriane au-delà de l'Indus, doit les suivre dans trois jours. On renvoya aux Nyséens leurs chevaux. Le commandement de toute la flotte fut donné à Néarque, et celui du vaisseau que montait Alexandre à Onésicrite, lequel en impose dans son histoire alors qu'il se donne pour le commandant général de la flotte.

Cette flotte, au rapport de Ptolémée, dont je suis l'autorité, était composée de deux mille bâtimens, dont quatre-vingt triacontères ; le reste consistait en bâtimens légers et de transport. Tout étant disposé pour le départ, l'armée s'embarque au lever de l'aurore.

Alexandre sacrifie aux Dieux et au fleuve de l'Hydaspe, selon le rite grec et d'après l'avis des devins. Monté sur son vaisseau, il prend une coupe d'or, s'avance à la proue, épanche la liqueur dans le fleuve : il en invoque le Dieu et celui de l'Acésinès qui se réunit à l'Hydaspe pour se précipiter dans l'Indus ; il invoque aussi l'Indus et après les libations en l'honneur d'Hercule, père de sa race, d'Ammon et des autres Dieux qu'il révérait, la trompette sonne et annonce le départ de la flotte. Tous les vaisseaux s'ébranlent et s'avancent dans l'ordre fixé ; chacun garde la ligne qui sépare les bâtimens de guerre entre eux, et ceux-ci des bâtimens de transport, tous à une distance égale et nécessaire pour ne se point choquer.

Cette manœuvre formait le plus beau spectacle : on entendait le bruit monotone et mesuré de cette multitude de rames qui, s'élevant ou s'arrêtant à la voix du Kéleustès, semblaient frapper toutes à-la-fois et en cadence le fleuve qui retentissait des cris des matelots. Ce bruit, ces cris étaient multipliés par les échos des rochers et des forêts qui bordaient le rivage élevé. Les chevaux, que l'on apercevait sur les hippagoges, étaient un nouvel objet d'étonnement pour les Barbares accourus en foule sur les deux rives. En effet, c'était la première fois que ce spectacle frappait leurs yeux ; l'antiquité même n'en avait pas été témoin, car Dionysus ne tenta point d'expédition navale. On vit les Indiens, sur le rivage, suivre long-temps la flotte ; attirés par ce bruit et par cette nouveauté, ils sortaient en foule des retraites les plus éloignées : la rive retentissait de chant

barbares ; en effet, les Indiens aiment beaucoup la musique et la danse, qu'ils ont reçues de Dionysus et de ses bacchantes.

Alexandre arrive le troisième jour à l'endroit où Cratérus et Héphæstion l'attendaient campés sur les rives du fleuve. Deux jours après, Philippe se présente avec le reste de son armée. Alexandre l'envoya le long de l'Acésinès, Cratérus et Héphæstion reçoivent de nouvelles instructions.

Continuant sa navigation sur l'Hydaspe, qui lui offrit partout vingt stades au moins de largeur, il soumet en passant les peuples riverains, soit de force ou de composition. Il se portait avec rapidité sur les Malliens et les Oxydraques, peuples nombreux et belliqueux, qui, après avoir renfermé leurs femmes et leurs enfans dans leurs places fortes, se disposaient à lui livrer bataille. Il se hâtait pour les surprendre et les frapper au milieu même de leurs préparatifs.

Il arrive le cinquième jour au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésinès. Le lit de ces fleuves s'y resserre ; leur cours en devient plus rapide. Les flots se choquent, se brisent et ouvrent en reculant sur eux-mêmes des gouffres profonds. Le fracas des vagues mugissantes retentit au loin. Les habitans du pays avaient instruit les Grecs de ces détails ; cependant à l'approche du confluent, le bruit était si épouvantable, que les rameurs laissèrent tomber les rames. La voix du Kéleustès est d'abord glacée d'horreur, bientôt elle se fait entendre : « Doublez de rames, rompez la force du courant. » Il faut sortir de ces détroits, éviter d'être

engloutis dans ces gouffres tournoyans. Les vaisseaux ronds qui touchèrent les gouffres, soulevés par les vagues, furent rejetés dans le courant ; ceux qui les montaient en furent pour la peur. Les vaisseaux longs éprouvèrent plus de dommage dans cette situation, leurs flancs n'étant pas assez élevés pour rompre l'effort des vagues. Les hémiolies souffrirent, surtout le rang inférieur des rames s'élevant peu au-dessus des eaux. Entraînés de côté dans les gouffres, avant de pouvoir relever les rames, ces bâtimens étaient facilement brisés par la force des vagues ; deux, fracassés l'un contre l'autre, périrent avec leur équipage.

Au-delà le fleuve s'élargissait, son cours devenait moins rapide, sa navigation moins dangereuse. Alexandre aborde à la rive droite, qui offrait une rade ouverte aux vaisseaux. Un rocher s'avançait au milieu des ondes, il offrait un asile et un abri aux naufragés, Alexandre y recueillit les débris de sa flotte et de ses guerriers.

Après avoir réparé ses vaisseaux, il charge Néarque de poursuivre sa navigation jusqu'au territoire des Malliens, et courant sur les Barbares qui ne s'étaient point encore rendus, il leur fait défense de se réunir à ces peuples.

Il retourne vers sa flotte : il trouve Héphæstion, Cratérus et Philippe à la tête de leurs divisions. Cratérus est chargé de conduire les troupes de Philippe au-delà de l'Hydaspe, avec celles de Polysperchon et les éléphans. Néarque, continuant de diriger la flotte, doit le précéder de trois jours.

CHAP. 2. Alexandre forme trois divisions du reste de son armée. Héphæstion conduit l'une en avant, il doit le

précéder de cinq jours de marche pour couper la retraite à ceux que doit attaquer la division du centre. Ptolémée forme l'arrière-garde, et doit suivre, à trois jours de marche, dans le même dessein. Toute l'armée doit se réunir au confluent de l'Acésinès et de l'Hydraotès.

Ayant pris avec lui les Hypaspistes, les archers, les Agriens, la bande de Python ou les Hétaires à pied, tous les archers et la moitié des Hétaires à cheval, il s'avance par le désert vers les Malliens, peuples libres.

Il campe le premier jour au bord d'une petite rivière à cent stades de l'Acésinès. Après avoir donné quelques heures au repos, il y fait approvisionner d'eau ses soldats ; et marchant pendant le reste du jour et toute la nuit, il fait quatre cents stades, et arrive avec l'aurore sous les murs d'une ville des Malliens.

N'imaginant point qu'Alexandre s'engagerait dans le désert, et sans inquiétude de ce côté, ils étaient hors de la ville sans armes ; mais Alexandre s'était déterminé par le motif même de la difficulté qui rassurait les Barbares ; il les surprend à l'improviste, fond sur eux avant qu'ils aient songé à se mettre en défense ; ils fuient dans la ville, qu'il fait cerner par la cavalerie, en attendant la venue de la phalange. Elle arrive ; il détache aussitôt Perdiccas avec sa cavalerie, celle de Clitus et les Agriens, pour investir une autre ville des Malliens, où un grand nombre d'Indiens s'étaient renfermés : il lui donne ordre d'en différer l'assaut jusqu'à son arrivée, mais d'en faire un blocus pour rompre toute communication entre les Barbares.

Alexandre continue l'attaque ; les Barbares abandonnent les remparts qu'ils ne peuvent plus défendre. Un grand nombre des leurs ayant été tué, et une autre partie mise hors de combat, ils se retirent dans le fort, où ils se défendent quelque temps avec l'avantage que leur donnait l'élévation du poste. Les Macédoniens et Alexandre redoublent d'efforts, la place est emportée ; les Malliens qui la défendaient, au nombre de deux mille, sont tous passés au fil de l'épée.

Perdiccas trouve la ville qu'il venait assiéger vide d'habitans. Instruit qu'ils ne faisaient que de se retirer, il les poursuit à toutes brides ; l'infanterie le suit à marche forcée ; les fugitifs sont presque tous massacrés : le reste se sauve dans des marais.

Alexandre, après avoir fait rafraîchir ses troupes, part à la première veille, force de marche pendant la nuit, arrive au point du jour à l'Hydraotès que les Malliens venaient de passer ; il charge les derniers au milieu du fleuve, le traverse, et, poursuivant les autres, en tue une partie, en fait un grand nombre prisonniers. Le gros le plus considérable se jette dans une place également fortifiée par l'art et la nature.

L'infanterie arrivée, il détache Python à la tête de son corps et de deux compagnies de cavalerie, qui emportent la place de premier abord. Tout ce qui échappa au glaive fut réduit à l'esclavage.

Il marche ensuite lui-même contre une autre ville des Brachmanes, où les Malliens s'étaient renfermés ; la

phalange serrée enveloppe les murs ; on en sape le pied ; on fait pleuvoir sur les habitans une grêle de traits ; ils quittent les remparts et se réfugient dans le fort.

Quelques Macédoniens y entrent pressés avec eux ; mais les Barbares se rassemblant, et faisant volte face, les repoussent, et en tuent vingt-cinq dans leur retraite. Alexandre fait avancer les échelles et battre le fort : une tour, en s'écroulant, entraîne la chute d'une partie du rempart. Alexandre paraît sur la brèche. À cette vue, honteux d'être devancés, les Macédoniens montent de toutes parts. Ils étaient déjà maîtres de la citadelle, lorsque les Indiens mettent le feu aux maisons ; les uns se précipitent dans les flammes, les autres sur le glaive : on en tua cinq mille ; on ne fit presque point de prisonniers ; ces braves préférèrent une mort glorieuse.

Alexandre ayant fait reposer un jour son armée, marche le lendemain contre quelques Malliens qui, après avoir abandonné leurs villes, s'étaient retirés dans les déserts. Il s'y arrête un jour ; le lendemain il fait rebrousser Python et l'hipparque Démétrius vers le fleuve à la tête de leurs troupes et de l'infanterie légère, avec ordre de tuer, s'ils refusent de se rendre, tous ceux qu'ils rencontreront dans les bois qui bordent les rives ; cet ordre est exécuté.

Cependant Alexandre se dirige vers la capitale des Malliens, où les débris fugitifs des autres villes s'étaient réfugiés ; à son approche elle est abandonnée, les Malliens traversent l'Hydraotès, et se rangent en bataille sur le rivage

escarpé pour en disputer le passage. Alexandre y marche aussitôt à la tête de sa cavalerie, l'infanterie le suit.

À la vue des ennemis rangés en bataille sur l'autre bord, et sans attendre la phalange, il poursuit sa route à travers le fleuve avec la cavalerie. Épouvantés de son audace, les Indiens se retirent précipitamment, mais en bon ordre. Alexandre les poursuit. Les Indiens, ne voyant avec lui que la cavalerie, se retournent, combattent et se défendent avec vigueur, ils étaient près de cinquante mille.

Alexandre les voyant serrés, et n'ayant point sa phalange, se borne à quelques escarmouches, sans engager une action générale. Arrivent les Agriens, les troupes légèrement armées, les archers qui faisaient partie de sa suite ; la phalange n'est pas loin. À cet aspect redoutable, les Indiens courent se réfugier près de là dans une place forte ; Alexandre les poursuit, en tue un grand nombre, renferme le reste dans la ville, qu'il fait cerner par sa cavalerie jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. Il aurait donné l'assaut s'il eût resté assez de jour, et si ses troupes n'eussent point été fatiguées par une longue marche, le passage du fleuve et la poursuite de l'ennemi.

Le lendemain il forme deux divisions de son armée : il attaque avec la première, tandis que Perdiccas, à la tête de la seconde, donne l'assaut. Les Indiens cèdent la ville et se retirent dans le fort. Alexandre entre le premier dans la ville, après avoir brisé une des portes.

Perdiccas et sa division pénétrèrent plus tard ; les soldats n'ayant point approché les échelles, parce que trouvant les

remparts sans défense, ils jugèrent que la ville était prise.

Dès que les Macédoniens voient les ennemis se défendre dans le fort, ils sapent aussitôt les murs, et courent de tous côtés saisir les échelles. Comme on tardait à les approcher, Alexandre, dans son impatience, en arrache une des mains d'un soldat, l'applique contre le mur, et s'élance en se couvrant de son bouclier, suivi de Peucestas qui portait l'égide enlevée du temple de Minerve à Troie, et de Léonnatus Somatophylax ; Abréas dimoirîte monte sur une autre échelle.

Alexandre, parvenu sur le rempart, s'appuie sur son bouclier, et renversant les uns, frappant les autres de son épée, il avait tout chassé devant lui. Cependant les Hypaspistes, inquiets de sa personne, se précipitent sur les échelles ; elles rompent sous le poids ; plus de moyen de franchir les murs. Alexandre se voit en butte aux traits que les Indiens, n'osant l'approcher, font pleuvoir des tours voisines et de l'intérieur de la place ; car l'élévation où il se trouvait formait une esplanade avancée, et ce prince se faisait remarquer autant par l'éclat de ses armes que par celui de sa valeur.

N'ayant que le choix de rester exposé à ce danger ou de se jeter dans le fort, il prend ce dernier parti qui peut épouvanter les ennemis, et qui doit du moins, s'il succombe, l'immortaliser par la mort la plus glorieuse. Il saute des remparts dans le fort. Adossé contre le mur, il perce de son épée plusieurs de ceux qui fondent sur lui, et

entre autres le chef des Indiens. Il en écarte deux à coups de pierres, le dernier revient sur ses pas, il le frappe du glaive.

Les Barbares n'osant plus approcher, lancent de tous côtés sur lui les traits dont ils sont armés ou que le hasard leur présente. Cependant Peucestas, Abréas et Léonnatus, qui étaient parvenus sur le rempart avant que les échelles fussent rompues, se jettent près de lui, et combattent vivement à ses côtés. Abréas tombe percé d'une flèche qu'il reçoit au visage ; une autre atteint Alexandre, perce la cuirasse, et s'enfonce au dessus du sein. L'air et le sang s'échappaient, au rapport de Ptolémée, par cette blessure. D'abord sa chaleur naturelle le soutint quelque temps malgré que sa plaie fut profonde ; mais enfin affaibli par la perte de son sang et de sa respiration, ses yeux se ferment, il se pâme et tombe sur son bouclier. Peucestas, se mettant au-devant, le couvre de l'égide de Minerve ; Léonnatus le défend de son côté, mais ils sont grièvement blessés, Alexandre est prêt d'expirer.

Les Macédoniens frémissant de ne pouvoir escalader le fort, à la vue des traits qui pleuvaient sur Alexandre, et de la témérité qui le précipita, sentant redoubler leur crainte et leur ardeur avec ses dangers, cherchaient à suppléer par tous les moyens au défaut des échelles. Les uns fichent des pieux dans le mur formé de terre, s'y suspendent et s'élèvent avec effort sur les épaules les uns des autres. Le premier qui franchit ainsi les remparts, saute dans la place, se range près d'Alexandre étendu sans mouvement ; d'autres le joignent en poussant des cris et des hurlemens :

ils couvrent le roi de leurs boucliers ; un combat terrible s’engage à l’entour. Quelques-uns, courant à la porte placée entre les deux tours, lèvent les traverses et introduisent les Macédoniens. Ceux-ci, en se précipitant, renversent une partie du mur et fondent dans la place. On fait un affreux carnage des Indiens ; on passe tout au fil de l’épée, jusqu’aux femmes et aux enfans.

CHAP. 4. On emporte Alexandre sur un bouclier ; sa blessure est profonde ; on est incertain de sa vie. Selon quelques auteurs, la médecin Critodémus de Cos, descendant d’Esculape, tira le fer en élargissant la plaie. Selon d’autres, le médecin étant éloigné, le Somatophylax Perdiccas, dans le premier moment et par ordre d’Alexandre, ouvrit la blessure avec son épée, pour en retirer la flèche. Le roi perdit, dans cette opération, beaucoup de sang, dont une seconde syncope arrêta l’écoulement.

Cet événement a donné lieu à plusieurs mensonges historiques, qui se propageront chez la postérité, si mon ouvrage ne parvient à les détruire. L’opinion commune transporte chez les Oxydraques le théâtre d’un fait qui s’est passé certainement chez les Malliens, peuples libres de l’Inde. Les Malliens devaient, à la vérité, se réunir aux Oxydraques pour lui livrer bataille ; mais Alexandre, en traversant le désert, avait prévenu leur jonction.

C’est ainsi que l’opinion égarée place dans les champs d’Arbelle la dernière bataille livrée par Alexandre contre Darius, trahi et tué par Bessus dans sa fuite ; Arbelle est

éloigné, selon les témoignages les plus authentiques, de cinq à six cents stades du champ où se livra cette bataille, qui eut lieu près de Gaugamelle et du fleuve Bumêlus, au rapport de Ptolémée et d'Aristobule. Mais Gaugamelle n'est qu'un bourg misérable, dont le nom inconnu est peu harmonieux : on préféra le nom sonore d'Arbelle, ville célèbre et considérable. En se permettant ces licences, il faudra donc transporter notre victoire navale de Salamine à l'Isthme de Corinthe, et celle d'Artémise, dans l'Eubée, à Égine ou à Sunium. Les journées d'Issus et du Granique n'ont pas donné lieu à de pareilles erreurs.

Les historiens s'accordent à nommer Peucestas comme le premier de ceux qui couvrirent Alexandre de leurs boucliers ; ils varient dans leurs rapports sur Léonnatus et Abréas, et sur la nature de la blessure d'Alexandre. Quelques-uns avancent que, frappé d'un bâton sur la tête, il tomba étourdi sous le coup, et en se relevant fut blessé d'une flèche dans la poitrine ; Ptolémée ne rapporte que cette dernière particularité. L'erreur la plus grave des historiens est de mettre Ptolémée au nombre des premiers qui, montant avec Alexandre sur le rempart, le couvrirent de leurs boucliers : ils ont même ajouté que cette action valut à Ptolémée le titre de *Sôter*, et Ptolémée raconte lui-même qu'il ne s'y est pas trouvé, occupé qu'il était ailleurs contre les Barbares. Qu'on me pardonne cette digression dont le but est de rendre ceux qui écriront l'histoire après nous, plus circonspects sur le choix et l'exposition des faits.

Pendant qu'Alexandre faisait panser sa blessure, le bruit de sa mort se répandit dans tout le camp ; la désolation, les gémissemens sont universels, l'inquiétude et la consternation leur succèdent. « Lequel de tant de chefs également dignes de lui succéder, au jugement d'Alexandre et au nôtre, prendra le commandement de l'armée ? comment retourner dans notre patrie à travers tant de nations belliqueuses dont les-unes ne sont point soumises, et combattront avec le dernier acharnement pour la liberté, et dont les autres se soulèveront aussitôt qu'elles n'auront plus à craindre Alexandre ? Comment traverser tant de fleuves immenses ? quelle ressource, quel parti nous restent-ils ? Alexandre n'est plus. »

On leur annonce qu'Alexandre vit encore ; ils ne peuvent le croire. Ils rejettent toute espérance ; Alexandre écrit lui-même qu'il paraîtra bientôt dans son camp ; la crainte et la douleur les font douter de tout. Ce sont, disent-ils, des lettres supposées par ses officiers.

Alexandre, instruit de ce trouble et voulant en prévenir les suites, se fait transporter aussitôt sur les bords de l'Hydraotès pour s'y embarquer, et descendre au camp assis aux bords du confluent de ce fleuve et de l'Acésinès. Héphæstion y commande l'armée, et Néarque la flotte. Au moment où le vaisseau qui le portait fut à la hauteur du camp, il fit découvrir la poupe de son navire, et se montra à tout le monde : on doute encore s'il respire ; mais il approche, il leur tend la main ; un cri de joie unanime s'élève ; tous les bras sont tendus vers le ciel ou vers

Alexandre ; des larmes d'ivresse coulent de tous les yeux. Au sortir du navire, les Hypaspistes lui apportèrent sa litière ; mais il se fit amener un cheval ; il le monte ; des applaudissemens universels font retentir les forêts et le rivage. À l'approche de sa tente, il met pied à terre, se mêle à ses soldats ; ils l'entourent avec transport ; heureux de lui baiser les mains, les genoux, les vêtemens, même de le voir, ils s'exhalent en vœux, en bénédictions ; les uns lui présentent des couronnes et sèment sur ses pas les fleurs dont cette région est prodigue.

Néarque rapporte que les amis qui l'accompagnaient ne purent s'empêcher de lui faire de justes reproches ; que, dans ce péril extrême qu'il avait volontairement recherché, il avait fait office plutôt de soldat que de général ; plainte à laquelle Alexandre fut d'autant plus sensible, qu'elle était méritée. Mais la valeur excessive d'Alexandre, et sa passion immodérée pour la gloire, le précipitaient dans tous les dangers. Alors un vieux soldat béotien, dont Néarque ne rapporte point le nom, surprenant sur sa physionomie la contrariété que ce reproche excitait dans son âme, lui dit dans son dialecte grossier : « Voilà le partage des héros, ils doivent faire et souffrir de grandes choses. » Alexandre accueillit l'exclamation, et l'auteur lui en devint plus cher.

Le reste des Malliens envoie au prince des députés accompagnés des principaux qui tenaient les villes des Oxydraques, au nombre de cent cinquante, chargés de pleins pouvoirs pour lui remettre le pays, et apportant les plus rares tributs de l'Inde. Ils viennent se rendre à

Alexandre et s’excusent de ne point l’avoir fait plus tôt ; qu’ils avaient désiré conserver cette précieuse liberté dont ils avaient constamment joui depuis les conquêtes de Bacchus jusqu’à celles d’Alexandre ; qu’il se soumettaient à la volonté d’un prince qui descendait des Dieux ; qu’ils recevraient un satrape de son choix, paieraient le tribut, livreraient les otages qu’il exigerait.

Alexandre exige mille des principaux de leur nation, qu’il gardera comme otages ou qu’il emploiera dans ses troupes jusqu’à la fin de la conquête de l’Inde. Les Malliens les livrent ; ils ont choisi les meilleurs et les plus forts ; ils fournissent en outre cinq cents chariots et leurs conducteurs, qu’Alexandre n’avait point demandés. Il accepte les chariots, leur rend les otages et constitue Philippe satrape des Malliens.

CHAP. 5. Alexandre monte sur les vaisseaux qu’il avait fait construire pendant sa convalescence ; il joint à ses troupes légères, déjà embarquées, mille sept cents Hétaires et dix mille hommes d’infanterie. Il descend le confluent où l’Hydraotès quitte son nom en se réunissant à l’Acésinès. Alexandre, prolongeant sa navigation sur ce dernier, arrive à l’endroit où il se jette dans l’Indus grossi alors des eaux de quatre grands fleuves qui perdent successivement leurs noms, savoir : l’Hydaspe, l’Hydraotès, l’Hyphase et l’Acésinès, qui reçoit les trois premiers.

L’Indus a bien cent stades de large, et quelquefois davantage depuis cette réunion, avant que ses deux bras forment en s’ouvrant un delta. Alexandre stationne avec sa

flotte au confluent de l'Acésinès et de l'Indus, en attendant Perdiccas lequel arrive avec son détachement, après avoir soumis en passant les Abastanes, peuple libre de l'Inde. Des triacontères, et des bâtimens de transports construits chez les Xathres indépendans, viennent rejoindre la flotte.

Des députes de la République des Ossadiens se soumettent. Alexandre marque le confluent de l'Indus et de l'Acésinès pour limites au gouvernement de Philippe, lui laisse toute la cavalerie des Thraces, et des troupes suffisantes pour tenir le pays.

C'est là qu'Alexandre fait bâtir une ville qui par sa situation doit bientôt se peupler d'habitans nombreux et devenir célèbre ; il y fait établir des chantiers maritimes.

Le Bactrien Oxyartes, beau-père d'Alexandre, vient le trouver. Il est investi du gouvernement des Paropamisades, à la place de Tiryestès qui avait mal géré.

Alexandre fait passer Cratérus avec une grande partie de l'armée et des éléphans sur la gauche du fleuve où la route était plus facile pour l'infanterie armée pesamment, et dont les habitans étaient dans des dispositions peu favorables. Lui-même descend vers la capitale des Sogdiens, fait bâtir aux bords de l'Indus une autre ville, et ouvrir de nouveaux chantiers ; on y radoube ses vaisseaux.

Tout le pays, compris entre le confluent et la grande mer, forme un gouvernement qu'il donne à Oxyartes et à Python, et qu'il étend jusque aux côtes maritimes.

Cratérus est envoyé de nouveau vers les Arachotiens et les Drangues ; Alexandre poursuit facilement sa navigation jusqu'aux États de Musicanus qui sont les plus riches de l'Inde. La fierté du conquérant était irritée de ce que ce prince n'était point venu se soumettre à lui, de ce qu'il avait dédaigné de lui envoyer des députés et des présens, et affecté de ne lui rien demander. Son expédition fut si rapide, qu'il toucha aux frontières de Musicanus avant que celui-ci fut instruit de ses projets. Épouvanté de sa marche imprévue, Musicanus vient au-devant de lui, apportant les plus rares présens ; il lui offre tous ses éléphans, sa personne et ses États. Il se reconnaît coupable envers Alexandre, ce qui était le moyen d'en obtenir tout.

Ce prince lui pardonne. Il admire la ville et le pays ; lui remet ses États après avoir donné ordre à Cratérus d'ajouter à la ville un fort qu'il fit élever sous ses yeux, et où il jeta une garnison ; la situation de ce poste lui assurait le maintien du pays.

Prenant avec lui les archers, les Agriens, et toute la cavalerie qu'il avait débarquée, il marche contre Oxycanus, hyparque du pays, qui ne lui avait adressé ni députation, ni hommage. Il se rend maître d'emblée des deux premières villes de ses États, dans l'une desquelles il fait Oxycanus prisonnier. Il abandonne le butin aux soldats, à la réserve des éléphans. Tout se soumet volontairement, tant était grande sur les Indiens l'impression de la valeur et de la fortune d'Alexandre.

Il marche alors vers Sambus, satrape des Indiens des montagnes, mais qui s'était enfui sur la nouvelle que Musicanus avait obtenu d'Alexandre sa réitégration. Sambus était l'ennemi personnel de Musicanus. Alexandre s'étant approché de la capitale, nommée Syndomana, elle lui ouvre ses portes ; les officiers et les amis de Sambus lui remettent ses trésors et ses éléphans, en lui déclarant que ce prince n'est point l'ennemi d'Alexandre, mais celui de Musicanus.

Maître de cette ville, Alexandre le devient bientôt d'une autre que les Brachmanes avaient soulevée ; il les fit tuer. Les Brachmanes sont les sages de l'Inde ; et je me propose de parler de leur philosophie dans l'ouvrage que je consacre à l'histoire de ces contrées.

Cependant on lui annonce la défection de Musicanus. Il fait marcher contre lui le satrape Python avec des forces suffisantes, tandis qu'il forme lui-même le siége des villes rebelles. Il pille et rase les unes, fait bâtir des forts à la tête des autres, et y jette garnison.

Cette expédition terminée, il revient au camp et vers sa flotte, où Python lui amène Musicanus prisonnier ; Alexandre le fait mettre en croix au milieu de ses États avec les Brachmanes instigateurs de sa défection.

Sur ces entrefaites, le prince des Pataliens, de cette île que forme l'Indus à son embouchure, et qui est plus grande que le delta égyptien, vient remettre ses États et sa personne à la discrétion d'Alexandre, qui, le maintenant dans son autorité, lui ordonne de tout préparer pour recevoir son

armée. Il renvoie Cratérus avec les éléphans par la Cannante, travers le pays des Arachotiens et des Zarangues, à la tête des bandes d'Attalus, de Méléagre et d'Antigène, de quelques archers, lui confiant ceux des Hétaires et des Macédoniens hors d'état de combattre. Hephæstion commande le reste de l'armée qui n'a pu s'embarquer avec Alexandre.

Python, à la tête des archers à cheval et des Agriens, est envoyé de l'autre côté de l'Indus, pour jeter des colons dans les villes nouvellement fondées, contenir les Indiens qui voudraient remuer : il rejoindra ensuite le quartier d'Alexandre à Patala.

Après trois jours de navigation, Alexandre apprend la nouvelle de la défection des Pataliens et de leur chefs qui avaient abandonné l'île. On fait force de rames, on arrive : tout est désert. On détache après les fuyards quelques troupes légères qui amènent des prisonniers ; Alexandre les envoie aux leurs pour les engager à revenir en liberté et sans crainte habiter leur ville et cultiver leurs terres. Plusieurs revinrent sur cette assurance.

Il ordonne à Hephæstion d'élever un fort dans l'île ; il envoie aux environs creuser des puits pour fournir de l'eau à des lieux que leur sécheresse rendait inhabitables.

Quelques Barbares voisins fondent sur les travailleurs à l'improviste, en tuent quelques-uns après avoir perdu beaucoup des leurs, et fuient dans leurs déserts. Alexandre aussitôt fait soutenir ses travailleurs par de nouvelles troupes.

CHAP. 6. L’Indus se partage en deux grands fleuves qui gardent son nom jusqu’à leur embouchure, et qui embrassent l’île. Alexandre y fait ouvrir un port et des chantiers. L’ouvrage avancé, il résolut de s’embarquer sur le bras droit du fleuve pour descendre à la mer.

Il détache en avant Léonnatus avec mille chevaux et huit mille hommes d’infanterie qui doivent le côtoyer dans l’île.

Alexandre, suivi de ses bâtimens les plus légers, de tous les triacontères, des birèmes, de quelques bâtimens de transport, s’avance sur le bras droit du fleuve. Cette navigation ne fut point sans danger ; il n’avait aucun guide, tous les Indiens de ces bords les ayant abandonnés.

Le lendemain s’élevèrent une tempête et un vent contraire qui refoulait les vagues, et faisait entrechoquer les vaisseaux, de manière qu’il y en eut d’endommagés et même d’entr’ouverts, dont l’équipage eut peine à se sauver.

On fabrique de nouveaux bâtimens ; des détachemens de troupes légères sont envoyés à la découverte dans les terres ; on fait prisonniers quelques Indiens qui servent de guides.

Parvenu à l’endroit où le fleuve a plus de deux cents stades de largeur, un vent de mer venant à souffler avec violence, et l’effort des rames devenant inutile, on s’abrita dans une baie que les Indiens indiquèrent. Un nouveau sujet de crainte vient frapper les Grecs qui ne connaissaient point le flux et le reflux de l’Océan. L’onde se retire et laisse d’abord les vaisseaux à sec ; elle revient au bout d’un temps

déterminé, les emporte ; les bâtimens se choquent, quelques-uns sont jetés sur la rive, les autres sont entraînés.

On répare à la hâte le dommage, Alexandre envoie deux bâtimens de charge le long du fleuve pour reconnaître une île où, selon ses guides, il fallait mouiller en route. Cette île s'appelle Cillute ; elle est étendue, on y trouve des sources, elle présente port commode ; Alexandre y fait diriger toute sa flotte ; suivi de ses meilleurs bâtimens, il continue sa navigation pour reconnaître l'embouchure du fleuve, et si la traversée en est facile ; à deux cents stades de l'île, il en découvre une nouvelle avancée dans la mer. Remorquant vers la première, il y aborde, et sacrifie aux Dieux selon l'oracle qu'il prétend avoir reçu d'Ammon. Il cingle le lendemain vers la seconde île, et là, il immole à d'autres Dieux, selon d'autres rites, de nouvelles victimes, en continuant de supposer la volonté des oracles.

Il s'avance au-delà de l'embouchure de l'Indus, et en pleine mer, pour découvrir, disait-il, quelques nouveaux parages, mais au fond pour se vanter, je le pense du moins, d'avoir foulé les ondes de la grande mer qui baigne les Indes. Il précipita dans les flots les taureaux immolés à Neptune et les coupes d'or après les libations. « Dieu puissant ! protégez la course de Néarque dans le golfe Persique, jusqu'à l'embouchure du Tigre ! assurez son retour ! »

Alexandre revient à Patala, y trouve le fort élevé, et Python de retour avec ses troupes, après avoir rempli sa commission. Hephæstion continue les travaux du port et des

chantiers. C’est là qu’Alexandre comptait laisser une partie de sa flotte.

Dirigeant alors sa navigation sur le bras gauche de l’Indus, il cherche à reconnaître si la descente en est plus facile. La distance d’une embouchure à l’autre, est d’environ dix-huit cents stades. Arrivé non loin de l’endroit où l’Indus se jette dans la mer, il trouve un vaste lac formé, soit de l’épanchement du fleuve, soit par l’amas des eaux qui coulent des environs. L’Indus grossi par ce lac y ressemble à une mer ; il y nourrit des poissons plus grands que ceux de la Méditerranée. Après avoir mouillé à l’une des baies désignées par les guides, il y laisse tous les bâtimens de transport, et son armée sous les ordres de Léonnatus ; lui-même conduit les triacontères et les birèmes, et franchissant l’embouchure, s’avance de ce côté dans la mer. Ce bras lui parut d’une navigation plus facile que l’autre.

Il aborde, et descendant sur le rivage à la tête de quelques chevaux, il va reconnaître la côte. Après avoir battu le pays pendant trois jours, il rejoint la flotte, et fait creuser des puits sur le rivage pour s’approvisionner d’eau.

Il s’embarque et retourne à Patala ; détache une partie de son armée pour achever les travaux, revient au lac, y fait établir un port et des chantiers, y laisse des troupes avec des vivres pour quatre mois, et tous les objets nécessaires à la navigation. La saison n’y était point favorable ; les vents étésiens soufflaient alors, non pas du septentrion comme dans nos contrées, mais du côté de la mer et du midi. Cette

mer n’est navigable, au rapport des Indiens, que depuis le coucher des pléïades à l’entrée de l’hiver jusqu’à son solstice ; alors il tombe des pluies abondantes, à la suite desquelles s’élève un vent doux et favorable à la navigation. Néarque attendait cette époque.

Alexandre quitte Patala, s’avance vers le fleuve Arabius, et suivi des Hypaspistes, de la moitié des archers, des Hétaires à pied, de l’Agéma des Hétaires à cheval, d’un détachement de chaque corps de cavalerie et de tous les archers à cheval, il tourne à gauche vers l’Océan, et fait creuser des puits pour approvisionner d’eau son armée : il court sur les Oritiens, peuple libre depuis un temps immémorial, et qui avait dédaigné de lui rendre hommage : Héphæstion conduit le reste des troupes.

Les Barbares indépendans qui habitaient les bords de l’Arabius, n’ayant ni la force de combattre Alexandre, ni la volonté de se rendre, fuient à son approche dans le désert.

Alexandre, après avoir traversé le fleuve qui est peu considérable, et les déserts pendant la nuit, arrive au point du jour dans un pays cultivé. Prenant avec lui sa cavalerie dont il étend et développe les rangs pour couvrir une grande partie de terrain, il laisse en arrière son infanterie qui doit le suivre en ordre de bataille, et entre dans le pays des Oritiens. On massacre tous ceux qui ont pris les armes ; on fait un grand nombre de prisonniers ; on campe aux bords d’une petite rivière. Alexandre pousse en avant aussitôt l’arrivée d’Héphæstion.

Il touche à la capitale du pays, nommée *Rambacia* ; frappé de sa situation, il résolut d'y jeter une colonie qui en ferait une ville florissante ; Héphæstion est chargé de l'exécution.

Prenant avec lui la moitié des Hypaspistes et des Agriens, l'Agéma de cavalerie et les archers à cheval, il arrive à un défilé sur la frontière des Oritiens et des Gédrosiens qui, réunis et campés dans ce passage, l'attendaient en bataille rangée pour le lui disputer.

À l'approche d'Alexandre ils abandonnent leur position et fuient. Les principaux des Oritiens marchent cependant au devant d'Alexandre, et viennent se soumettre avec toute la contrée. Il les engage à rassembler les fugitifs, et leur assurer qu'ils n'ont rien à craindre. Il leur donne pour satrape Apollophane, près duquel il laisse, sous les ordres de Léonnatus, tous les Agriens, quelques archers, quelques chevaux et d'autres Grecs stipendiaires de toutes armes, avec ordre, en attendant l'arrivée de la flotte, de s'occuper à repeupler la ville, à régler l'administration, de manière que les peuples s'accoutument à leur nouveau gouvernement.

CHAP. 7. Réuni à Héphæstion, Alexandre s'enfonce alors avec une grande partie de l'armée dans les déserts des Gédrosiens. Au rapport d'Aristobule, la myrrhe y est abondante. Les Phéniciens, que le commerce attirait sur les pas de l'armée, en recueillirent une grande quantité ; les arbres qui la produisent étant là beaucoup plus grands qu'ailleurs, et n'ayant jamais été dépouillés.

On y trouve également beaucoup de nard ; les Phéniciens s’en chargèrent ; l’armée le foulait aux pieds, et l’air en était embaumé. Cet historien ajoute qu’on y voyait des arbres dont la feuille ressemble à celle du laurier ; qu’ils naissent aux bords de la mer dans des bas fonds, souvent inondés par les eaux au milieu desquelles ils croissaient ; qu’ils avaient trente coudées de haut, et étaient alors en fleur ; et que cette fleur, semblable à la violette blanche, exhalait un parfum beaucoup plus doux. Qu’on y rencontre une plante armée d’épines si fortes, que si le vêtement d’un cavalier s’y accroche en passant, celui-ci se trouve entraîné de son cheval. Ne va-t-il pas jusqu’à raconter que le poil des animaux s’y empêtre, et qu’ils y restent pris comme l’oiseau à la glu, le poisson à l’hameçon ; que cependant la tige cède facilement au fer, et épanche un lait plus abondant, mais plus âcre que celui du figuier.

Alexandre s’avance malgré la difficulté des chemins et le défaut de subsistances : l’eau manque, l’armée est obligée de marcher pendant la nuit, et de s’écarter des côtes qu’Alexandre désirait suivre, pour reconnaître les rades, approvisionner la flotte, creuser des puits, construire des ports : cette côte n’est qu’un désert. Il détache vers le rivage, pour s’assurer de ces objets, Thoas avec quelques chevaux. Celui-ci découvre quelques pêcheurs sous de misérables cabanes, formées de la dépouille des crustacés et de squelettes de poissons. Ces pêcheurs fouillaient le sable, et en retiraient avec peine un peu de mauvaise eau.

Parvenu dans un lieu fertile en crains, Alexandre en rassemble une quantité qu'il fait charger et conduire vers la mer, après l'avoir scellé de son anneau. Pressés par une faim dévorante, dont l'aiguillon l'emporte sur toute autre considération, les soldats, et même ceux qui gardaient les provisions, se les partagent sans respecter le sceau d'Alexandre. Il était alors absent, et occupé à reconnaître une station. Il leur pardonne à son retour : la nécessité fut leur excuse.

Après avoir fourragé tout le pays, il envoya ses nouveaux approvisionnemens, sous la conduite de Créthéus Callatianus, vers sa flotte ; il commande aux indigènes d'amener des grains, des dattes, des bestiaux ; Télèphe, un des Hétaires, à la tête d'un léger convoi de farines, est détaché vers un autre point.

Alexandre s'avance vers Pura, capitale des Gédrosiens, où il arrive soixante jours après avoir quitte Ores. Au rapport des historiens, tous les maux que l'armée avait soufferts en Asie, ne pouvaient se comparer à ceux qu'elle éprouva dans ce voyage. Alexandre, lui-même, si l'on en croit Néarque, n'en ignorait point les dangers ; il savait qu'aucune armée n'en était revenue. Selon les habitans, Sémiramis, fuyant des Indes, n'en avait ramené que vingt hommes ; et Cyrus, qui avait tenté l'invasion de ces contrées, avait eu peine à en sortir, lui huitième, après avoir vu son armée ensevelie dans ces déserts. Ce récit ne fit qu'enflammer Alexandre, qui voulut faire plus que Cyrus et

Sémiramis. Ce fut dans ce dessein, et pour approvisionner sa flotte, qu'Alexandre donna cette direction à son retour.

Une grande partie de l'armée et surtout les bêtes de somme, y périrent de l'excès de la chaleur et de la soif ; ils étaient arrêtés par des montagnes de sables brûlans où ils enfonçaient comme dans un limon ou dans un amas de neige, ils y demeuraient ensevelis : on eut beaucoup à souffrir de l'inégalité du chemin ; les bêtes de trait ne pouvaient ni monter ni descendre : égarée dans des marches forcées par la disette d'eau, l'armée était excédée. Le chemin paraissait moins pénible la nuit, surtout avant le lever du soleil, lorsqu'une douce rosée rafraîchissait les airs ; mais au milieu du jour, s'il fallait aller plus loin, la chaleur et la soif devenaient intolérables.

Les soldats tuaient les bêtes de somme ; les subsistances venant à manquer, ils se nourrissaient de la chair des chevaux et des mulets, qu'ils assuraient alors être morts de fatigues. Personne n'osait vérifier les faits ; Alexandre en était instruit : mais tout le monde était coupable, mais la nécessité excusait ce qu'il fallait, sinon permettre, du moins dissimuler.

On abandonnait sur la route les malades et ceux qui ne pouvaient suivre, on sentait alors le manque de bêtes de somme et de chariots pour les transporter. Ceux-ci avaient été brisés dès les premières marches où la difficulté de les conduire allongeait le chemin. Affaiblis par les maladies, les fatigues, la chaleur et la soif, une foule de malheureux sans secours bordaient les chemins ; l'armée continuait

précipitamment sa marche, le salut de tous faisant négliger celui de quelques-uns.

Ceux qui s'endormaient à la suite des fatigues de la nuit, se trouvaient seuls à leur réveil ; ils voulaient suivre les traces de l'armée, ils s'égaraient ; presque tous périrent dans ces mers de sable.

Un nouvel accident fut fatal à l'armée, et surtout au reste des animaux de trait : lorsque les vents étésiens soufflent, il pleut dans ces déserts comme dans l'Inde, mais la pluie ne tombe point dans les plaines, elle est reçue par les montagnes où les nuées s'amassent et crèvent. L'armée était campée près d'un ruisseau : vers la seconde veille de la nuit, il se déborde, grossi par la chute des pluies tombées au loin ; cette inondation imprévue entraîne l'équipage d'Alexandre, les femmes, les enfans, l'attirail de l'armée ; les soldats ont peine à se sauver avec leurs armes, quelques-uns même y périrent, surtout pour s'être désaltérés trop largement avec imprudence. Cela fut cause de la précaution que prit dorénavant Alexandre de ne camper qu'à vingt stades des ruisseaux, pour contenir l'intempérance du soldat qui buvait alors avec excès, et dont les premiers en se précipitant dans l'eau la troublaient et la rendaient moins potable.

C'est ici le lieu de rapporter une action mémorable d'Alexandre, soit qu'elle ait eu lieu alors ou antérieurement chez les Paropamisades ; les historiens ne s'accordent point à cet égard. L'armée s'avançait par des sables brûlans et tirait vers un lieu où elle devait trouver de l'eau. Alexandre,

dévoré d’une soif ardente, se soutenant à peine, marchait cependant pied à la tête de son infanterie, pour rendre moins insupportables aux soldats les fatigues qu’il partageait. Quelques-uns de ceux légèrement armés s’étant écartés pour aller à la découverte, trouvent un peu d’eau bourbeuse, la recueillent dans un casque, c’est la chose la plus précieuse, ils la portent au prince, la lui présentent ; et lui, après avoir donné des éloges à leur zèle, la répand à la vue de toute l’armée. Cette action ranime et semble rafraîchir le courage des soldats. En quoi Alexandre fit office non seulement d’homme modéré, mais encore de grand capitaine.

Un nouveau malheur vient accabler l’armée ; les guides ne reconnaissaient plus la route couverte par les sables ; il leur était impossible de se retrouver : aucun moyen de diriger sa route au milieu de cet océan de sable ; du moins sur les mers on peut se guider par l’inspection des astres. Alexandre conjectura qu’il fallait tirer sur la gauche ; il pousse de ce côté à la tête de quelques chevaux dont la plus grande partie excédée de fatigues restent en route ; enfin il arrive, lui sixième, sur le rivage. On creuse dans le sable, on y trouve une eau excellente ; l’armée le rejoint ; on côtoie pendant sept jours le rivage, on s’y abreuve. Les guides se reconnaissent, et mènent dans l’intérieur vers la capitale des Gédrosiens, où Alexandre fait reposer son armée.

Il destitue le satrape Apollophane pour n’avoir point exécuté ses ordres, établit pour son successeur Thoas qui, venant à mourir, est remplacé par Sibyrtius, élevé depuis

peu au satrapat de la Carmanie, qu'il abandonne pour celui des Arachotes et des Gédrosiens : la Carmanie passe sous le gouvernement de Tlépolème.

CHAP. 8. Alexandre s'avançait vers la Carmanie, lorsqu'il apprend que Philippe, satrape des Indiens, a été tué dans les embûches dressées par les stipendiaires, dont partie fut massacrée dans l'action, et partie arrêtée ensuite et mise à mort par les Macédoniens formant la garde personnelle de Philippe. Alexandre écrit aussitôt à Eudême et à Taxile de veiller sur ce gouvernement jusqu'à ce qu'il en ait disposé.

Il entrait dans la Carmanie, lorsque Cratérus le joignit avec le reste de l'armée et les éléphans, conduisant le traître Ordonès qui avait machiné une révolte. On vit arriver aussi Stasanor, satrape des Arriens et des Zarangues, Pharismane, fils de Phratapherne, satrape des Parthes et des Hyrcaniens ; et à la tête d'une grande partie de l'armée, les généraux Cléandre, Sitalcès et Héracon, laissés dans la Médie avec Parménion.

Le cri général des habitans et de l'armée accusait Cléandre et Sitalcès d'avoir dépouillé les temples, fouillé les tombeaux et accablé les peuples de vexations et d'exactions. Alexandre les fit mettre à mort pour intimider, par cet exemple, ceux des satrapes ou des administrateurs qui seraient tentés de s'écarter des règles de leur devoir. Cette sévérité contribua, plus que toute autre chose, à maintenir sous les lois du vainqueur cette foule de nations diverses et éloignées, soumises volontairement ou par force. Alexandre ne souffrait la tyrannie d'aucun gouverneur.

Héracon, qui se justifia alors de l'accusation, n'ayant pu s'y soustraire ensuite, et convaincu par les Susiens d'avoir pillé leur temple, fut mis à mort.

Stasanor et Pharismane amenaient une foule de chameaux et de bêtes de somme qu'ils avaient rassemblés sur la nouvelle de la marche d'Alexandre dans les déserts, dont ils avaient prévu les difficultés et les dangers. Ce secours vint encore à propos, on distribua ces équipages aux différens corps de l'armée.

Quelques historiens rapportent, contre toute vraisemblance, qu'Alexandre traversa la Carmanie sur deux chars attachés ensemble, au milieu d'un cortége d'Hétaires et de musiciens dont il écoutait les concerts nonchalamment penché, tandis que ses soldats, le front couronné, le suivaient en folâtrant, et que les habitans accouraient en lui apportant tout ce qui pouvait fournir à sa table et à ses débauches. Ils ajoutent que c'était à l'exemple du triomphe de Bacchus qui traversa dans cet appareil une grande partie de l'Asie après la conquête des Indes. Cette pompe, reproduite depuis, est devenue celle de tous les triomphateurs. Mais Ptolémée, Aristobule et tous les auteurs dignes de foi n'en ont point parlé. On lit seulement dans Aristobule, qu'arrivé dans la Carmanie, Alexandre sacrifia aux Dieux pour les remercier de lui avoir accordé la victoire dans les Indes et sauvé son armée dans la Gédrosie, et fit célébrer les jeux du gymnase et de la lyre. Il inscrit Peucestas parmi les gardes de sa personne, qui n'étaient qu'au nombre de sept, savoir : Léonnatus, Héphæstion,

Lysimaque, Aristonus, tous quatre Pelléens ; Perdiccas, de l'Orestide ; Ptolémée et Python, Eordéens. Peucestas, qui l'avait couvert de son bouclier chez les Malliens, fut le huitième. Alexandre avait résolu de le nommer satrape de la Perse, mais il voulait d'abord lui donner ce premier et honorable témoignage de sa reconnaissance.

Néarque, après avoir côtoyé les pays des Ores, des Gédrosiens et des Ichthyophages, touche à la Carmanie ; accompagné d'un petit nombre des siens, il vient rendre compte à Alexandre de sa navigation. Il reçoit l'ordre de la continuer jusqu'à l'embouchure du Tigre vers le Pays des Susiens.

C'est dans un ouvrage séparé que je rendrai compte de la navigation de Néarque, lequel nous a laissé une histoire d'Alexandre. Elle terminera la mienne si je puis la conduire à sa fin.

Héphæstion doit ramener la plus grande partie de l'armée, les animaux de trait et les éléphans, de la Carmanie dans la Perse, en suivant le bord de la mer, parce que cette marche ayant lieu l'hiver, il y trouverait une température plus douce et un pays plus abondant.

Alexandre prenant ses troupes légères, la cavalerie des Hétaires et quelques archers, marche vers Pasagarde, et renvoie Stasanor dans son gouvernement. Arrive aux frontières de la Perse, il n'y trouva point Phrazaorte qui en était satrape : à la mort de celui-ci, pendant l'expédition du prince dans les Indes, Orxinès s'était chargé des fonctions d'hyparque, non qu'Alexandre l'eût nommé à cet emploi,

mais il avait cru convenable de contenir ce pays dans l'obéissance, en attendant le remplacement de Phrazaorte.

Sur ces entrefaites Atropates, satrape de Médie, vint à Pasagarde, conduisant prisonnier le Mède Bariax qui ceignant la tiare droite, avait pris le titre de roi des Perses et des Mèdes, et avec lui tous ses complices : Alexandre les fit traîner au supplice.

Une des choses qui affecta le plus Alexandre, fut la violation du tombeau de Cyrus qu'on avait forcé et dépouillé. C'est au centre des jardins royaux de Pasagarde que s'élevait ce tombeau entouré de bois touffus, d'eaux vives et de gazon épais ; c'était un édifice dont la base, assise carrément sur de grandes pierres, soutenait une voûte sous laquelle on entrait avec peine par une très petite porte. On y conservait le corps de Cyrus dans une arche d'or sur un abaque dont les pieds étaient également d'or massif, couvert des plus riches tissus de l'art babylonien, de tapis de pourpre, du manteau royal, de la partie inférieure de l'habillement des Mèdes, de robes de diverses couleurs, de pourpre et hyacinthe, de colliers, de cimeterres, de brasselets, de pendans en pierreries et en or. On y voyait aussi une table, l'arche funéraire occupait le centre. Des degrés intérieurs conduisaient à une cellule occupée par les mages dont la famille avait conservé, depuis la mort de Cyrus, le privilége de garder son corps.

Le roi leur fournissait tous les jours un mouton, et une certaine quantité de farine et de vin, et tous les mois un cheval qu'ils sacrifiaient sur le tombeau.

On y lisait cette inscription en caractères persans :

Mortel, je suis Cyrus, fils de Cambyse, j'ai fondé l'empire des Perses et commandé à l'Asie ; ne m'envie point ce tombeau.

Alexandre, curieux de visiter ce monument après la défaite des Perses, trouva qu'on avait tout enlevé, à la réserve de l'abaque et de l'arche ; on en avait tiré le corps ; on avait tenté de briser l'arche pour l'emporter avec plus de facilité ; on y voyait encore la marque des coups et de l'effort des sacriléges qui l'avaient abandonnée n'ayant pu réussir à l'enlever. Aristobule rapporte que lui-même reçut l'ordre d'Alexandre de rétablir le tombeau, de rassembler les débris du squelette dans l'arche, de la recouvrir, d'en réparer les outrages ; et, après avoir rétabli sur l'abaque les tapis et tout le luxe qu'il étalait, de murer la porte en y apposant le sceau royal.

Alexandre fait arrêter et mettre à la question les Mages qui gardaient le tombeau, pour découvrir les auteurs du crime : les tourmens ne purent rien en tirer ; on les relâche.

Alexandre retourne à Persépolis à laquelle il avait jadis mis le feu, excès dont il se repentit et que son historien n'a point approuvé. Orxinès, qui avait succédé dans le gouvernement des Perses à Phrazaorte, accusé de plusieurs crimes, d'avoir pillé les temples et les sépulcres, et fait mourir injustement plusieurs Perses, est mis en croix.

Peucestas Somatophylax, celui dont le courage, éprouvé en plusieurs occasions, avait éclaté surtout chez les

Malliens en défendant Alexandre, est nommé satrape des Perses : il se les concilie par un caractère qui s’accommode à leurs mœurs ; seul de tous les Macédoniens, il revêtit l’habit des Mèdes, apprit leur langue, se conforma à toutes leurs habitudes. Il devint plus cher au roi par cette complaisance, et les Perses se réjouirent de voir le vainqueur préférer leurs usages à ceux de sa patrie.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER. De retour à Persépolis Alexandre eut désir de visiter le golfe Persique et l’embouchure de l’Euphrate et du Tigre, comme il avait reconnu celles de l’Indus et la grande mer. Selon les uns, il se proposait de côtoyer une grande partie de l’Arabie, l’Éthiopie, la Lybie, la Numidie et le mont Atlas, de tourner par les colonnes d’Hercule, de franchir le détroit de Gadès, et de rentrer dans la Méditerranée après avoir soumis Carthage et toute l’Afrique ; qu’alors il pourrait prendre le nom de grand roi à plus juste titre que les monarques Persans ou Mèdes, qui s’appelaient les souverains suprêmes de l’Asie, dont ils ne possédaient pas la millième partie. Selon d’autres, il se serait dirigé par l’Euxin et les Palus-Méotides contre les Scythes. Quelques-uns même assurent qu’il pensait à descendre en Sicile et au promontoire d’Iapyge, attiré par le grand nom des Romains. Je ne puis ni ne cherche à rien assurer sur ce point ; j’affirmerai seulement que Alexandre ne concevait rien que de grand et d’extraordinaire ; qu’il ne se serait jamais reposé, ni après avoir réuni la conquête de l’Europe à celle de l’Asie, ni même quand il eût porté ses armes jusqu’au fond des îles Britanniques. Il s’élançait toujours au-delà de ce qui était connu, et au défaut de tout autre ennemi, il en eût trouvé un dans son propre cœur.

Je ne puis m'empêcher de louer ici une réflexion des sages de l'Inde. Ils se promenaient dans une prairie, théâtre de leurs conversations philosophiques, lorsque voyant passer Alexandre à la tête de son armée, ils se bornèrent à frapper la terre du pied. Le conquérant leur en fait demander la cause par un interprète. « Alexandre, ce peu de terre que nous foulons, voilà tout ce que l'homme en peut occuper. Tu ne diffères du vulgaire des humains que par la curiosité et l'ambition qui t'entraînentt si loin de ta patrie pour le malheur des autres et de toi-même. Lorsque tu mourras, et ce moment n'est pas loin, tu n'occuperas que l'espace nécessaire à ta sépulture. »

Alexandre applaudit à leur sagesse et sans la partager, poursuit l'exécution de ses dessins.

C'est ainsi que dans l'isthme de Corinthe, à la tête d'un détachement de son armée, il s'arrêta pour contempler Diogène de Sinope qui se reposait aux rayons du soleil. Il lui demanda ce qu'il pouvait pour lui. — « Rien, Alexandre ; ôte-toi de mon soleil. »

Alexandre n'était point indigne d'entendre la voix de la raison, mais l'ambition de la gloire l'entraînait au-delà de toutes les bornes. Lorsqu'il vit à Taxila les Gymnosophistes, admirant leur courage dans les plus laborieuses épreuves, il désira attirer quelqu'un d'entre eux à sa suite ; mais le plus âgé, leur chef Dandamis répondit à Alexandre, que ni lui ni aucun des siens ne le suivraient ; qu'ils étaient fils des Dieux aussi bien qu'Alexandre, et que satisfaits de ce qu'ils possédaient, ils ne voulaient rien de

lui. Il ajouta que le conquérant et ceux qui avaient franchi sur ses traces tant de pays et de mers, ne se proposaient aucun but louable dans ces courses qu'ils ne devaient jamais terminer ; que pour lui il était sans crainte comme sans désir auprès d'Alexandre ; qu'en effet, la terre féconde suffirait à sa nourriture pendant sa vie, et qu'ensuite le trépas l'affranchirait de l'esclavage du corps.

Alexandre respectant un homme libre, ne voulut point le contraindre, et s'adressant à Calanus, l'un des Gymnosophistes, il le persuada plus facilement. Mégasthène accuse le philosophe de faiblesse ; et les Gymnosophistes le blâmèrent de ce que renonçant au bonheur dont ils jouissaient, il reconnaissait un autre pouvoir que celui de la Divinité.

J'ai rapporté ces détails parce qu'on ne peut écrire l'histoire d'Alexandre sans parler de Calanus. Le Gymnosophiste étant tombé malade pour la première fois en Perse, et ne pouvant se plier aux règles d'un régime, il témoigna qu'il recevrait comme un bienfait la permission d'aller au-devant de la mort, avant que des accidens le forçassent de renoncer à ses premières habitudes.

Alexandre s'opposa d'abord vivement à ce dessein ; mais ne pouvant ébranler Calanus, et le sachant prêt à se décider pour un autre genre de mort, si on lui refusait celui qu'il demandait, consentit à lui faire dresser un bûcher. Ptolémée fut chargé de cette commission. On ajoute qu'Alexandre fit accompagner la pompe par des détachemens armés d'hommes à pied et à cheval : on portait des parfums pour

être épanchés dans les flammes, des vases d’or et d’argent, une robe de pourpre. On amène un cheval à Calanus ; sa faiblesse ne lui permit pas de s’en servir : on le plaça sur une litière, couronné à la manière des Indiens ; il chante, dans leur langage, des hymnes en l’honneur des Dieux. Il pria Lysimachus, l’un de ses disciples et de ses admirateurs, d’accepter son cheval qui était de la race néséenne, et qui sortait des haras du roi. Il distribua aux spectateurs les coupes et les tapis qui devaient être jetés dans le bûcher. Il y monte et s’y étend avec dignité en présence de toute l’armée. Alexandre ne jugea point convenable d’assister au triste spectacle de la mort d’un ami. On admire le courage de Calanus qui demeure immobile au milieu des flammes.

Néarque rapporte qu’au moment où l’on mit le feu, les trompettes sonnèrent par l’ordre d’Alexandre ; toute l’armée poussa le cri des combats ; et les éléphans même firent entendre un frémissement belliqueux qui semblait applaudir à Calanus.

Tels sont les détails que des historiens dignes de foi nous ont transmis sur Calanus ; ce qui montre à quel degré de force et de supériorité s’élève l’esprit humain, lorsqu’il s’arme d’une ferme résolution.

CHAP. 2. Alexandre envoie Atropates dans son gouvernement, et prend le chemin de Suse. Il condamne à mort Abulitès, et son fils Oxatre, pour avoir malversé dans leur administration. Les satrapes qu’Alexandre avait établis sur les nations conquises, s’étaient rendus coupables d’une infinité de sacriléges envers les temples et les tombeaux, et

de concussions envers les peuples. Ils espéraient que l'expédition dans l'Inde traînerait en longueur ; qu'Alexandre succomberait contre tant de nations ennemies, contre les éléphans, et qu'il périrait au-delà de l'Indus ou de l'Hyphase. Les malheurs surtout que l'armée éprouva dans la Gédrosie, semblaient avoir enhardi la licence des satrapes, qui, dès lors, ne craignirent plus le retour d'Alexandre. Celui-ci, de son côté, trop porté à accueillir toutes les délations, punit du dernier supplice les fautes les plus légères, sur la pensée que les coupables avaient projeté d'en commettre de plus grandes.

Il fit ensuite célébrer à Suse plusieurs mariages. Il y épousa Barsine, la fille aînée de Darius, et donna Drypetis, autre fille du roi persan, à Héphæstion qu'il voulait s'allier. Déjà époux de Roxane, fille du Bactrien Oxyarte, il le devint encore, si l'on en croit Aristobule, de Parisatis, la plus jeune des filles d'Ochus ; Cratérus épousa Amastrine, fille d'Oxyarte, frère de Darius ; Perdiccas, la fille d'Atropates, satrape des Mèdes ; Ptolémée, le Somatophylax, Artacama, une des filles d'Artabase ; l'autre, Artonis, fut donnée, au secrétaire Eumènes ; Néarque eut la fille de Barsine et de Mentor, Séleucus celle du Bactrien Spitamenès. Les autres Hétaires furent également unis à quatre vingts filles des Persans et des Mèdes les plus illustres. La cérémonie se fit à manière des Perses.

Après un festin où tous les prétendans étaient placés suivant leurs grades, on amena, près de chacun d'eux, leurs

fiancées dont ils reçurent la main, et qu'ils embrassèrent en suivant l'exemple du prince. Il n'y eut pour tous ces mariages qu'une cérémonie, dans laquelle on crut voir le témoignage le plus populaire de l'attachement et de l'amitié d'Alexandre pour les siens. Chacun d'eux emmène sa femme ; Alexandre dota ces Persanes, et fit aussi des présens de noce à tous les Macédoniens qui épousèrent des Asiatiques, et dont les noms inscrits sur des registres se montaient à plus de dix mille.

Il voulut en outre acquitter les dettes de ses soldats ; il demande, à cet effet, un état de ce qui était dû par chacun d'eux ; peu voulurent d'abord faire cette déclaration, le plus grand nombre craignant qu'Alexandre ne l'eût demandée pour connaître les soldats qui dépensaient plus que leur paie. On fait part au prince de ce refus ; celui-ci blâmant la défiance du soldat : « Un roi ne doit jamais manquer de parole à ses sujets ; chacun de ceux-ci doit toujours compter sur la parole de son roi. » Il fait dresser dans le camp, des tables chargées d'or ; on paie tous les créanciers qui se présentent ; on déchire toutes les obligations ; on ne prend pas même les noms de ceux qui les ont souscrites. On ne douta plus de la parole d'Alexandre, et on lui sut plus de gré de cette délicatesse que de ses libéralités mêmes, qui s'élevèrent, dit-on, à vingt mille talens. Il en combla beaucoup d'autres de présens proportionnés à leurs grades ou à leurs vertus guerrières ; décerna plusieurs couronnes d'or à ceux qui s'étaient le plus distingués ; à Peucestas, qui l'avait couvert de son bouclier chez les Malliens ; à

Léonnatus, qui l'avait défendu dans la même occasion, courut les plus grands dangers dans l'Inde, vainquit les Oritiens et leurs voisins, et les contint dans l'obéissance ; à Néarque, pour avoir ramené la flotte depuis l'Indus jusqu'au Tigre ; à Onésicrite, pilote du vaisseau royal ; à Héphæstion et aux autres gardes de sa personne.

Les satrapes des pays vaincus et des villes fondées par Alexandre, viennent le trouver, lui amènent trente mille jeunes gens dans la fleur de leur printemps, et tous du même âge. Alexandre les appelle ses Épigones, c'est-à-dire, sa postérité. Ils sont tous instruits dans la tactique des Grecs dont ils portent l'armure.

Les Macédoniens virent d'un mauvais œil leur arrivée. « Alexandre, disaient-ils, ne cherche que tous les moyens de se passer de ses vieux soldats : quelle honte ! il a revêtu la robe longue et traînante des Mèdes ; ses noces mêmes, auxquelles nous avons participé avec éclat, ont été célébrées à la manière des Perses : il se plaît à entendre le langage barbare de Peucestas qui balbutie le persan : Bactriens, Sogdiens, Arachotes, Zarangues, Ariens, Parthes ou cavaliers persans, qu'on appelle Évaques, tout ce qu'il y a de plus robuste et de plus distingué chez les barbares, grossit indifféremment la cavalerie des Hétaires, dont il vient de créer un cinquième corps composé en grande partie d'étrangers. N'a-t-il pas admis dans l'Agéma Cophès, Hydarne, Artibole, Phradasmènes et les fils de Phrataphernes, satrape des Parthes et de l'Hyrcanie ; Itanes, Roxanès, frère de l'épouse du prince ; Ægobares et son

frère Mithrobée, tous rangés sous le commandement du Bactrien Hydaspe, et armés de piques macédoniennes au lieu de javelots : Alexandre embrasse les mœurs des Barbares, il a oublié, il méprise les institutions des Macédoniens. »

Héphæstion est chargé de conduire la plus grande partie de l'infanterie vers le golfe Persique. La flotte touche au pays des Susiens ; Alexandre s'y embarque avec les Hypaspistes, l'Agéma et une partie de la cavalerie des Hétaires. Il descend l'Eulée jusqu'à la mer, ayant laissé sur le fleuve les vaisseaux pesans ou endommagés pour monter les plus légers, avec lesquels il cingle, en rasant la côte, vers l'embouchure du Tigre. Le reste de la flotte doit se rendre dans le Tigre par le canal qui le joint à l'Eulée.

Deux fleuves, l'Euphrate et le Tigre, enferment cette partie de l'Assyrie, qui, par cette raison, a reçu le nom de Mésopotamie. Le Tigre, dont le niveau est beaucoup plus bas que celui de l'Euphrate, recueille plusieurs épanchemens de ce dernier, et grossi du tribut d'autres fleuves qu'il reçoit, va se décharger dans le golfe Persique. Profond, resserré par la hauteur de ses bords qui ne lui permet point d'en sortir, enflé par des eaux qu'il ne perd pas, il n'est guéable sur aucun de ses points.

L'Euphrate, au contraire, plus élevé, inonde les terres à la hauteur desquelles il se trouve ; il est partagé naturellement ou artificiellement en plusieurs ruisseaux ; quelques-uns ne sont que des saignées pratiquées par les riverains à certaines époques de l'année, pour suppléer aux bienfaits des pluies

rares dans ces contrées. Voilà pourquoi l'Euphrate est moins pur et moins considérables à la fin de son cours.

Alexandre remonte le Tigre jusqu'à l'endroit où Héphæstion, campé sur ses bords, l'attendait avec son armée. Il continue sa navigation vers Opis, fondée sur les rives du fleuve ; il fait briser toutes les digues que les Perses, assez mauvais marins, avaient construites pour se garantir d'une attaque par mer, et pour interdire, en ce cas, à l'ennemi, la navigation du Tigre. « Ce moyen de défense, dit Alexandre, ne convient qu'à des hommes qui ne savent point manier les armes. » Effectivement cette défense était misérable, il la fit détruire en un instant.

CHAP. 3. Arrive à Opis, Alexandre rassemble les Macédoniens, leur annonce qu'il licencie tous ceux que l'âge ou leurs blessures rendent inhabiles au combat : qu'ils peuvent enfin retourner dans leurs familles ; mais qu'il comblera de telles libéralités ceux qui voudront rester auprès de lui, que ces bienfaits seront un motif d'envie pour ceux qui se seraient retirés, et d'enthousiasme pour les autres Macédoniens qu'ils exciteraient à partager de si glorieux travaux.

Ce qu'Alexandre disait pour flatter les Macédoniens, ne fut interprété que comme l'expression du mépris : « Il nous croit inhabiles aux combats. » L'indignation s'enflamme à l'idée de cet outrage. On renouvelle tous les anciens reproches ; qu'il a emprunté les mœurs et le vêtement des Perses, donné aux Épigones l'armure macédonienne ; mélangé le corps des Hétaires d'une foule de Barbares. On

éclate : « Nous voulons tous être licenciés ; que le Dieu dont il descend combatte pour lui. » Ils faisaient allusion à son Jupiter Ammon.

À ces mots Alexandre furieux, car son caractère, ennemi de la résistance, exalté encore par la servitude des Barbares, ne se modérait plus à l'égard des Macédoniens, se précipite de son siége, suivi des officiers qui l'entouraient, donne l'ordre d'arrêter les chefs de l'émeute, les désigne lut-même aux Hypaspistes : treize sont arrêtés, et traînés sur-le-champ au supplice ; la multitude épouvantée se tait ; il remonte à sa place, et leur parle en ces termes :

« Ce n'est point pour vous retenir, Macédoniens : je vous ai laissés libres de partir ; c'est pour vous rappeler tout ce que vous avez contracté d'obligations et le retour dont vous les avez payées, que je vous adresse la parole. Commençons, ainsi qu'il est convenable, par Philippe, mon père. Philippe, ayant trouvé vos hordes errantes, sans asile fixe, dénuées de tout, couvertes de peaux grossières, faisant paître dans les montagnes de misérables troupeaux que vous disputiez avec peu de succès aux Illyriens, aux Triballiens, aux Thraces voisins, vous revêtit de la chlamyde, vous fit descendre des montagnes dans la plaine, vous rendit, dans les combats, les émules des Barbares ; formé par lui, votre courage vous défendit mieux que l'avantage des lieux ; mon père vous appela dans des villes où d'excellentes institutions achevèrent de vous polir ; il vous soumit ces mêmes Barbares qui vous avaient fatigués de leurs éternels ravages ; d'esclaves, vous devîntes leurs maîtres ; une

grande partie de la Thrace fut ajoutée à la Macédoine ; on s’empara des places maritimes les plus importantes ; votre commerce s’ouvrit des voies nouvelles ; le produit de vos mines en devint plus assuré. Ces Thessaliens qui vous faisaient trembler, furent assujettis. L’échec des Phocéens vous ouvrit une route large et facile au sein de la Grèce, où vous ne pénétriez que difficilement. La politique des Athéniens et des Thébains, qui vous dressaient des embûches, fut tellement humiliée, que ces deux peuples, dont l’un exigeait de vous un tribut, et dont l’autre vous commandait, ont recherché depuis votre alliance et votre protection. Entré dans le Péloponnèse, Philippe y rétablit l’équilibre ; nommé généralissime de la Grèce dans l’expédition contre les Perses, l’éclat de ce titre rejaillit moins sur sa personne que sur la nation macédonienne. Tels sont, à votre égard, les bienfaits de mon père ; considérables sans doute, mais inférieurs aux miens.

À la mort de Philippe, le trésor royal, renfermant à peine quelques vases d’or et quelques talens, était grevé d’une dette de cinq cents ; j’en empruntai presque le double, et vous tirant de la Macédoine, qui pouvait à peine suffire à votre subsistance, je vous ai ouvert l’Hellespont à la vue des ennemis maîtres de la mer. Les généraux de Darius vaincus au Granique, la domination macédonienne s’est étendue sur toute l’Ionie, l’Éolie, les deux Phrygies et la Lydie. Un siége vous a rendu maîtres de Milet ; cette foule de peuples qui se sont alors soumis volontairement, sont vos tributaires. Ainsi l’Égypte et Cyrène, la Cœlo-Syrie, la

Palestine, la Mésopotamie sont vos domaines ; Babylone, Bactres, Suse, sont à vous ; l'opulence des Lydiens, les trésors des Perses, les richesses de l'Inde, l'Océan même, tout vous appartient : vous êtes les satrapes, les chefs, les premiers. Qu'ai-je gardé pour moi de toutes ces conquêtes ? Le sceptre, le diadême. Je n'ai rien en propre : quels sont mes trésors ? ceux que vous possédez, ceux que je vous réserve. Je ne me distingue point par des dépenses personnelles ; votre nourriture est la mienne ; je dors sous la tente comme vous ; la table de quelques officiers est même plus splendide que celle de leur prince ; et tandis que vous reposez tranquillement, vous savez que je veille pour vous. Serait-ce le fruit de vos travaux, de vos périls et non des miens ? Qui peut se vanter ici d'en avoir plus affronté pour moi, que moi pour lui ? Montrez vos blessures, je montrerai les miennes ; mon corps est couvert d'une foule de cicatrices honorables ; glaives, pieux, flèches, pierres, javelots, machines, nulle arme dont je n'aie reçu l'atteinte. Après avoir tout affronté pour vous combler de gloire et de richesses, ne vous menai-je pas triomphans partout à travers les plaines, les montagnes, les fleuves, les terres et les mers ? Les noces de plusieurs d'entre vous ont accompagné les miennes, et leurs enfans seront alliés de mes enfans. Les dettes que chacun de vous avait contractées, je les ai acquittées sans aucune information, après que vous aviez reçu une solde et un butin considérables. Quelques-uns ont été honorés de couronnes d'or, monumens de leur courage et de la générosité qui sait le reconnaître. Si plusieurs ont péri dans les combats, car aucun sous mes ordres n'a pris la

fuite, je leur fais ériger sur la place un tombeau remarquable, et dans leur patrie des statues d'airain ; j'ai accordé des distinctions à leurs familles, et une exemption d'impôts. Je voulais renvoyer dans leurs foyers tous ceux qui sont hors d'état de service, mais comblés de tant d'honneurs et de richesses, que leurs concitoyens auraient porté envie à leur félicité. Vous demandez tous à partir, partez ; allez annoncer que votre roi, qu'Alexandre, après avoir soumis les Perses, les Mèdes, les Bactriens, les Saques, les Uxiens, les Arachotes, les Drangues ; lui qui assujettit les Parthes, les Chorasmiens, les Hyrcaniens jusqu'à la mer ; lui qui franchit le Caucase, les Pyles caspiennes, l'Oxus, le Tanaïs, l'Indus que le seul Dionysus avait traversé, l'Hydaspe, l'Acésinès, l'Hydraotès ; et qui aurait passé l'Hyphasis même, si vous n'aviez refusé de le suivre ; lui qui s'avança dans la grande mer par les deux embouchures de l'Indus, qui s'enfonça dans les déserts de la Gédrosie, d'où personne n'était encore sorti avec une armée ; lui qui, après avoir soumis dans sa route la Carmanie et le pays des Oritiens, fit remonter sa flotte depuis l'Indus jusqu'au centre de la Perse ; qu'Alexandre enfin, abandonné par vous, s'est remis à la foi des Barbares qu'il avait vaincus, annoncez-le à vos concitoyens ; quelle gloire pour vous auprès des hommes ! quel mérite auprès des Dieux ! partez. »

À ces mots, il s'élance hors de son siége, se précipite dans sa tente, et refuse, pendant deux jours, de voir ses plus intimes amis, et même de prendre soin de lui-même.

Le troisième jour, ayant convoqué les principaux des Perses, il leur partagea le commandement de ses troupes, n'accordant la faveur de l'embrasser qu'à ceux qui lui étaient alliés.

D'abord les Macédoniens ébranlés et stupéfaits gardèrent un sombre silence. Aucun d'entre eux n'avait suivi Alexandre, à l'exception de ses Hétaires et des Somatophylax. Ils ne savaient s'ils devaient parler, se taire, partir ou demeurer : mais aussitôt qu'ils eurent connu sa résolution à l'égard des Perses, qu'il leur avait donné le commandement, distribué des Barbares dans ses troupes, que les compagnies des Hétaires à pied et à cheval, les Argyraspides et l'Agéma, n'étaient plus formés que de Persans, que les Persans prenaient leur nom et leur place ; ils ne purent se contenir ; ils se précipitent en foule vers la tente d'Alexandre, jettent sur le seuil leurs armes qui semblent devoir supplier pour eux ; et se tenant près de l'entrée, ils crient de toutes parts qu'on les introduise, qu'ils livreront les auteurs du trouble, qu'ils resteront là jour et nuit jusqu'à ce qu'ils aient touché le cœur d'Alexandre. Le roi s'avance alors ; à l'aspect de leur humiliation et de leur douleur, touché de leur désolation profonde, il mêle ses larmes aux leurs.

Les Macédoniens conservaient l'attitude de supplians, et il allait parler, lorsque Callinès, aussi recommandable par son âge que par le rang qu'il occupait à la tête des Hétaires, s'écria : « Vous contristez les Macédoniens, prince, en vous alliant aux Perses, en nommant les Perses votre famille, en

permettant à des Perses de vous embrasser, honneur que vous refusez à des Macédoniens. » Alors Alexandre l'interrompant : « Vous serez tous mes parens, ma famille ; je ne vous donne plus d'autre nom. » À ces mots Callinès s'approche, l'embrasse ; plusieurs des Macédoniens imitent son exemple, tous reprennent leurs armes, s'en retournent en faisant entendre des cris et des chants de joie.

Alexandre fait aux Dieux les sacrifices accoutumés, on prépare un banquet général. Il y prend place entre tous les Macédoniens qui occupent le premier rang ; les Perses sont au second, les guerriers des autres nations sont distribués par ordre de grades ou d'exploits. Une même coupe circule ; on fait les libations ; les prêtres des deux nations invoquent sur elles les Dieux : « Accordez-leur toute prospérité ; que leur union soit inaltérable, leur empire éternel ! » On comptait neuf mille convives, tous, à un signal donné, firent la même libation, et entonnèrent à-la-fois : *io ! péan !*

Alexandre licencie alors, de leur plein gré, les Macédoniens que leur âge ou leurs blessures rendaient inhabiles aux combats, au nombre de dix mille. Il leur accorda, outre leur paie, et la somme nécessaire pour leur voyage, un talent. Il exigea que les enfans qu'ils avaient eus des femmes de l'Asie y restassent, pour éviter le trouble que la présence de ces étrangers pourrait exciter dans les familles grecques ; mais il se chargea de les faire instruire selon les institutions des Grecs et dans leur tactique ; et lorsqu'ils seront en âge, il s'engage de les ramener lui-

même en Macédoine et de les rendre à leurs parens. Telles étaient ses promesses pour l'avenir ; et afin de leur donner au présent le gage le plus certain de sa bienveillance, il voulut que Cratérus, le plus fidèle de ses amis, et qu'il chérissait à l'égal de lui-même, commandât et assurât leur retour : il leur dit adieu, et les embrasse, les larmes se confondent.

Cratérus doit prendre le gouvernement de la Macédoine, de la Thrace et de la Thessalie, et maintenir la liberté de la Grèce. Polysperchon l'accompagne, et le remplacera en cas d'accident ; Cratérus était d'une santé languissante. Il portait à Antipater l'ordre d'amener, pour remplacer ces vieilles bandes, un pareil nombre de Macédoniens dans la force de l'âge.

Ceux qui cherchent à dévoiler les secrets les plus obscurs de la politique : ces hommes pour lesquels l'apparence cache toujours des desseins que leur coup d'œil perfide empoisonne, répandirent qu'Alexandre, en rappelant Antipater de la Macédoine, avait cédé aux calomnies dont Olympias le chargeait. Mais peut-être que ce rappel, loin d'être injurieux à Antipater, n'était qu'un moyen de lui sauver les suites désagréables d'une irrémédiable rupture. En effet, le roi recevait souvent des lettres dans lesquelles il se plaignait d'une arrogance, d'une aigreur et d'une indiscrétion choquante dans la veuve de Philippe. Ce fut alors que ce prince laissa échapper ce mot : « Elle me fait payer bien cher un terme de dix mois. » Olympias, de son côté, dépeignait Antipater comme un despote enorgueilli de

son empire, qui avait déjà perdu la mémoire de l'auteur de sa puissance, et qui affectait le premier rang dans la Macédoine et dans la Grèce. Alexandre devait sans doute prêter davantage l'oreille à des discours qui éveillaient naturellement la crainte de voir attaquer sa domination ; cependant il ne lui échappa ni parole ni action qui pût en laisser entrevoir le sentiment[1].

Alexandre aperçut dans sa route le champ où paissent les cavales des haras royaux. On l'appelle la prairie de Nysée, au rapport d'Hérodote : de là le nom de Nyséennes donné à ces cavales dont le nombre s'élevait autrefois à cent cinquante mille. Alexandre n'en trouva que le tiers, le reste ayant été volé.

CHAP. 4. Atropates, satrape de Médie, lui amena cent amazones équipées en cavaliers, portant la hache au lieu de javelot, et la pelta au lieu de bouclier. On raconte qu'elles ont le sein droit plus petit, et qu'elles le découvrent dans les combats. Alexandre les renvoya pour ne point les exposer aux outrages des Macédoniens ou des Barbares, et les chargea d'annoncer à leur reine qu'il naîtrait un enfant d'elle et d'Alexandre. Mais, ni Aristobule, ni Ptolémée, ni aucun historien digne de foi, n'ont transmis ce fait. La race des Amazones devait être éteinte depuis long-temps ; avant Alexandre, Xénophon n'en fait point mention, quoiqu'il parle du Phase, de la Colchide et de toute la côte barbare que les Grecs parcoururent après leur départ, et avant leur retour à Trébizonde, aux environs de laquelle ils ne trouvèrent point d'Amazones. Non que je veuille révoquer

en doute leur existence, attestée par tant d'historiens célèbres. On raconte généralement qu'Hercule marcha contre elles, et rapporta dans la Grèce le ceste de leur reine Hippolyte ; que les Athéniens, conduits par Thésée, défirent les Amazones qui tentèrent une invasion dans l'Europe. Cimon a décrit ce combat avec autant de soin que celui des Athéniens contre les Perses. Hérodote fait souvent mention de ces femmes, et tous les panégyristes des guerriers morts dans les combats rapportent celui des Amazones. Les femmes qu'Atropates présenta au conquérant étaient sans doute des Barbares exercées à courir à cheval et montées à la manière des Amazones.

Arrivé à Ecbatane, Alexandre y fit célébrer, selon sa coutume, en reconnaissance de ses succès, des sacrifices et les jeux du gymnase et de la lyre : il se livre avec les Hétaires aux débauches de la table.

Cependant Héphæstion tombe malade, et le septième jour, au moment où Alexandre considérait les jeux gymniques, on lui annonce que le mal redouble ; il quitta précipitamment les jeux ; Héphæstion était mort quand il arriva. Les historiens varient sur les expressions de la douleur d'Alexandre ; tous s'accordent à la peindre comme extrême. Le tableau qu'ils en ont laissé est tracé d'après les sentimens d'amour ou de haine que chacun d'eux portait au prince ou à son favori. En outrant les expressions de sa douleur sur la perte de l'ami qu'il avait chéri le plus, les uns ont cru élever Alexandre, les autres ont cru le rabaisser en le présentant livré à des excès indignes de lui-même et d'un

roi. Selon les uns, Alexandre éploré serait resté attaché pendant une grande partie du jour au corps de son ami, dont on ne l'aurait arraché qu'avec peine ; selon d'autres, il aurait passé sur ce cadavre un jour et une nuit, et il aurait fait mettre en croix le médecin Glaucias, pour avoir administré mal-à-propos un breuvage au malade, ou ne l'avoir pas empêché de s'enivrer. Je puis croire, qu'à l'exemple d'Achille, dont il affectait de suivre les traces, Alexandre ait coupé ses cheveux ; mais qu'il ait conduit lui-même le char sur lequel reposaient les restes d'Héphæstion ; mais que dans sa douleur il ait fait détruire le temple d'Esculape à Ecbatane, cela répugne à toute croyance ; cela convient mieux à l'impiété de Xerxès dont la vengeance jeta des chaînes à l'Hellespont. Il y a plus de vraisemblance dans la réponse suivante. Il marchait vers Babylone, et des députations grecques l'étaient venu trouver. Après avoir accordé la demande de celle d'Épidaure, il leur fit un présent qui devait être appendu dans le temple d'Esculape, en ajoutant : « J'ai pourtant à me plaindre de ce Dieu, qui n'a point sauvé celui que j'aimais plus que moi-même. » Il ordonna de sacrifier à Héphæstion comme à un héros. On ajoute qu'il envoya vers l'oracle d'Ammon, à l'effet d'en obtenir les honneurs divins pour Héphæstion, ce que Jupiter lui refusa. Tous les historiens s'accordent à dire qu'Alexandre refusa de prendre aucune nourriture pendant trois jours, durant lesquels il demeura plongé dans les pleurs et dans un sombre silence.

On dit qu’il lui fit préparer à Babylone des obsèques dont les dépenses s’élevèrent à dix mille talens, et ordonna un deuil général dans toute la Perse. Qu’alors plusieurs des Hétaires consacrèrent leurs armes et leurs personnes sur le tombeau d’Héphæstion ; et qu’Eumènes, qui avait été son ennemi, en ouvrit le premier la proposition pour ne point laisser soupçonner au prince qu’il pouvait se réjouir de la mort du favori.

Le rang de chiliarque, tenu par Héphæstion, ne fut point rempli ; la cavalerie des Hétaires qu’il commandait conserva son nom et son étendard. La pompe des jeux funèbres, remarquables par le luxe des dépenses et des prix, par le concours des spectateurs, surpassa celle de toutes les fêtes données jusqu’à ce jour. En effet, Alexandre y fit paraître jusqu’à trois mille athlètes qui devaient bientôt figurer dans ses propres funérailles.

Après un long deuil, consolé par ses amis, Alexandre tente une nouvelle expédition contre les Cosséens, nation belliqueuse et voisine des de Uxiens. Ces peuples habitent des montagnes qu’ils fortifient : pressés par une armée redoutable, ils se retirent sur des sommets escarpés, ou se dispersent dans des lieux inaccessibles ; et dès que l’ennemi a disparu, ils accourent ravager la campagne. Alexandre les attaque et les détruit au sein de l’hiver et de leurs montagnes ; rien n’est impossible à sa valeur ; accompagné de Ptolémée, qui dirigeait une partie de son expédition, il triomphe des frimats et des lieux.

CHAP. 5. Il retourne à Babylone et rencontre des députés de l'Afrique qui venaient féliciter le maître de l'Asie. Il vint des députations de l'Italie, des Brutiens, des Lucaniens et des Étrusques ; il en vint de Carthage, des Éthiopiens, des Scythes d'Europe, des Celtes, des Ibères ; les Macédoniens entendirent les noms de quelques-uns pour la première fois ; tous venaient implorer leur alliance ; on en vit qui les invoquaient comme arbitres dans les différens élevés entre eux. Ce fut alors, pour la première fois, qu'Alexandre se crut véritablement le monarque de l'univers.

Ariste et Asclépiade ses historiens, rapportent que les Romains même députèrent vers ce prince, et qu'instruit de leurs vertus et de leurs institutions, il augura de leur future grandeur.

J'ai rapporté ce fait qui ne me paraît ni digne ni hors tout-à-fait de croyance. Aucun historien romain n'en fait mention. Ptolémée et Aristobule, sur lesquels je me règle, n'en parlent point. Il ne convenait point à la république romaine, qui jouissait alors de la plus grande liberté, d'envoyer si loin une députation vers un roi étranger, dont elle n'avait rien à espérer ni à craindre : ajoutez-y sa haine, alors dans toute sa force, contre la tyrannie.

Alexandre envoie en Hyrcanie Héraclide et des ouvriers pour y construire, avec les bois dont le pays abonde, des vaisseaux longs, partie fermés, partie à découvert, comme les bâtimens grecs. Il devait reconnaître la mer Caspienne, savoir si elle est réunie au Pont-Euxin, ou si, comme le golfe Persique et la mer Rouge, elle était un épanchement

de l’Océan. En effet, on ne connaissait point encore son origine, quoique ses bords fussent habités, et qu’elle reçût plusieurs fleuves navigables, parmi lesquels est l’Oxus le plus grand de l’Asie, après ceux de l’Inde, et qui coule par la Bactriane ; l’Oxyarte, qui traverse la Scythie ; l’Araxe qui arrose l’Arménie, fleuves considérables et auxquels se mêlent une infinité d’autres, dont une partie ont été découverts par Alexandre, et dont l’autre nous est inconnue, et se trouve au-delà chez les Scythes nomades.

Alexandre, après avoir passé le Tigre, approchait de Babylone, lorsque les prêtres chaldéens vinrent au-devant de lui, et l’avertirent en secret de suspendre sa marche ; que l’oracle de Bélus y marquait son entrée sous des auspices funestes. Il leur répondit par un vers d’Euripide :

> Le plus heureux présage est de tout espérer.

Mais les Mages : « Du moins, prince, ne vous avancez point du côté de l’Occident ; faites faire un détour à votre armée, et prenez la route de l’Orient. »

La difficulté des chemins l’empêcha de la prendre ; la fatalité le poussant ainsi dans la voie qui devait lui être funeste. Et peut-être fut-il heureux d’expirer au sein de la grandeur et des regrets universels, avant que d’éprouver quelques-uns de ces revers attaches à l’humanité. C’est ce qui faisait dire par Solon à Crésus : « Attendons la mort » pour prononcer sur le bonheur de l’homme. »

La mort d’Héphæstion fut un des coups les plus sensibles pour Alexandre ; il aurait mieux aimé sans doute le

précéder dans la tombe, que de lui survivre : et c'est ainsi qu'Achille aurait préféré mourir avant Patrocle à la triste consolation de le venger.

Alexandre soupçonnait que les Chaldéens, par cet oracle qui l'éloignait de Babylone, cherchaient moins à le servir qu'eux-mêmes. En effet, le temple de Bélus, élevé au milieu de la ville, remarquable par sa grandeur et sa construction que formaient des briques cimentées avec du bitume, ayant été détruit, ainsi que beaucoup d'autres temples, par la fureur de Xerxès à son retour de la Grèce, Alexandre avait formé le projet de le relever sur ses ruines, avec plus de grandeur. Les Babyloniens avaient reçu l'ordre d'en nettoyer l'aire. L'ouvrage languit dans l'absence du conquérant ; il résolut d'employer à ce travail toute son armée. Les rois d'Assyrie avaient assigné au service du temple de Bélus des terrains et des sommes considérables. Ces revenus n'ayant plus leur primitive destination, passaient aux Chaldéens qui devaient en perdre la plus grande partie par la restauration du temple. Ce motif parut au prince celui de leur démarche.

Au rapport d'Aristobule, Alexandre, cédant à leurs observations, voulut tourner la ville, et campa le premier jour sur les bords de l'Euphrate. Le lendemain, comme il se dirigeait du couchant vers l'orient, il fut arrêté de ce côté par des marécages profonds qui ne lui permirent point de passer outre ; et, moitié de gré, moitié de force, il ne satisfit point aux Dieux.

Aristobule raconte un autre prodige. Apollodore d'Amphipolis, un des Hétaires, stratége de l'armée laissée près de Mazée, satrape de Babylone, voyant la sévérité que le roi développait, à son retour des Indes, à l'égard de tous ceux qu'il avait mis en place, écrivit à son frère Pithagore, l'un de ces devins qui jugent de l'avenir par l'inspection des entrailles des animaux, et le consulta pour lui-même. Pithagore lui répondit qu'il fallait l'instruire du nom de ceux qu'il redoutait. C'était Alexandre et Héphæstion. Pithagore consulta d'abord les entrailles sur le sort d'Héphæstion, et comme il manquait un des lobes du foie, il répondit qu'il n'y avait rien à craindre d'Héphæstion, menacé d'une mort prochaine. Cette lettre arriva, de Babylone à Ecbatane, la veille même de la mort d'Héphæstion. Le devin consulta ensuite les victimes sur le sort d'Alexandre ; elles offrent les mêmes indications, il fait la même réponse.

Apollodore, pour faire preuve de zèle envers Alexandre, lui découvrit le danger qui le menaçait. Le roi lui en sut gré, et, arrivé à Babylone, il interrogea Pithagore sur la nature du présage que celui-ci lui révéla. Loin de se fâcher contre Pithagore, le prince lui sut un gré marqué de lui avoir confié naïvement ces détails.

Aristobule annonce les tenir du devin même. Pithagore fit dans la suite, sur les mêmes signes, la même prédiction à Perdiccas et à Antigonus ; au premier, lorsqu'il faisait la guerre à Ptolémée ; au second, avant la bataille d'Ipsus contre Séleucus et Lysimaque : l'effet suivit la prédiction.

On rapporte aussi que le philosophe Calanus, au moment où il s’approchait du bûcher, embrassa tous les Hétaires, et s’arrêta vers Alexandre en lui disant : « Nous nous reverrons à Babylone, et c’est là que je t’embrasserai. » On fit alors peu d’attention à ces paroles, que l’on releva après la mort d’Alexandre.

À son entrée à Babylone il reçoit des députations grecques. On ne cite point le motif qui les amenait ; je pense qu’elles se bornaient à lui décerner des couronnes et des félicitations publiques sur son heureux retour de l’Inde. Il les renvoya comblées d’honneurs et d’égards ; leur fit rendre les statues des Dieux et des héros enlevées par Xerxès et transportées à Pasagarde, à Suse, à Babylone, ou dans les autres villes de l’Asie. Ce fut ainsi qu’Athènes recouvra les statues d’airain d’Harmodius et d’Aristogiton, et celle de Diane Cercéenne.

Au rapport d’Aristobule, il trouva sa flotte à Babylone, composée de deux quinquerèmes de Phénicie, trois quadrirèmes, douze trirèmes et trente triacontères. Une partie, sous la conduite de Néarque, avait remonté du golfe Persique dans l’Euphrate ; l’autre, sur les bords de la Phénicie, avait été démontée, les pièces en furent transportées à Thapsaque, où, les rassemblant de nouveau, on les mit à flot sur l’Euphrate.

Il ajoute qu’Alexandre fit construire une autre flotte, et abattre à cet effet les cyprès que l’on trouve dans la Babylonie. C’est le seul des bois de la Syrie qui soit propre à la construction des navires. La Phénicie, et toute la côte

maritime, fournit la manœuvre et l'équipage. Alexandre fait creuser à Babylone un port qui pouvait contenir mille vaisseaux longs, et des abris pour les retirer.

Micale de Clazomène fut envoyé avec cinq cents talens pour lever des gens de mer dans la Syrie et la Phénieie. Le projet d'Alexandre était de jeter des colonies le long du golfe Persique et dans ses îles, qui lui paraissaient susceptibles de le disputer en richesses à la Phénicie. Mais tous ces préparatifs étaient dirigés contre les Arabes, sous prétexte que leurs tribus nombreuses étaient les seules qui ne lui eussent apporté ni présent ni hommage ; au fond, c'est qu'il était affamé de nouvelles conquêtes.

Comme on lui racontait que les Arabes n'adoraient que deux divinités, Uranus et Dionysus ; Uranus qui embrasse les astres et le soleil, auteur de tous les bienfaits de la nature envers l'homme, et Dionysus vainqueur des Indes. « Je puis être, dit-il, le troisième objet de leur culte, puisque mes exploits ne sont pas inférieurs à ceux de Dionysus. » Du reste il comptait, après la victoire, laisser aux Arabes leurs lois, comme à ceux de l'Inde. Il était d'ailleurs attiré par les richesses d'un pays où l'on recueille la casse dans les marais, la myrrhe et l'encens sur les arbres, le cinamomum sur des arbustes, et le nard dans les prairies où il croît spontanément.

Ses côtes maritimes n'ont pas moins d'étendue que celles des Indes ; elles offrent des ports et des rades faciles, des villes bien situées et opulentes ; plus loin sont des îles. Deux sont remarquables à l'embouchure de l'Euphrate ; la

plus petite en est éloignée de cent vingt stades. Au centre, s'élève un temple d'Artémis entouré de bois touffus qui servent de retraite aux habitans, aux cerfs et aux biches consacrées qui paissent en liberté, et qu'on réserve pour les sacrifices. Selon Aristobule, Alexandre donna à cette île le nom d'Icare, qui appartient à une île de la mer Égée, où le fils de Dédale tomba lorsque le soleil, dont il eut l'imprudence de s'approcher, eut fondu la cire de ses ailes : insigne témérité qui lui avait fait négliger l'avis paternel de ne pas s'éloigner de la terre pour affecter un vol ambitieux. Il faut un jour et une nuit de navigation favorable pour parvenir de l'embouchure de l'Euphrate à l'autre île. On l'appelle Tylus : elle est considérable, moins boisée, moins aride ; elle est plus propre à la culture.

Tel fut le rapport d'Archaïs qui, envoyé avec un triacontère pour reconnaître la côte, ne passa point Tylus. Androstène, succédant à ses recherches sur un autre bâtiment, tourna une partie de la côte ; mais celui qui s'avança le plus loin, fut le pilote Hiéron de Soles, également envoyé pour reconnaître toute la Péninsule. Il devait revenir par la mer Rouge jusqu'à Héroopolis ; il n'osa cependant aller jusque là, quoiqu'il eût reconnu la plus grande partie des côtes de l'Arabie. De retour, il annonce au prince que leur étendue est immense, presque égale à celle de l'Inde, et que la pointe de cette Péninsule s'avance au loin dans la mer : ce que Néarque avait déjà découvert avant d'entrer dans le golfe Persique ; il avait même été sur le point d'y aborder, selon l'avis

d’Onésicrite ; mais il crut devoir se hâter de revenir rendre compte à Alexandre de sa navigation, dont l’objet n’avait pas été de naviguer dans la grande mer, mais de reconnaître la côte et les habitans, les ports, les eaux, les productions et la nature du sol, les mœurs et les institutions des peuples. Cette prudence sauva la flotte qui n’aurait pu s’approvisionner dans les déserts de l’Arabie : la même considération arrêta Hiéron.

Chap. 6. Tandis que l’on prépare les trirèmes, que l’on creuse le port de Babylone, Alexandre descend vers un bras de l’Euphrate, appelé le canal de Pallacope, éloigné de la ville de huit cents stades.

L’Euphrate qui prend sa source dans les montagnes d’Arménie, fleuve peu considérable, et renfermé pendant l’hiver dans son lit, s’enfle au commencement du printemps, et surtout vers le solstice d’été ; grossi par la fonte des neiges qui s’écoulent des montagnes, il se répand alors au-dessus de ses bords, et inonderait le pays s’il ne trouvait le canal de Pallacope, par lequel, après s’être dégorgé dans les marais qui s’étendent jusqu’aux frontières de l’Arabie, il s’écoule sous terre et se perd insensiblement dans la mer ; mais la fonte des neiges passée, vers le coucher des pléïades, l’Euphrate rentre dans son lit ; et quoiqu’il soit réduit à peu d’eau, la plus grande partie s’épanche dans le canal, et laisse dans l’aridité les campagnes de l’Assyrie, à moins que l’on ne ferme l’extrémité du canal pour faire régorger les eaux.

Le satrape employait pendant trois mois plus de dix mille Assyriens à ce travail en partie infructueux, parce que la terre étant légère et sans consistance, est trop facilement délayée par les eaux. Alexandre instruit de ces détails, résolut une entreprise utile pour l'Assyrie, en opposant sur ce canal une digue plus solide aux eaux de l'Euphrate. On fouille à trente stades de là, on découvre une terre solide qui, revêtissent le canal, doit en hiver contenir les eaux du fleuve dans leur lit, sans empêcher leur débordement au printemps.

Alexandre descend le canal, navigue sur le lac où il se décharge, et touche aux frontières des Arabes. Là, trouvant un lieu favorable, il bâtit une ville qu'il entoure de murailles, et la peuple d'une colonie de Grecs stipendiaires ou volontaires, que l'âge ou les blessures rendent inhabiles aux combats.

Alexandre traitant alors de frivole l'oracle des Chaldéens, puisqu'il était sorti de Babylone sans encombre, remonta par les marais, ayant la ville à sa gauche. Il fait remettre dans sa route une partie égarée de la flotte loin de son chef. On raconte le trait suivant :

Les tombeaux des rois d'Assyrie s'élèvent au milieu des étangs ; au moment où Alexandre gouvernait lui-même la trirème qu'il montait, un vent violent, venant à s'élever, emporta sa couronne et son diadême ; l'une tomba dans l'eau ; l'autre, enlevé par le vent, fut retenu par un des roseaux qui croissent autour de ces tombeaux. On en conçut un présage sinistre, surtout en voyant que le matelot qui

s’était jeté à la nage le mit sur sa tête pour ne point le mouiller.

Tous les historiens rapportent qu’il reçut en récompense un talent, mais qu’ensuite Alexandre le fit mourir, sur l’avis des Chaldéens, qui lui dirent qu’une tête qui avait porté son diadême devait être abattue.

Aristobule, ne parlant point de la récompense, raconte que l’infortuné fut battu de verges ; c’était un matelot phénicien. Plusieurs attribuent le trait à Séleucus, auquel il présagea sa grandeur future et la mort d’Alexandre : Séleucus, de tous ceux qui lui succèderent, fut celui qui, dans le plus haut rang, s’en montra le plus digne.

De retour à Babylone, Alexandre trouva vingt mille soldats persans que lui amenait Peucestas, avec un renfort de Cosséens et de Tapuriens, les plus belliqueux des peuples voisins de la Perse. Philoxène et Ménandre arrivèrent chacun à la tête d’une armée, l’un de la Carie, l’autre de la Lydie. Ménidas vint à la tête de sa cavalerie. On vit des députations de la Grèce apporter au conquérant des couronnes d’or : ils lui rendaient des honneurs divins, et il allait mourir.

Après avoir loué Peucestas de la modération et de la sagesse de son administration, et les Perses de leur zèle et de leur soumission envers leur satrape, il incorpora ces derniers aux phalanges macédoniennes. Chaque file est composée de douze persans et de quatre officiers macédoniens : le décadarque, le premier d’entre eux, le dimoïrite, et deux décastatères officiers inférieurs, ils

reçoivent une paie plus forte que les autres ; le décastatère est moins payé que le dimoïrite. Les Persans portent des flèches et des javelots, les Macédoniens sont couverts de l'armure grecque.

Alexandre continue d'exercer sa flotte ; les trirèmes et les quadrirèmes se disputent avec chaleur les prix proposés ; les vainqueurs reçoivent des couronnes.

La députation envoyée au temple d'Ammon, pour consulter l'oracle sur les honneurs à décerner au favori, rapporte la réponse du Dieu ; qu'Héphæstion doit être honoré comme un héros : plein de joie, Alexandre obéit à l'oracle.

Il écrit alors à Cléomène, administrateur coupable qui accablait l'Égypte de vexations, une lettre que je ne saurais approuver, en pardonnant même l'excès où l'entraîna son amitié pour Héphæstion. Il ordonnait d'ériger deux temples au favori, l'un dans Alexandrie, et l'autre dans l'île du Phare où s'élève cette tour, l'une des merveilles du monde ; de consacrer ces monumens sous le nom d'Héphæstion, d'apposer même ce nom à toutes les transactions particulières.

Si on peut le blâmer d'avoir porté dans tout ceci de l'exagération, que dire de cette lettre : « Si je trouve, à mon arrivée, ces temples élevés dans l'Égypte, non seulement je te pardonnerai tous les méfaits passés, mais encore tous ceux à venir. » Paroles indignes d'un grand roi, et d'être adressées à un scélérat dont l'administration s'étendait sur un grand pays.

La mort d’Alexandre était prochaine ; un nouveau prodige, rapporté par Aristobule, l’annonça.

Après avoir distribué dans les corps de son armée les troupes amenées par Peucestas, Philoxène et Ménandre, se sentant pressé de la soif, Alexandre descendit de son trône. Les Hétaires, qui occupaient à l’entour des lits aux pieds d’argent, s’étaient levés pour le suivre. Un inconnu, échappé aux fers, traverse les rangs des eunuques, et voyant le trône vide, s’y place. Les eunuques n’osent l’en chasser, une loi de la Perse le défend ; ils déchirent leurs vêtemens, frappent leur visage et leur poitrine, et n’augurent que malheurs.

Alexandre à cette nouvelle donne ordre de le mettre à la question, et d’en tirer l’aveu du complot, s’il en existe un : on ne put en obtenir autre chose, sinon qu’une fantaisie imprudente l’avait poussé à cette action. Les devins conçurent de cette réponse un présage encore plus sinistre.

Peu de jours après, le prince, pour remercier les Dieux de ses succès, fit les sacrifices accoutumés. On distribua des victimes à l’armée, et du vin par compagnies. Lui-même il passa la journée avec ses amis, dans des festins qui se prolongèrent jusqu’au milieu de la nuit. Il allait se retirer, lorsque Médius, l’un des Hétaires qu’il chérissait le plus, l’engagea à venir chez lui achever la débauche, qu’il lui promettait agréable.

Les journaux du roi rapportent que *le premier jour* il but et mangea chez Médius ; se leva, prit le bain, dormit.

Le lendemain, il revint chez le même ; poussa la débauche fort avant dans la nuit ; se baigna ; mangea très peu ensuite ; y coucha, parce qu'il avait déjà un mouvement de fièvre.

Le troisième jour, porté dans sa litière, il fit les sacrifices accoutumés, et demeura couché jusqu'au soir. Il assemble les chefs, trace la marche de la navigation, ordonne à l'infanterie d'être prête pour le quatrième jour, et à ceux qui doivent s'embarquer avec lui, pour le cinquième ; il se fait porter dans sa litière au bord du fleuve, le traverse, se rend dans un jardin délicieux, y prend le bain et s'y repose.

Le quatrième jour il fait les sacrifices accoutumés, cause avec Médius, et donne ordre aux chefs de se rendre auprès de lui le matin ; mange peu, est reporté dans son lit ; la fièvre eut lieu toute la nuit.

Le cinquième il prend le bain, sacrifie, assigne à trois jours le départ de Néarque et des autres chefs.

Le sixième il prend un bain, sacrifie ; la fièvre est continue. Les chefs sont convoqués, tout est fixé pour leur départ ; il prend le soir un bain, et se trouve plus mal.

Le septième on le transporte dans un appartement voisin du bain ; il sacrifie, et, quoique gravement malade, rassemble les chefs, et donne de nouveaux ordres pour la navigation.

Le huitième on le porte avec peine au lieu du sacrifice : mêmes ordres.

Le neuvième, le danger est extrême ; il sacrifie cependant. Il commande aux stratéges de rester dans l'intérieur, et aux Chiliarques et aux Pentacosiarques de faire la garde aux portes. On le transporte à l'extrémité des jardins dans le palais. Entouré de ses chefs, il les reconnut, mais ne put leur parler : il eut une fièvre violente pendant toute la nuit.

Le dixième la fièvre redouble jour et nuit.

Tel est le bulletin que j'ai tiré des journaux du roi. Ils ajoutent que les soldats désirant le voir avant qu'il expirât, et s'imaginant, sur le bruit de sa mort, déjà répandu, qu'on voulait leur en dérober la nouvelle, forcèrent les portes. Le prince avait déjà perdu la parole ; soulevant avec peine la tête et les yeux pour leur donner quelques signes de bienveillance, il leur tendit la main.

Python, Attale, Démophon, Peucestas, Cléomène, Menidas et Séleucus passèrent la nuit au temple de Sérapis ; ils demandèrent au Dieu, s'il ne convenait point de transporter Alexandre dans son temple. « Il sera mieux où il est, » répondit l'oracle.

On rapporta cette réponse à Alexandre, qui expira quelques instans après. Sa mort était le sens que cachait l'oracle.

Ptolémée et Aristobule s'accordent sur ces détails. D'autres historiens rapportent que les Hétaires lui demandant à qui il laissait l'empire, il répondit : *au plus digne*. Et qu'il ajouta : « Les jeux funèbres que l'on célébrera sur ma tombe seront sanglans. »

Je n’ignore point tout ce que d’autres ont écrit ; qu’Alexandre fut empoisonné par une trame d’Antipater : qu’Aristote, alarmé depuis la mort de Callisthène, fournit le poison ; que Cassandre, fils d’Antipater, l’apporta dans la corne du pied d’un mulet, qu’il fut versé par son frère Iolas, échanson du roi, lequel l’avait humilié depuis quelque temps ; que Médius, amant d’Iolas, en fut complice ; qu’à ce dessein, il attira le prince à un festin ; qu’aussitôt après avoir avalé ce breuvage, Alexandre sentit une douleur violente qui le força de quitter la table ; et qu’enfin ce prince, désespérant de sa vie, avait formé le projet de se précipiter dans l’Euphrate pour dérober sa mort à ses soldats, et persuader au reste des hommes qu’il était remonté vers les Dieux, auteurs de son origine ; qu’il fut retenu par Roxane et qu’il lui dit en pleurant : Eh quoi ! vous m’enviez les honneurs célestes.

Je n’ai rapporté ces particularités que pour montrer qu’elles m’étaient connues ; je les ai jugées indignes de l’histoire.

Alexandre mourut la cent quatorzième olympiade, Hégésias étant archonte à Athènes. Il était âgé de près de trente-deux ans et huit mois, au rapport d’Aristobule : il régna un peu plus de douze ans et demi.

Il était d’un très bel extérieur, d’une résolution prompte et infatigable, d’un courage à toute épreuve ; avide de périls et encore plus d’honneurs et de gloire ; plein de piété, assez indifférent aux voluptés sensuelles, insatiable de plus nobles plaisirs, habile à saisir le meilleur parti dans des

conjonctures difficiles, à peser, à augurer les probabilités du succès ; n'ayant point d'égal dans l'art d'ordonner des troupes, de les armer, de les gouverner, d'inspirer de la confiance aux soldats, et de relever leur courage en leur donnant le premier l'exemple d'affronter les périls avec une constance inébranlable.

Dans les entreprises douteuses, son audace décidait la victoire. Eh ! qui sut mieux que lui prévenir des ennemis qu'il accablait de sa présence avant qu'ils eussent pu seulement soupçonner sa marche ? Il fut religieux observateur de ses engagemens, d'une prudence en garde contre tous les piéges, d'une générosité qui ne réservant rien pour lui seul, prodiguait tout à ses amis.

Que s'il faillit dans des premiers mouvemens de colère, s'il imita le faste insolent des Barbares, il faut en accuser sa jeunesse, sa prospérité même, et surtout les flatteurs, cette peste des cours.

Mais il faut remarquer, à sa gloire, que de tous les despotes il est le seul qui se soit sincèrement repenti. La plupart, en effet, s'obstinent iniquement dans leur faute qu'ils croient pallier en la soutenant ; comme si, dans ce cas, il pouvait y avoir un autre remède que d'avouer sa faute, et de l'avouer hautement ; l'offensé croit que l'injure s'allége par le repentir de l'offenseur : c'est une heureuse présomption qu'on cessera de mal faire, alors que l'on confesse avoir mal fait.

Que s'il a rapporté son origine aux Dieux, ce n'est pas un grand crime, il se proposait d'imprimer plus de respect aux

sujets ; imitateur en ceci de Minos, d'Éaque, de Rhadamante, de Thésée, d'Ion, qui ont fait remonter leur naissance, les uns à Jupiter, les autres à Neptune et à Apollon.

Il revêtit l'habit des Perses, mais par politique, pour leur paraître moins étranger, pour contenir l'orgueil des Macédoniens : et tel fut le motif qui lui fit introduire les mélophores persans dans les rangs des Macédoniens et dans l'Agéma.

S'il se livra à la débauche, ce fut moins par goût que pour complaire à ses amis ; car Aristobule rapporte qu'il buvait très peu.

Que ceux qui blâment Alexandre ne le jugent point sur des faits isolés, mais sur l'ensemble de ses actions ; que jetant ensuite un coup d'œil sur eux-mêmes, ils examinent leur propre faiblesse et la manière dont ils se sont réglés dans leur sphère étroite, avant que de condamner celui qui s'éleva au plus haut degré de gloire, monarque de deux continens, et dont la renommée s'est étendue par toute la terre. En effet, il n'est point de nations, point de cités, point d'hommes qui ne connussent alors le nom d'Alexandre.

Ce n'est point sans une volonté spéciale des Dieux qu'il a paru parmi les hommes dont aucun n'a pu lui être comparé. Je n'en veux pour preuves que cette foule d'augures et de visions qui ont accompagné sa mort, et le bruit de sa mémoire éternelle parmi les hommes, et les oracles rendus dans les derniers temps chez les Macédoniens, concernant les honneurs qu'ils lui décernent.

Pour moi, je ne rougis point de m’inscrire parmi les admirateurs d’Alexandre, quoique j’aie condamné quelques-unes de ses actions, par respect pour l’intérêt public et la vérité, qui, d’accord avec les Dieux, m’ont inspiré le dessein d’écrire son histoire.

FIN DU TOME PREMIER.

1. ↑ Il y a ici une lacune dans le texte. Arrien entrait sans doute dans quelques détails au sujet de l’ordre dont il vient de parler ; il racontait aussi la fuite d’Harpalus, qui emporta avec lui les trésors ; enfin la réconciliation d’Eumènes et d’Héphæstion.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Jahl de Vautban
- Phe
- Acélan
- Le ciel est par dessus le toit
- Wuyouyuan
- Ernest-Mtl
- M0tty
- Zyephyrus

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur